

Section Patrimoine

C.I.S.
N° 13

Les années de guerre



Départ pour l'inconnu en mai 1940 à Bailleul

1939 et 1940
dans la communauté de communes
de la région d'Hallencourt

Souvenirs :

➤ *Quelques vers écrits par Roland Dumont d'Hallencourt évoquant l'exode en mai-juin 1940 :*

Qué Pagaille

*Nien n'avouait tout partout
Des évatchués d'misère
Y partouaient tertous
Éfants pi père et mère.
Y avouait des vius aussi,
Des garnds-pères, des grands-mères
Pi des tout piots bout d'choux
Seulemint aveu leu mère.
Ch'père y étouait, li tout,
Sur l'eute écmin d'misère.*

*Sur chés routes y filouaient
Sans jamouais s'ratorner
Ché qu'derrière y sintouaient
Arriver chés 'frisés'.*

*Des beigneux, des brouettes,
Des vélos, des carettes,
Des geins sans rien du tout,
Partouaient on n'sait mi iou...*

*Pour al destination,
Y avouait rien d'précis.*

*O partouait sans raison
Tertous, tout drouait d'avant li.*

*D'temps en temps un avion
Evnu d'jé sais point d'iou
Survolouait ... sans raison
Al longue file ed geins fous.
Si ch'étouait un 'vaurien'
Y mitraillouait, pour sûr ;
Alors lo, ch'étouait fou !
Chés pore geins y s'plantchouaient
Sé d'mandant totu d'un coup :
'Pourquoi un monde si bête'*

*Pi y z'on té au bout...
Au bout dé rien, bien seur.
Pi y sont r'nus tout d'bout,
Pestant sur leu malheur.
Y sont rintrés, pour sûr,
S'installant pour chonc ans
Dein eine longue d'jerre d'usure
D'jerre meingeuse ed boin temps.*

➤ *Récit d'une histoire vécue par M. Barbette du village de Frucourt :*

Écmint qu'tchot Douerd il o été deux foés arrêté par chés boches.

Un jour au matin, Léontine, in s'élvant al voèt dz'Allemands atampis au mitan d'és cour éd ferme. Al vo leu dmander quoi qu'i trach't à cht'heure chi. Échti qui d'vise un molé français i li foait comprindre qu'i veult't eine voéture et pi des cvaux pour qu'èrier des cailleux din un cmin rtorné par un bombardemint d'él veille. Al o bieu leu dire qu'al est tout seule avec ses gosses, vu qu'ésn homme il est prisonnier, ézz Allemands iz exige't un attelage. Léontine al est obligée d'appler tchot Douérd, sin viu charretier pour qu'il attèle deux cvaux à ch'bégneu et qu'i voèche foaire él corvée. In arrivant su ch'chantier, tchot Douérd il arrête ses cvaux in disant : " J'en passe point là d'din, i n'y o qu'des treus, pi des boches ! " Ézz Allemands i veult't él foaire avincher, mais li i leu dit qu'i n'iro point là d'din aveuc ses bidets, qu'i y o trop d'boches et pi qu'si ch'bégneu in passant su chés boches i vèrse, i vo tout bérziller. Ézz Allemands i s'énerv't, mais li i n'foait qu'répéter qu'i y o trop d'boches. In colére, ézz Allemands iz imbarq't tchot Douérd à l'Kommandanture. Éch tchot commis qu'il étouait aveuc li, i rvient in bréyant, avértir l'patronne. Léontine al prind s'bicyclette pi l'vlo partie à l'Kommandanture. Al o bien yeu du mau à foaire comprindre à zz'Allemands qu'sin charretier i n'parloait qu'él picard. et pi quainte i parloait éd " boche " i n'insultoait point l'armée allemande.

LES ANNÉES DE GUERRE 1939 et 1940 :

Nous commencerons par présenter l'exposé relaté par M. Pacaud à savoir :

- 1) les faits militaires de la période considérée, d'abord d'un point de vue international, ce qui permet de mieux comprendre ceux qui se sont déroulés dans notre région.
 - 2) les faits de guerre relatifs à la bataille d'Abbeville du 27 mai au 4 juin 1940 ; ils se sont souvent déroulés dans ou non loin de nos villages.
 - 3) les faits de guerre relatés village par village en mai et juin 1940.
- Cet exposé a été légèrement complété par l'ajout de témoignages et de documents apportés par d'autres intervenants.

Nous présenterons ensuite des événements de la vie civile de cette époque, en interprétant des compte-rendus de conseils municipaux, en publiant les souvenirs de personnes ayant vécu l'époque considérée.

AU NIVEAU INTERNATIONAL :

La MARCHE à la GUERRE

Mars 1939 : le démantèlement de l'État tchécoslovaque

Les antimunichois avaient vu juste. Le système de garantie esquissé à la fin de 1938 s'effrite aussitôt sous les coups des dictatures. Soutenues par Hitler et Mussolini, la Pologne s'empare en octobre 1938 de la zone de Teschen en Silésie, et la Hongrie acquiert en novembre le Sud de la Slovaquie. De leur côté, les Slovaques exigent l'autonomie, voire l'indépendance. **La désintégration de la Tchécoslovaquie est donc amorcée.**

Hitler entend accélérer le processus car cet État, même diminué, lui barre l'accès de l'Europe orientale, et notamment du pétrole roumain. Le **14 mars 1939**, il somme le président tchécoslovaque, Hacha, d'appeler la Wehrmacht à Prague, sous peine de voir sa capitale bombardée.

Le 15, sans coup férir, **l'armée allemande pénètre en Bohême et en Moravie**, immédiatement réduites à l'état de protectorat allemand, tandis que la Slovaquie, érigée en État indépendant, n'est en réalité qu'un satellite.

Il devient insoutenable de se leurrer davantage sur les ambitions d'Hitler loin de se contenter de la "Grande Allemagne", il vient d'entamer avec l'annexion de populations non allemandes la conquête du Lebensraum (Espace vital). Dès le **22 mars**, il contraint la Lituanie à lui céder le port de Memel, tandis que Mussolini s'empare en avril de l'Albanie. La **Pologne**, contre laquelle la presse allemande se déchaîne désormais, est **la prochaine victime désignée**. Chamberlain, enfin désillusionné, estime dès lors la guerre préférable à toute nouvelle capitulation. Les deux démocraties activent donc leurs préparatifs militaires et diplomatiques.

LES ULTIMES ALLIANCES 1939

Le "pacte d'acier"

Convaincu qu'il ne peut rien obtenir des démocraties, Mussolini accepte de se lier entièrement à l'Allemagne. C'est ainsi qu'est signé le pacte d'acier le **22 mai 1939**. Il s'agit d'une alliance militaire défensive et, ce qui est fort rare, offensive. Mais l'Italie n'est pas prête pour une grande guerre et Hitler sait qu'il ne faut pas compter sur elle.

Le pacte germano-soviétique

Tandis que Paris et Londres négocient très difficilement un accord avec Moscou, on apprend que l'U.R.S.S. a signé un pacte de non-agression avec l'Allemagne le **23 août 1939**. Un protocole secret prévoit, si une guerre se produit, le partage de la Pologne entre les deux pays et l'annexion des pays baltes et de la Bessarabie par l'U.R.S.S. L'Allemagne a ainsi les coudées franches en Pologne, n'ayant plus à craindre de réactions soviétiques. L'U.R.S.S. gagne du temps pour se réarmer.

Août - Septembre 1939 : LA CRISE POLONAISE ET LA GUERRE

''Mourir pour Dantzig''?

En octobre 1938, Hitler revendique le retour de la ville libre à l'Allemagne et le rétablissement des communications avec la Prusse orientale. Au désaccord polonais, l'Allemagne réplique qu'elle ne répondra pas par la force. Mais, le **15 mars 1939**, Hitler durcit ses positions. Il encourage le Sénat de la ville libre à former un corps de volontaires qui reçoit du Reich ses armes et renforce ses effectifs de l'arrivée de milliers de "touristes" allemands. Hitler prépare l'attaque de la Pologne pour le 1er septembre, certain de faire accepter, une fois encore, le fait accompli.

Or, la France et la Grande-Bretagne font savoir au Führer qu'en cas d'agression contre la Pologne, elles rempliront leurs engagements et répliqueront par les armes. En mai et avril, elles renouvellent leur garantie à Varsovie. Mais en France, beaucoup refusent de "Mourir pour Dantzig" (titre d'un article de Marcel Déat) et à Londres, on propose un accord franco-allemand sur le partage du marché européen ! Hitler peut espérer un second Munich.

La crise finale et la guerre

Jusqu'au dernier moment, Français et Anglais vont rechercher une paix impossible. Daladier tente d' "adoucir" Hitler, et Chamberlain d'organiser une rencontre germano-polonaise. Mais Varsovie attend le 31 août pour donner sa réponse. Le **1er septembre 1939**, les troupes allemandes pénètrent en Pologne. Mussolini tente en vain, avec l'aval de la France, de provoquer un second Munich. Le **3 septembre 1939**, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.

Déclaration de la neutralité de la Belgique.

Dernier appel de Daladier à Hitler. **26 août 1939**. "Monsieur le Chancelier, À l'heure où vous évoquez la plus lourde responsabilité que puissent éventuellement assumer deux Chefs de Gouvernement, celle de laisser répandre le sang de deux grands peuples qui n'aspirent qu'à la paix et au travail, je vous dois à vous-même, je dois à nos deux peuples de dire que le sort de la paix est encore dans vos seules mains

Sous peine de prêter au peuple français une moins haute notion de l'honneur national que celle que je reconnais moi-même au peuple allemand, vous ne pouvez pas douter que la France à des engagements loyaux envers d'autres nations, comme la Pologne, qui, j'en ai la certitude, veulent aussi vivre en paix avec l'Allemagne.

Vous avez été, comme moi-même, un combattant de la dernière guerre. Vous savez, comme moi, tout ce que la conscience des peuples garde à jamais d'horreur et de réprobation des désastres de la guerre, quelle qu'en soit l'issue ...

Si le sang français et le sang allemand coulent de nouveau, comme il y a vingt-cinq ans, chacun des deux peuples luttera avec la confiance dans sa victoire, mais la victoire la plus certaine sera celle de la destruction et de la barbarie."

Le 3 septembre 1939, Londres et Paris déclarent la guerre à l'Allemagne. On a ici le texte officiel que Georges Bonnet communique aux chefs des missions diplomatiques accréditées à Paris.

"L'agression que le gouvernement allemand, au mépris des méthodes de règlement pacifique des différends, auxquelles il s'était engagé à recourir, et des appels à la libre discussion ou à la médiation que lui adressaient les voix les plus autorisées, a commise contre la Pologne le 1^{er} septembre, en violation des engagements les plus librement acceptés tant envers la Pologne elle-même qu'envers tous les États signataires du pacte de renonciation à la guerre **du 27 août 1928**, a

mis la République française en face de ses obligations d'assistance à la Pologne, obligations résultant de traités publics et connus du gouvernement du Reich.

L'effort suprême, tenté par le gouvernement de la République française et par le gouvernement britannique en vue de maintenir la paix par la cessation de l'agression, s'est heurté à un refus du gouvernement allemand.

En conséquence, par suite de l'agression dirigée par l'Allemagne contre la Pologne, l'état de guerre se trouve exister entre la France et l'Allemagne à dater du **3 septembre 1939, à 17 heures**.

La présente notification est faite en conformité de l'article 2 de la Convention III de La Haye du 18 octobre 1907, relative à l'ouverture des hostilités."

Septembre 1939 : L'ÉLIMINATION DE LA POLOGNE

Écrasée comme une coquille d'œuf

Le **1er septembre 1939** à l'aube, les troupes allemandes partant d'Allemagne à l'Ouest, de Prusse orientale au Nord et de Slovaquie au Sud, franchissaient les frontières de la Pologne et, en quelques jours, accablaient une armée polonaise à peine mobilisée. Un journaliste américain écrit le 12 septembre "Les Allemands sont en train d'écraser la Pologne comme une coquille d'œuf." Le commandement allemand expérimentait à cette occasion la **guerre-éclair**, la **Blitzkrieg**, fondée sur l'attaque de divisions blindées (Panzerdivisionen), protégées par une puissante couverture aérienne. Les Polonais furent surclassés sur le plan des effectifs, de l'armement, de la stratégie. Leur espoir de se rétablir dans la partie orientale du pays fut réduit à néant lorsque les troupes soviétiques, le **17 septembre**, les prirent à revers.

Partagée et rayée de la carte

Le protocole secret du pacte germano-soviétique ne prévoyait pas l'intervention directe de l'U.R.S.S. dans le conflit, mais les Soviétiques, inquiets de la rapidité de l'avance allemande, préférèrent occuper la part de Pologne qui leur revenait, en s'établissant sur une ligne à 150 km à l'Est de Varsovie. La capitale polonaise résista aux nazis pendant dix jours, mais dut capituler le **27 septembre**. Les derniers combats prirent fin dans les jours suivants. En un mois, la Pologne avait été rayée de la carte.

La BLITZKRIEG La guerre éclair

À une politique d'armement en profondeur exigeant des délais trop longs qui profiteraient à ses adversaires, Hitler a préféré une stratégie de rupture exploitable dans le très court terme. Les contraintes d'une économie largement autarcique l'y poussaient. L'Allemagne s'est bien préparée à une guerre économique, mais elle ne pourra contrôler les mers et elle risque de manquer de pétrole et de minerai de fer. Les données strictement militaires l'incitent tout autant à mener rondement les opérations. La nouvelle armée allemande, la Wehrmacht, est dotée d'un matériel neuf et son haut-commandement a parié sur le moteur et la guerre de mouvement. Deux armes ont été privilégiées les chars, qu'on a pris soin de regrouper en divisions blindées, et l'aviation (la Luftwaffe). Cette dernière possède des appareils non seulement performants (tel le Messerschmitt 109) mais de conception souvent originale comme les **Stukas** (contraction de Sturzkampflugzeug Junker 87 une bombe de 250 kg sous le fuselage, 4 bombes de 50 kg sous les ailes et 3 mitrailleuses de 7,9 mm). Cet avion de combat en piqué qui sème la terreur parmi les fantassins cloués au sol. C'est de la concentration des divisions blindées agissant de concert avec de véritables flottes aériennes que Hitler et les jeunes généraux de la Wehrmacht attendent la décision.

Cette puissance de frappe allemande, les Britanniques et les Français la sous-estiment et ils ne se sont pas équipés pour y faire face. Les premiers, il est vrai, qui ont compris que leur île était devenue vulnérable, ont développé notablement leur aviation, mais ils viennent tout juste de rétablir la conscription. Quant aux seconds, la très grande majorité de leurs cadres s'en tiennent en gros aux "leçons" de la Grande Guerre. Ils estiment que le nouveau conflit durera et qu'après une longue phase défensive et statique, c'est l'infanterie aidée par l'artillerie qui fera la décision. Les uns et les autres sont décidés à gagner le plus de temps possible ils pourront ainsi renforcer leur potentiel militaire tout en imposant un **blocus maritime** qui asphyxiera le Reich. S'ils disposent d'un nombre

insuffisant de porte-avions, leurs croiseurs de bataille leur donnent en surface la quasi-maîtrise des mers.

Septembre 1939 - mai 1940 : "LA DROLE DE GUERRE"

Les démocraties demeurent passives

Devant l'effondrement de la Pologne, les démocraties occidentales ne réagissent pratiquement pas (une seule brève incursion sans lendemain en Sarre). Retranchés derrière la "ligne Maginot", les Français attendent l'attaque allemande. Cette "**drôle de guerre**" sans opération militaire va durer huit mois, sapant le moral des troupes exposées aux rigueurs de l'hiver et aux "bobards" d'une information parfois noyautée par la propagande allemande. Il est vrai que la coopération politique et militaire franco-anglaise n'est guère efficace et empêche toute opération d'envergure.

L'Europe du Nord tombe sous la coupe de Hitler (mars-avril 1940)

Avec l'invasion de la Finlande par l'U.R.S.S. (**30 novembre 1939 – 18 mars 1940**), la guerre se déplace vers l'Europe du Nord. Les alliés occidentaux décident alors de "couper la route du fer" aux Allemands en occupant le port norvégien de Narvik (par où transite le minerai de fer suédois vendu au Reich). Mais la lenteur de l'opération permet à Hitler de prendre les devants et, par une nouvelle "guerre-éclair" de conquérir le Danemark et la Norvège les **8 et 9 avril 1940**.

Ce dernier fiasco des Alliés provoque une grave crise politique dans les pays occidentaux, affaiblissant en France le nouveau gouvernement Reynaud (formé le **21 mars 1940**) et entraînant en Grande-Bretagne la chute du Premier ministre Chamberlain, remplacé par Winston Churchill le **10 mai 1940**, le jour même de l'offensive allemande à l'Ouest.

Mai-juin 1940 : LA CAMPAGNE DE FRANCE

Le 10 mai 1940

Hitler avait lancé l'offensive en Hollande. Les forces en présence n'étaient pas disproportionnées, sauf sur le plan aérien où la supériorité allemande était nette la construction aéronautique française, réorganisée à partir de 1936, n'aurait donné son plein rendement qu'en 1941. Quant à la Royal Air Force, bien que commençant à être équipée des nouveaux chasseurs Spitfire et Hurricane, elle était encore inférieure à l'aviation allemande (Luftwaffe). Les troupes terrestres étaient presque équivalentes (en y incluant les forces hollandaises et belges), et les Alliés avaient même un léger avantage en blindés. La supériorité allemande fut écrasante en revanche sur le plan tactique et stratégique.

La défaite militaire française

Sur le plan tactique, les Allemands étaient capables de provoquer la rupture du front adverse par l'emploi massif des chars regroupés en divisions cuirassées, bien soutenues par l'aviation. Du côté allié, malgré l'avis de certains techniciens (Colonel de Gaulle), on avait répugné à former ce type d'unités (trois seulement), on estimait que les chars devaient être dispersés sur l'ensemble du front en appui de l'infanterie.

Sur le plan stratégique, les Allemands donnèrent d'abord l'impression de reprendre purement et simplement le plan Schlieffen modernisé, le plan de 1914, c'est-à-dire **un vaste mouvement tournant en Belgique, mais aussi, cette fois, aux Pays-Bas**. Aussitôt l'opération commencée, le commandant en chef des forces alliées, le général Gamelin, précipita ses meilleures troupes en Belgique à la rencontre des Allemands, mais l'offensive de ceux-ci n'était qu'une feinte. La principale attaque allemande était lancée dans les Ardennes à la limite de la ligne Maginot, là où les experts français avaient estimé qu'il était impossible aux blindés de passer. L'offensive avait débuté le **10 mai** (général Guderian); le **14 mai**, la Meuse était franchie dans la région de Sedan, puis après un crochet vers le Sud, les Panzers protégés par les Stukas dont les attaques en piqué démoralisaient l'adversaire, déferlaient vers l'Ouest et atteignaient le **21 mai** l'estuaire de la Somme.

Les armées alliées étaient coupées en deux les troupes au Nord de la Somme étaient prises dans un immense piège. La position allemande était aventureuse, mais le commandement français ne disposait d'aucun moyen pour rompre l'encerclement.

La débâcle

L'exode des civils. Les routes étaient encombrées par le gigantesque "exode" des populations qui se précipitaient vers le Sud pour essayer d'échapper à l'avance allemande. Le commandement allié était en plein désarroi, et le remplacement, le **18 mai**, du général Gamelin par le général Weygand n'y changeait rien. Tandis que les armées hollandaise et belge capitulaient, les hésitations allemandes et l'énergie anglaise permirent à une partie des troupes anglaises et françaises bloquées au Nord de s'échapper par Dunkerque, en abandonnant toutefois leur matériel (**3 juin** 224.686 Britanniques et 141.445 Français et Belges).

La déroute des armées. Le **5 juin**, l'armée allemande reprenait son offensive vers le Sud. Tandis que les unités qui tenaient la ligne Maginot étaient prises à revers et, en partie, contraintes à la reddition, la retraite du reste de l'armée française se transformait en une déroute humiliante. Le gouvernement quittait Paris, **occupé par les Allemands le 14 juin**, pour Tours, puis Bordeaux.

L'Armistice

Entre-temps, le **10 juin**, l'Italie était entrée dans la guerre. Mussolini n'avait pas voulu s'engager jusque là, mais il craignait d'être exclu du partage des dépouilles. Attaquant sur les Alpes, les troupes italiennes ne remportèrent d'ailleurs pas le moindre succès.

Le président du Conseil, Paul **Reynaud**, appuyé par certains de ses ministres, tel le sous-secrétaire d'État à la guerre, le général de Gaulle, souhaitait poursuivre la guerre en Afrique du Nord, mais il était contraint à la démission le **16 juin**. Le maréchal Pétain formait un nouveau **gouvernement qui demandait l'armistice (17 juin)**: il était signé le **22 juin**, à Rethondes, dans le wagon et à l'endroit qui avait vu la capitulation allemande du **11 novembre 1918**. La France venait de connaître **l'écrasement matériel et moral** probablement le plus profond de son histoire.

Le 18 juin, quatre jours auparavant, le général de Gaulle, sous-secrétaire d'État à la guerre du gouvernement Reynaud, avait lancé de Londres un **Appel** à la continuation de la lutte.

APPEL DU MARÉCHAL PÉTAIN, 17 JUIN 1940

À l'appel de Monsieur le Président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France.

Sûr de l'affection de notre admirable armée, qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires contre un ennemi supérieur en nombre et en armes,

sûr que par sa magnifique résistance, elle a rempli ses devoirs vis-à-vis de nos alliés, sûr de l'appui des anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander,

sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.

En ces heures douloureuses je pense aux malheureux réfugiés qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes.

Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude.

C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat.

Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec moi, entre soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.

Que tous les Français se regroupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'obéir qu'à leur foi dans le destin de leur patrie

L'APPEL DU GÉNÉRAL DE GAULLE LE 18 JUIN

Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises, ont formé un gouvernement.

Ce gouvernement, alléguant la défaite de nos armées, s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat.

Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui nous font reculer. Ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui.

Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non

Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dis que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Car la France n'est pas seule. Elle n'est pas seule. Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limite l'immense industrie des États-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a, dans l'univers, tous les moyens pour écraser un jour nos ennemis.

Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes ;

j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver à se mettre en rapport avec moi.

Quoiqu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres.

À noter, sur cette affiche, le texte différent de celui entendu sur la radio venant de Londres, le texte est également traduit en anglais dans le petit cadre en bas à gauche.

A TOUS LES FRANÇAIS
*La France a perdu une bataille!
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

**Notre patrie est en péril de mort.
Luttons tous pour la sauver!**

VIVE LA FRANCE !

J. de Gaulle
GÉNÉRAL DE GAULLE
QUARTIER-GÉNÉRAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1.

TO ALL FRENCHMEN..
A message...
LONG LIVE FRANCE!

27 mai - 4 juin 1940 **LA BATAILLE D'ABBEVILLE**

La tête de pont allemande

Les Allemands ont établi entre le 18 et le 20 mai six têtes de pont au Sud de la Somme.

Sur la rive gauche de la Somme à Abbeville, l'infanterie allemande profite des mouvements naturels du terrain et de l'absence de troupes françaises, une fois éliminés les éléments isolés qui ont tenté de se défendre autour de Saint-Valéry.

De très nombreuses reconnaissances sont lancées jusqu'à la Bresle sur le terrain désormais connu, les Allemands s'organisent. Les vallées de la Trie, au nord, et de **la rivière de Bellifontaine**, au sud, sont deux fossés. Elles forment avec la Somme un camp triangulaire dont le fond est dominé par le camp de César de Caubert, cet oppidum antique retrouve sa vocation militaire. C'est le cœur même du point d'appui.

Le sommet sud-ouest du triangle n'est pas fermé par une défense naturelle : c'est la plaine. La route d'Abbeville-Rouen emprunte ce passage au centre duquel se trouve le village-bocage de Huppy. **Huppy**, donc, est fortement organisé défensivement par les Allemands.

Nous sommes le 23 mai. GUDERIAN piaffe, il doit poursuivre avec ses chars sa manœuvre vers le Nord. L'ordre arrive "Richtung Calais, nicht Abbeville". Le soir, il est à Montreuil, abandonnant les fantassins dans la tête de pont. Mis à part les autos-mitrailleuses de découverte, aucun blindé allemand ne combattra devant Abbeville.

25 - 27 MAI : ABBEVILLE, 1^{ère} ATTAQUE

les D.L.C. (Divisions Légères de Cavalerie) et la Brigade Evans

Les opérations en direction d'Abbeville commencent dans la nuit du 24 au 25 mai les 2^{ème} et 3^{ème} D.L.C. commencent à rechercher le contact pour éclairer une situation mal connue (la 5^{ème} D.L.C., retardée dans son mouvement, ne pourra intervenir qu'à partir du 26).

Le cours de la Somme est atteint progressivement le 25 sans beaucoup de difficultés - par la 3^{ème} D.L.C. de Picquigny à **Longpré**, par la 2^{ème} de **Longpré** à Pont-Rémy - mais les passages de la rivière sont tenus par l'ennemi. Plus à l'Ouest, au Sud d'Abbeville, une occupation allemande a été reconnue à Moyenneville, **Huppy**, et sur la croupe du **Moulin de Bellevue**.

Le Haut Commandement décide une attaque. Pour cela, une Division Blindée Anglaise, en cours de formation en Normandie, est adjointe aux D.L.C. la Brigade Evans. Elle arrivera dans la journée du 26.

Les Blindés Britanniques de cette "1st Armoured Division" sont rapides, mais prévus pour la reconnaissance, ils sont légers, très peu blindés et sont peu habitués aux manœuvres d'ensemble. Ils vont agir avec courage, mais ils vont au massacre. Ce sont des A9, A13 et Mark VI.

Le 27, c'est l'attaque la 2^{ème} D.L.C. par **Limeux** et par le S.O. **d'Huppy**, la 5^{ème} D.L.C. vers Saigneville et Moyenneville, chacune appuyée par une Brigade de Chars Anglais, ne peuvent, nulle part, franchir les défenses antichars de l'infanterie allemande. Les pertes anglaises sont considérables 21 chars sont détruits. Les pertes de la 2^{ème} D.L.C. sont également très importantes. Seule la 5^{ème} D.L.C. obtient un succès relatif, atteignant la Somme à Petit-Port, bordant la rivière jusqu'à Saint-Valéry-sur-Somme, qui reste occupé par l'ennemi.

28 - 30 MAI : 2^{ème} ATTAQUE

la 4^{ème} Division Cuirassée du Général DE GAULLE

DE GAULLE est Général depuis quelques jours. Son attaque à Montcornet, sur le flanc de GUDERIAN, le 17, a convaincu le G.Q.G. Il jouit enfin auprès des sphères officielles d'un crédit que

personne ne lui a encore accordé. Il devient, soudain, l'homme de la situation. L'auteur de "Vers l'armée de métier", qui avait prévu dans ses grandes lignes l'utilisation de grandes masses blindées, incarne tout à coup l'espoir.

La 4^{ème} D.C.R., qu'il commande, est une puissante unité cuirassée ; elle est loin d'être au point. Formée d'une réunion improvisée de réserves provenant de toute la France et qui ne se connaissent pas, elle s'est regroupée sur le champ de bataille même les engins ont été engagés devant Laon, le 17, à leur descente du train. Elle ne dispose d'aucun moyen radio, les messages se transmettront par officiers de liaison, comme sous l'Empire.

Son unité, c'est uniquement à la personnalité de son chef qu'elle la doit : la 4^{ème} D.C.R. est soutenue par un homme autoritaire, omniprésent, surgissant partout à l'improviste, même sur le champ de bataille, donnant haut et bref des ordres nets, s'exposant, indifférent aux projectiles, cinglant les fiertés, attentif aux résultats davantage qu'aux personnes, solitaire, hautain, distant et sûr de soi. Un chef que l'on respecte, faute de toujours l'aimer, ce qui lui est égal. Un chef auquel on obéit, même si l'on ne croit pas à sa façon de manœuvrer, ou, plutôt de ne pas manœuvrer. Un chef en tout cas.

La 4^{ème} D.C.R. est composée essentiellement de deux 1/2 brigades une de chars lourds B1-bis, la 6^{ème} 1/2 Brigade, l'autre de chars légers R.35, la 8^{ème} 1/2 Brigade, d'un groupement de cavalerie équipé de chars Somua, d'une infanterie organique solide, le 4^{ème} Bataillon de Chasseurs Portés, le 22^{ème} R.I.C., qui n'a jamais manœuvré avec les blindés. Une artillerie importante l'accompagne.

Les chars lourds français B1-bis sont remarquablement robustes : ils disposent d'un canon de 47 sous tourelle, de deux mitrailleuses de 7,65 et d'un canon de 75 tirant dans l'axe.

Les chars légers R.35 sont également robustes et parfaitement blindés, mais ils ne disposent que d'un canon de 37 court, datant de 1918, efficace contre l'infanterie seulement. Les H.39, comparables, sont plus rapides, généralement mieux armés.

Les chars de cavalerie Somua sont excellents rapides, bien armés, bien blindés, ils seront récupérés par les Allemands et serviront en Russie. Malheureusement, leurs conducteurs ne les connaissent pas bien. Certains d'entre eux viennent d'unités à cheval et beaucoup n'ont que quatre heures de conduite.

Tous ces chars, enfin, souffrent d'un grave défaut de conception : il n'y a qu'un seul homme en tourelle. À la fois Chef de char, tireur et quelquefois Chef de section, il est trop occupé pour tirer tout le parti de son appareil.

Dépourvue de transmissions, la 4^{ème} D.C.R. manque également de cartes c'est important sur un terrain barré de chemins creux et haché de "rideaux", ces décrochements quasi-verticaux qui barrent les champs apparemment sans accidents. Un nombre appréciable d'engins seront perdus pour cela, retournés par surprise.

La 4^{ème} D.C.R. ne dispose d'aucune aviation de soutien ni même de reconnaissance le seul Groupe Aérien d'Observation, celui du commandant MARIAGE, compte 4 appareils qui disparaîtront vite dans la bataille.

C'est dans la nuit du 27 au 28 mai que les unités, situées dans la région de Poix, apprennent qu'elles vont, demain, attaquer la tête de pont d'Abbeville.

Chose étonnante, c'est précisément cette nuit-là que les Allemands effectuent la relève de l'infanterie qui occupe la tête de pont, par la 57^{ème} Division d'Infanterie Bavaroise, du XXXVIII^{ème} corps, commandée par le Général BLÜMM. C'est une division de second ordre, équipée de matériel neuf, mais relativement désuet. Elle a combattu en Pologne et est venue d'Allemagne à Abbeville à pied. Son artillerie est hippomobile. La 57^{ème} est l'ancienne unité du FÜHRER, il y a servi en 1918 et lui porte une attention particulière.

Le 28, à midi, le Général DE GAULLE, dont le P.C. est à **Mérélessart**, réunit ses chefs de corps à Oisemont, plus le jeune officier de liaison de la Brigade EVANS, le lieutenant HETTER DE BOISLAMBERT : il définit en quelques mots les tâches de chacun.

Les cavaliers et l'infanterie coloniale attaqueront du Sud au Nord, de **Bellifontaine** vers Mareuil-Caubert, les chars légers attaqueront de **Limeux** vers Caumont et Huchenneville et les chars lourds, accompagnés du 4^{ème} B.C.P. (Bataillon de Chasseurs) suivant l'axe **Huppy** - Les Croisettes - Caubert.

Le 28 MAI

Il est 13h lorsque se termine la conférence d'Oisemont. Les chefs de corps, dont les unités sont à 10 ou 15 km de distance n'ont que peu de temps pour mettre en place leurs éléments. De toutes façons, cette hâte exclut toute reconnaissance préalable du terrain. Les cavaliers ont le plus grand mal à se regrouper derrière **Bellifontaine**. Le 44^{ème} Bataillon de chars masse ses R.35 dans le bois de **Limeux** et les chars lourds gagnent **Doudelainville**. Le 4^{ème} Chasseur marche de Oisemont vers Warcheville. DE GAULLE est à **Mérélessart**.

À 17h, une puissante préparation d'artillerie expédie 6000 obus sur les ponts de la Somme et sur le Mont de Caubert. Immédiatement après, l'attaque débouche.

Les officiers de liaison suivent de près l'action et portent leurs comptes rendus à **Mérélessart**. Très vite, on s'aperçoit que le délai de préparation a été si court que tout le monde n'a pas pu s'avancer en même temps. Les cavaliers et les coloniaux ont du retard. Néanmoins, **Huppy** est franchi après de durs combats, Caumont est atteint, le **bois de Fréchencourt** dépassé. L'Infanterie qui suit les chars lourds avance vers **Huppy**. Mauvaise surprise les Allemands tiennent toujours le village et se sont terrés au passage des Blindés, qui, maintenant, sont aux Croisettes. N'empêche le Commandant BERTRAND, qui a fait tout 14-18, qui, à Chambly, près de Laon, le 17, a fait "Sidi-Brahim" et qui mène le combat au milieu de ses hommes, manœuvre et investit le village. On ramasse plus de 300 prisonniers. Certains éléments atteignent Bienfay.

Le soir tombe, les Allemands ont reculé de 4 km.

Le butin est considérable. **Huppy**, Les Croisettes, Caumont, Huchenneville, Bray sont atteints. Certains chars du 44^{ème} B.C.C. ont atteint Mareuil, mais ont dû, sans appui, rentrer. C'est un indiscutable succès français. DE GAULLE s'installe au **château de Huppy**.

La journée du 28 mai exposée dans le bulletin de liaison des anciens du 22 RIC de décembre 1999 :

« le 28 mai, après divers embarquements et débarquements, le régiment du 22 RIC est débarqué entre 3H et 5H du matin à Wiry au Mont, où il est mis à disposition de la 2^{ème} division légère de cavalerie (DLC) en vue de s'emparer de la tête de pont d'Abbeville. Les hommes jetés des routes en wagons et jetés des routes en camions depuis 13 jours sont fatigués. Le 1^{er} bataillon s'installe à Hocquincourt, le 2nd à Citerne, et le 3^{ème} vers Frucourt. La compagnie de Transmissions (CDT) et la compagnie réglementaire d'engins (CRE) à Mérélessart et la compagnie hors rang (CHR) regroupant les services d'approvisionnement, dépannage auto, vétérinaire à Wiry au Mont. Par la suite CDT et CRE viendront s'installer à Oisemont, près du PC du régiment.

Primitivement destiné à reprendre à son compte une attaque menée la veille par la 2^{ème} DLC avec appui de chars britanniques, attaque qui avait échoué, le 22^{ème} RIC est mis à la disposition d'une nouvelle grande unité, la 4^{ème} Division Cuirassée (DRC) commandée par le colonel De Gaulle, pour effectuer l'opération. Cette division assez hétéroclite et dans l'ensemble fort peu entraînée, vient de porter un coup de boutoir en retardant l'ennemi dans la région de Montcornet dans l'Aisne. Elle a dans cette action, perdu une grande partie de ses moyens et est très éprouvée. Elle comprend des chars Somua, des chars lourds B1bis, des chars légers R35 et H39 et des automitrailleuses, un bataillon de chasseurs et un régiment de dragons.

À 11h, au château de Oisemont, le colonel De Gaulle fait connaître que l'attaque sera effectuée par le 22^{ème} RIC et le bataillon de chasseurs de sa division appuyés par ses deux demi-brigades de chars et par son artillerie renforcée de celle de la 2^{ème} DLC.

Le régiment doit attaquer à 17h, après une courte préparation d'artillerie et l'appui des chars sur l'axe Bailleul, Villers-sur-Mareuil, Mareuil, Monts-Caubert et sur un front de 5km. L'ordre d'attaque rédigé par le lieutenant colonel Le Tacon est le suivant :

L'attaque sera exécutée par :

- le 1^{er} bataillon, à droite à hauteur de Bailleul, front 2km environ,*
- le 2^{ème} bataillon, à gauche, à hauteur de Limeux, front 2km environ, liaison à gauche avec le bataillon de chasseurs de la division cuirassée,*
- le 3^{ème} bataillon marchera en réserve derrière le 2^{ème} bataillon et à cheval sur la route Limeux, Caumont, Mont-Caubert.*

Le 1^{er} objectif est limité :

- à droite, par la lisière nord du bois de Fréchencourt,*
- à gauche, par les lisières nord de Caumont,*

Le 2^{ème} objectif est limité :

- à droite par Caubert,*
- à gauche par les pentes ouest de Mont-Caubert.*

À 17h, malgré une violente contre préparation d'artillerie sur Bailleul et le bois de Bailleul, le régiment est en place. Les chars ne sont pas encore arrivés. Néanmoins les deux bataillons de 1^{er} échelon, le 1^{er} bataillon (capitaine Baud) et le 2^{ème} bataillon (chef de bataillon Lacroix) partent à l'attaque.

Après avoir franchi 500m, ils sont cloués au sol par le tir de l'infanterie allemande, notamment de ses armes automatiques, qui dispose d'un champ de tir superbe, surtout devant le 2^{ème} bataillon, et par l'artillerie allemande qui pilonne le terrain.

À 18h, les chars arrivent. L'attaque reprend.

Le soir le premier objectif est atteint. Le 1^{er} bataillon s'est emparé des villages de Bailleul et Bellifontaine, à 19h ; et du moulin de Bellevue et du bois de Fréchencourt à 21h. Le 2^{ème} bataillon a pris possession du moulin de Limeux, du village et du château de Caumont, fortement organisé. Le 3^{ème} bataillon a progressé jusqu'au parc du château de Caumont auprès duquel s'est porté le PC du régiment. À 22h, la nuit étant complète, les bataillons organisent leurs positions. De nombreux prisonniers ont été faits, un important matériel de toute nature récupéré. Nos pertes sont toutefois sévères. L'attaque doit reprendre le lendemain à 5h.... »

Le 29 MAI

Le 29, l'attaque reprend.

Hélas, les Allemands, dans la nuit, se sont ressaisis: des unités de D.C.A. sont entrées dans la tête de pont. Jusqu'ici, pour s'opposer aux chars, ils ont disposé de leur PAK, canons antichars d'infanterie, pièces légères, mobiles, servies courageusement : de nombreux servants ont tiré jusqu'au dernier moment et sont morts écrasés par les chenilles des chars. Mais ces canons ne sont pas à la mesure des blindages français.

Sur la rive droite de la Somme, éclairée par des avions légers d'observation, les pièces lourdes allemandes sont en batterie au stade, à Bagatelle, au Bosquet à Saumon, dans la plaine Saint-Gilles, elles disposent de plusieurs emplacements et, tirées par leurs chevaux, se déplacent constamment. Mais leur efficacité à distance est relativement faible contre des engins mobiles.

Avec l'arrivée des unités de D.C.A., dans la nuit, tout change. Les canons longs de 88 antiaériens sont des pièces dont les Allemands ont découvert qu'elles constituent de redoutables armes antichars. En tir direct, leur puissance de pénétration est considérable. Ce sont elles qui gagneront la bataille.

Le 29 au matin, l'attaque française reprend contre un ennemi durement éprouvé moralement et physiquement, mais mieux armé.

Les Cavaliers français, dont l'axe d'attaque est maintenant devant Moyenneville, les chars lourds devant Les Croisettes, les chars légers devant Villers, font encore un bond en avant de

plusieurs kilomètres, mais les pertes deviennent très lourdes. La tactique d'attaque est la même que celle de la veille. Les Allemands tiennent pied.

Ou plutôt, l'artillerie allemande tient pied. Car, on le saura beaucoup plus tard, l'Infanterie a lâché, terrorisée. Cette seconde offensive d'engins énormes contre lesquels elle sait que ses armes organiques n'ont qu'un faible pouvoir, l'absence d'appui aérien, la perte de nombreux officiers, sous-officiers et camarades, l'ont démoralisée. Les fantassins s'enfuient en désordre, et, courant, éperdus, tentent de rejoindre Abbeville, la rive droite de la Somme : ils repassent les ponts. Pourtant, la tête de pont n'est pas vide : les Artilleurs allemands continuent de servir leurs pièces, de se déplacer, de tirer sans arrêt. C'est un leurre qui cachera aux Français leur succès. L'heure avance : à 17h, faute de liaisons, faute de transmissions, faute d'essence, l'effort français diminue. La victoire possible est passée.

Le Général BLÜMM, accompagné du Général VON MANSTEIN, commandant le XXXVIII^{ème} Corps auquel cette Division appartient, celui-là même qui a conçu le plan stratégique allemand, se sont portés en personne au devant des troupes débandées à Caubert, les ont calmées, rassurées et les ont renvoyées dans la tête de pont où, désormais, elles supporteront tous les chocs.

Le 30 MAI

Le 30, la 4^{ème} D.C.R., maintenant usée, reprend encore son attaque, suivant les mêmes axes. Elle est au pied du Mont Caubert d'où les Allemands la tirent directement. Dans Villers, ce sont des combats acharnés. Mareuil est ravagé. L'attaque piétine et l'on voit bien que les moyens ne seront plus suffisants pour emporter la décision.

Dans la journée du 30, pourtant, la 4^{ème} D.C.R. reçoit un renfort : c'est la 51^{ème} Division d'Infanterie Écossaise (51^{ème} D.H.), dernière unité britannique encore engagée en France.

Elle arrive "toute pimpante et gaillarde", suivant le témoignage du Général DE GAULLE, du front de la Sarre. C'est une unité de Highlanders qui n'a pas encore connu le feu et dont les hommes ne demandent qu'à en découdre. D'ailleurs, ils le feront. Le Général FORTUNE, qui la commande, et qui voit bien que la guerre est perdue, hésite à se ranger complètement sous commandement français : sa Division est fraîche, bien équipée, ses véhicules sont au complet.

Dans quelques jours, Churchill lui demandera de se porter vers Le Havre, mais les Écossais, compte tenu de leur importance dans la manœuvre en retraite des Français débordés, resteront pour tenir leur place, par solidarité combattante. La Division sera perdue plus tard dans sa quasi-totalité à Saint-Valéry-en-Caux.

4 JUIN : 3^{ème} ATTAQUE

Les Highlanders et la 2^{ème} D.C.R.

Car la guerre est perdue. Tout le monde commence à s'en douter. La Belgique a capitulé le 27 mai, Dunkerque, encerclé, ne peut plus tenir.

Devant Abbeville, au soir du 30 mai, c'est le silence.

Au G.Q.G. est décidée la mise en place sur le front de la Basse-Somme d'un dispositif défensif plus cohérent et plus puissant une dixième armée est constituée aux ordres du Général ALTMAYER.

Elle se compose de la 51^{ème} D.H. écossaise, qui tient la ligne d'Abbeville à la mer, des 2^{ème} et 3^{ème} D.L.C. d'Abbeville à Picquigny. Celles-ci, en place depuis le 26, et très fatiguées, seront réciproquement relevées dans les premiers jours de juin par la 31^{ème} D.I., une troupe française minée par la peur de l'encerclement, et par la 5^{ème} D.I., une Division de troupes coloniales essentiellement sénégalaises.

Après relève, les D.L.C. seront regroupées plus au sud et, avec une Division ramenée de Norvège, formeront une réserve destinée à couvrir Rouen.

Cela restera un projet.

Car, avant de mettre en place ce dispositif, le Haut Commandement, malheureusement obnubilé par l'idée d'un front continu, tient absolument à supprimer les têtes de pont.

Alors, devant Abbeville, on va “remettre ça”.

Car il reste des chars. La 2^{ème} Division Cuirassée, coupée en deux, disloquée sans avoir, pratiquement, été engagée, a été reconstituée en hâte. Elle se trouve actuellement près de Compiègne. Son chef, le Colonel PERRÉ, est en 1940 un personnage considérable ancien responsable des chars à la Direction de l'Infanterie dont ceux-ci dépendent, il a l'âge de DE GAULLE et les deux hommes, opposés par le caractère et pour des raisons de doctrine, se haïssent.

La 2^{ème} D.C.R. souffre des mêmes maux que la 4^{ème} : manque de transmissions, manque de cartes, manque de liaisons, manque de reconnaissances suffisantes sur le terrain. Son chef, de plus, n'est pas l'objet du même respect unanime que son prédécesseur.

Le 3 juin, elle est sur place : dans les bois qui surplombent la Bresle.

L'Artillerie Alliée en place est importante il y a là les batteries des D.C.R., des D.L.C. et des Écossais. C'est, dit-on, la plus importante concentration de la guerre.

Le 4, à 3h30 du matin, le bombardement allié commence: il est effrayant aux dires des Allemands et aux dires des Français qui évoquent les grandes préparations d'artillerie de 1918. Après le bombardement, les chars débouchent : un faisceau abordera le Mont de Caubert par la gauche de Bienfay, un autre par Boencourt et le vallon qui passe au pied de la ferme de Mesnil-Trois-Fétus, un autre enfin par le couloir qui passe entre Villers-Mareuil, que l'on croit tenu par les Écossais, et le bois de Villers.

Mais à gauche, la 31^{ème} D.I., démoralisée, ne débouche pas derrière les chars : ceux-ci, trois fois, reviennent la chercher sans succès.

Mais, au centre, par suite de difficultés de cheminement, plusieurs chars se renversent, d'autres se perdent, et une Brigade d'Infanterie Écossaise, guidée par un Capitaine français, J.F. PERRETTE, débouche donc sans protection : 500 hommes sont hachés.

Mais, à droite, Villers évacué par les Écossais a été réoccupé dans la nuit par les Allemands qui ont miné le passage obligé des chars : six sautent. D'autres traversent et foncent. Les uns sont tirés à bout portant, deux d'entre eux avancent encore : celui de l'aspirant DE LA SOUDIÈRE, et le ‘Kléber’ du Capitaine FISSIAUX. Ils bousculent tout ce qu'ils trouvent, allant jusqu'à Rouvroy où ils sèment le désordre. Mais ils sont seuls, sans liaison, sans appui: ils doivent rentrer.

Vers 11h30, le Général DELESTRAINT, qui commande le Groupement Cuirassé, l'organisme qui, théoriquement, devrait coordonner l'ensemble des moyens blindés français, dresse le bilan : c'est un échec qu'il souligne durement.

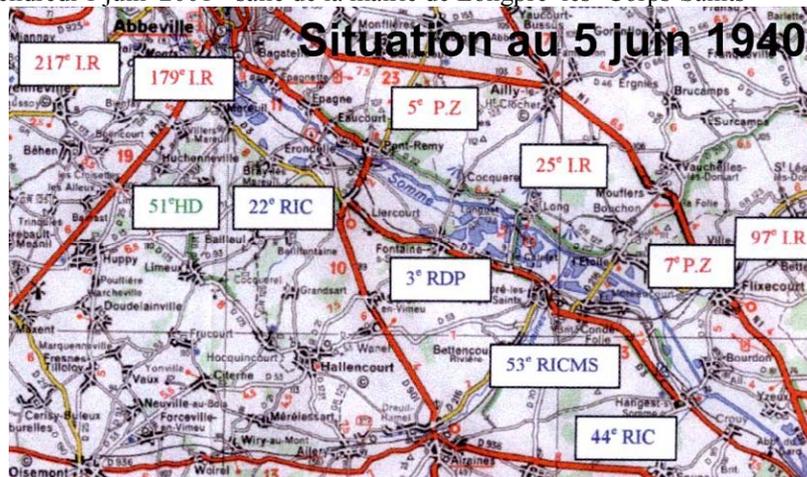
Vers midi, les Stukas, enfin libérés par la chute de Dunkerque, prennent à parti les éléments français.

La phase offensive de la Bataille d'Abbeville se termine.

Dans l'après-midi, la 2^{ème} D.C.R. recule, sans même avoir prévenu tous ses éléments. Elle se replie sur la Bresle : les Écossais demeurent seuls sur le terrain, avec des éléments oubliés de la 2^{ème} D.C.R.

L'offensive allemande

Dans la nuit du 4 au 5, tôt le matin, le flux s'inverse à Hangest, ROMMEL franchit la Somme sur des ponts de chemin de fer que les Français ont omis de détruire.



Dans la tête de pont d'Abbeville, la 57^{ème} Division Bavaroise passe également à l'offensive. Les Français résistent dans les "Hérissons" que WEYGAND a recommandé de constituer dans les villages. Le 6, les combats sont acharnés, mais confus. Les Allemands, qui ont percé à Amiens et à Péronne, percent le 7 sur la Somme.

La débâcle commence. Pour les éléments blindés français des 2^{ème} et 4^{ème} D.C.R., ce sera une retraite en ordre qui se terminera dans la Creuse. Pour les 2^{ème}, 3^{ème} et 5^{ème} D.L.C., les Écossais et la 31^{ème} D.I., ce sera une suite de combats retardataires qui se termineront dans une poche contre la mer, à Saint-Valéry-en-Caux .

SOUVENIRS DE MICHEL ROUSSELLE : (extrait d'un document paru sur Internet)

L'appelé amiénois, Michel Rousselle présente dans les huit pages qui suivent ses souvenirs de guerre. Incorporé au quartier Grammont le 28 novembre 1939 à Saint Germain en Laye au 61^e dépôt de cavalerie motorisée (61^e D.C.M.) dans lequel il effectue ses classes ayant laissé seule sa femme enceinte. Du 8 mars au 5 mai 1940, il est muté au 2^e escadron du centre d'orientation mécanique de cavalerie de Saint Cyr en Bourg où il fit l'apprentissage théorique des armes des Hotchkiss. Et pour cause, les deux Hotchkiss sur lesquels il apprenait à piloter étaient désarmés... En avril, il obtient une permission de trois jours à la naissance de son fils Claude. Du 06 mai au 16 mai, il est affecté à Parnay au 3^e cuirassier (3^e Cuir) puis à Saint Germain les Arpajon du 19 mai au matin au 24 mai au soir ; écoutons Monsieur Rousselle parler : « Des sous-officiers, chasseurs d'Afrique, venus en hâte, de Blida et de Mascara, vont devoir s'adapter au matériel livré précipitamment par des ouvriers de l'usine Hotchkiss : ce sont des chars légers de 12 tonnes dits H. 39. Ils sont « flambant neuf » mais sans armement ; alors des caisses arrivent contenant des canons de 37 long et des mitrailleuses Reibel. D'autres caisses contiennent les appareils d'optique : évêques et P.P.L. Les munitions viennent à leur tour : obus de rupture et perforants cartouches de 75. Pendant que des spécialistes équipent les tourelles et mettent en place les appareils d'optique, nous bourrons de cartouches des chargeurs cylindriques destinés aux mitrailleuses. Ce travail effectué, il nous faut placer dans les caissons latéraux des chars, d'une part les obus de rupture, d'autre part les obus perforants. Sur les tablettes inclinées de ces caissons nous fixons sur leur support les chargeurs (Les chargeurs contiennent 150 cartouches), Entre temps, je suis affecté au 1^{er} peloton du 4^{ème} escadron. J'ai pour chef de char le brigadier Jacques Pruvost. C'est un engagé de 18 ans originaire de Roubaix. Le premier peloton est dirigé par le lieutenant de Saint Olive ; le deuxième sous l'autorité du lieutenant de Saint Trivier. Le 3^e et 4^e pelotons, je ne saurais dire qui les commande, les événements étant trop précipités pour m'en souvenir Je sais que ces quatre pelotons sont sous les ordres du capitaine Vanuxem chef du 4^e escadron. Le groupe constitué des 3^e et 4^e escadrons est dirigé par le commandant Hugot Derville. Ce sont les quarante chars H-39 que l'organigramme attribue au commandant de Chazelles.

Les 1er et 2e escadrons sont le groupe des 39 chars S-35 que ce même organigramme attribue au commandant Hugot Derville. Les deux groupes d'escadrons constituent le 3e cuirassiers placé sous les ordres du lieutenant-colonel Louis François.

Le 24 mai au soir, il embarque conduisant le char n°7 à Massy Palaiseau. Arrivé à Marseille en Beauvaisis le 25 au matin, il débarque et prend la route vers Crèvecœur-le-Grand, atteint au début de l'après-midi.

« Nous roulons sans emprunter les routes principales, je ne vois même pas les petites agglomérations que nous traversons. Nous croisons quelques groupes de civils de tous âges qui évacuent, la plupart à pied. Ils sont comme des ombres... Le 26 au matin nous atteignons et traversons Poix de Picardie. La petite ville a été bombardée. C'est à travers des décombres et des gravats que l'on progresse. Là encore règne un silence de mort. Pas âme qui vive...

Nous avons dépassé Thieulloy l'Abbaye, il peut être dix heures du matin, nous nous arrêtons pour effectuer un regroupement avec le peloton de Saint Trivier.

(...) Nous reprenons la route en colonne, avec des espaces de 10 mètres environ entre chaque char. Nous montons, d'autres descendent...

Quelle tristesse ! quel contraste avec cet après-midi ensoleillé. Ce sont des évacués qui, avec des moyens hétéroclites, fuient l'avance ennemie, les bombardements, les mitraillages aériens. Je n'entends que le ronronnement du moteur du char, parfois régulier, parfois rageur, au rythme des changements de vitesse. Les chenilles crissent sur les routes empierrées. Par le volet ouvert du poste de conduite, je vois ce qui se passe devant moi, mais sur les côtés la visibilité est nulle.

Alors ne me demandez pas quel est le village en vue et comment il se nomme. Assez régulièrement je donne un coup de levier de direction à gauche pour redresser le char qui glisse sur la droite en raison du dévers de la route.

Au nord d'Heucourt-Croquemaison (sic) se trouve un grand bois ; c'est à l'abri de ses arbres que nous allons passer la nuit (...)

L'aube survient, les membres engourdis, nous frissonnons... Les canons ont repris leur tirs de façon continue. Une grande animation règne parmi nous, les ordres sont enfin arrivés. Nous devons rallier Hallencourt.

Nous sommes le 27 mai au matin. (...)

L'on arrive à Hallencourt vers dix heures du matin. Il y a un va-et-vient incessant d'hommes et de véhicules de toutes sortes : side-cars, motos, automitrailleuses, blindés de tout tonnage.

Comme nous avons couvert plus de cent kilomètres par la route, nous allons refaire le plein d'essence. Des fûts de 200 litres d'essence sont au sol et c'est à l'aide de pompes à bras que nous allons remplir nos réservoirs. Nos H-39 "bouffent" 130 litres aux 100km !

A la 4e DCR nous allons combler les pertes subies à Moncornet. Une nouvelle offensive très prochaine se dessine. Nous sommes le 28 mai à Gransart. Les tergiversations continuent entre officiers.

Il est peut-être 16 heures lorsque l'on démarre en direction de Bailleul, puis on oblique sur la droite ; là, des pentes particulièrement abruptes sont à gravir. Nous avons parcouru environ un kilomètre, le moteur s'arrête... Impossible de remettre en marche. Le char est incliné sur la droite en raison du dévers. Nous sommes alors dépassés par d'autres blindés. La zone des combats est assez lointaine, je sors du char pour juger de la situation. Un char du 3e escadron est à proximité. Le brigadier Cals en descend et vient alors jusqu'à nous.

Je dis nous parce que Pruvost est descendu à son tour. Nous levons la grille sur le moteur et nous constatons que l'essence n'arrive plus au carburateur. L'inclinaison du char l'a mis à sec. Je suis alors étonné de cet incident, car l'on nous a enseigné que les carburateurs étaient amovibles.

Nous regagnons nos places : nous avons conclu qu'en mettant en première et à coup de démarreur tout en bloquant le levier gauche, l'on pouvait faire pivoter le char, aidé dans cette manœuvre par la poussée du char de Cals. Le moteur, réalimenté, se remet en marche, l'on reprend notre progression. Quel ne fut pas notre étonnement de voir des H-39 redescendre les pentes !

Un chef de peloton, assis sur la porte de tourelle, nous fit signe de redescendre aussi. Nous avons obtempéré à l'ordre donné ; que se passait-il donc ? Ils tournèrent dans un chemin de terre sur leur droite, on les suivit. C'est alors que nous sommes arrivés devant Bailleul. Des hommes du 22e R.C.I. escortaient des prisonniers bavarois sans ceinturon, les mains derrière la nuque.

Notre lieutenant fit stopper son char et mit pied à terre ; l'on fit de même. Auprès d'un camion Mercedes gisait un feldwebel : pistolet LUG au côté, sacoche de cuir fixée par des mousquetons au ceinturon, et des jumelles dans un étui suspendues au cou. De Saint Olive ouvrit la sacoche. Celle-ci contenait des relevés, des cartes topographiques, du papier calque et des crayons de couleur impeccablement rangés. Les jumelles de grande puissance portaient la marque Carl Zeiss Iéna.

Comment se faisait-il qu'un sous-officier allemand soit aussi bien équipé, alors que les officiers français ne disposaient de rien ou presque ?

Dans le camion un petit atelier de campagne, des pièces de rechange, des roulements à billes, des manuels d'instruction militaire et surtout du ravitaillement provenant du pillage lors de leur avance : des plaques de chocolat Delespaul-Havez , des petits beurres Lu. Notre lieutenant s'appropriâ la sacoche de cuir, la paire de jumelles, le pistolet automatique et fit une répartition équitable des victuailles. Nous n'avions plus rien à manger et surtout à boire.

Quelques uns d'entre nous qui avaient visité des fermes et des habitations revinrent avec de l'eau et du cidre (une véritable piquette !) . Ayant bu et mangé deux doigts de chocolat, je me suis senti réconforté puis on retourna à nos chars.

Entre temps des ordres avaient été donnés. Sous la conduite de De Saint Olive l'on tourna à droite et, par des chemins en pente, l'on progressa jusqu'aux abords d'un petit village qui pouvait être Huchenneville.

La nuit tombait et le bruit des combats paraissait perdre de son intensité. J'avais arrêté mon char dans un herbage à environ 200 mètres des habitations en contrebas. Un tour de garde fut à nouveau établi. La nuit se passa sans incident.

Très tôt, le 29 mai, le lieutenant De Saint Olive vint vers mon char accompagné d'un autre officier. C'était le capitaine Vanuxen. Après salutations et présentation, il me demande de me mettre au poste de pilotage et il s'installe dans la tourelle sur la sangle.

"Petit, me dit-il, mets en marche, nous allons en reconnaissance. Tu vas descendre sur Huppy. Tu suivras bien mes instructions : un coup bref aux épaules pour démarrer, un coup long pour arrêter. Un coup sur l'épaule droite ou sur l'épaule gauche selon la direction à prendre".

En reprenant à peu de choses près le chemin de la veille, il modifie la direction aux abords d'un petit bois où il m'engage à pénétrer. Des taillis d'abord, puis des arbustes qui se couchent sous notre passage. Le bois est sur un versant. En dévalant celui-ci le char culbute des arbres beaucoup plus gros. Je crois bien que le capitaine n'est pas bien à l'aise sur sa sangle, mais il ne dit rien. Une trouée laisse entrer la lumière que les ramures avaient jusqu'alors empêchée de pénétrer. A l'orée, sous un soleil qui maintenant nous éblouit, s'ouvre à nos yeux une vaste plaine que des bosquets dans le lointain semblent limiter.

Un coup long sur les épaules : je m'arrête.

Un combat d'une rare violence est en cours, à une distance que j'évalue à 200, 250 mètres de nous. Le capitaine ouvre la porte de la tourelle et descend. J'ouvre aussi la mienne, mais de la main il me fait signe de rester en place. Les jumelles en main, je le vois encore suivre le combat : la progression par bonds des fantassins à sa gauche. Des gerbes de terre jaillissent dans des éclairs de feu... Des projectiles éclatent au ras du sol et leurs éclats meurtriers font des victimes. Ce sont des minenwerfer (mortier d'infanterie dans l'armée allemande). Quelques hommes couraient comme à la dérive... L'un d'eux arriva presque jusqu'à nous ; il se tenait la tête entre les mains et hurlait de douleur: "Ma tête, ma tête, je n'y vois plus rien ! ". Des brancardiers arrivés avec une ambulance, l'emmenèrent.

Quel horrible carnage !

Soucieux, le capitaine Vanuxen reprit sa place sur la sangle. Il resta muet quelques instants, puis me demanda de remettre le moteur en marche. Il me fit tourner à droite et longer l'orée du bois en contrebas. C'est ainsi que nous sommes arrivés à Huppy.

Un grand tumulte y régnait. Des véhicules tous terrains Lafly et automitrailleuses Panhard y circulaient. Des estafettes motocyclistes allaient et venaient. Dans ce tohu-bohu nous nous sommes frayés un chemin. Nous sommes passés devant une grande bâtisse en briques. C'était le château où le P.C. du général De Gaulle s'était installé. Le capitaine Vanuxem ne s'y arrêta pas. L'on regagna le point de départ, puis il me quitta.

Des camarades avaient déniché des poules. L'un d'eux dont le casque était rempli des œufs de leur collecte, courut vers moi et me dit : "Tiens gobes en autant que tu veux, ils sont frais". Il m'en perça un, que je portais aux lèvres. Un goût d'œuf pourri me parvint à la bouche. Je recrachais aussitôt ; c'était une horreur, surtout que j'étais à jeun ! Alors confus il me dit : "Il faut que ce soit à toi que ça arrive. Viens il y a une ferme encore occupée, on va y aller".

Je revois cette salle de ferme où nous fûmes accueillis ; une table ronde, couverte de toile cirée, trônait au milieu de celle-ci, entourée de chaises de paille. Des bols à déjeuner ayant servi se trouvaient sur la nappe ainsi qu'une boîte de sucre entamée. Une jeune femme nous proposa du lait chaud. Cela nous réconforta, car nous n'avions rien pris depuis la veille. Nous avons demandé par politesse si on lui devait quelque chose. Elle nous réclama un franc par bol de lait. Choqué, je jetais une pièce d'un franc sur la table et je sortis sans la remercier. Voilà comment on remerciait les libérateurs. La population avait été enfermée la veille dans l'église.

Des ordres arrivèrent et l'on rejoignit Les Alleux dans l'après-midi, celui-ci se passa dans les préparatifs : plein d'essence, nettoyage des chars avec des chiffons huilés. Les sacs contenant nos paquetages furent arrimés sur la queue des chars ainsi que bâches et filets de camouflage. Le commandant Hugot Derville en avait donné l'ordre. Aucun repas ne fût servi.

Les Alleux. 30 mai au matin. L'on nous fit savoir qu'une attaque d'envergure devait avoir lieu dans la matinée. Alors on nous distribue des boules de pain et des boîtes de "singé" que l'on colle au mieux contre la cloison pare-feu à l'intérieur du char. Cet approvisionnement est prévu pour plusieurs jours compte tenu de l'importance de l'opération.

La matinée se passe, rien ne se décide. On entend des salves d'artillerie pendant près d'une heure, puis le temps passe. Aucun ordre ne vient. Rien n'est plus éprouvant que l'attente. L'après-midi est largement entamé.

16 heures 30 environ : l'ordre d'attaque arrive. L'on démarre en colonne ; alignés sous le couvert des arbres d'un chemin creux, un briefing des chefs de chars a lieu avec le commandant Hugot Derville. Les décisions ont été prises. Les pilotes sont tenus à l'écart. Ils n'ont pas à savoir comment et par quel parcours ils opéreront. Des cordelettes passées aux bras permettront de les guider, tel et comme des rênes aux chevaux. Ne sommes nous pas dans la cavalerie ?...

De Saint Olive vient voir ses pilotes et les encourage. Rien que par sa présence, il nous met en confiance. Comme il fait très chaud, je lui dis que j'ai soif, mais que je n'ai rien à boire. Alors il me tend une petite gourde en peau de chèvre et me dit : "Tiens gardes-la". Ce geste simple et si profondément humain m'a touché au plus haut point, et je garde de cet officier un souvenir intarissable. D'autant plus émouvant que je ne devais plus le revoir (c'est en lisant la page 256 de "De Gaulle sous le casque », donc 55 ans après que j'ai su ce qu'il lui était advenu).

Entre temps, Pruvost, qui est revenu, m'a dit sèchement : "l'objectif à atteindre est « la Croix qui corne »" ; c'est sans préparation d'artillerie, et sans accompagnement, que nous opérons sur l'aile gauche de l'attaque. Nous contournons Moyenneville. Les blindages luisent au soleil. Les céréales, déjà bien hautes, se couchent sur notre passage. Puis ce sont des défilements de terrains bordés de bosquets qui suivent. Le char du chef de section (un maréchal des logis chef, venu du 3e chasseur d'Afrique, dont je ne me souviens plus du nom ; son pilote, un alsacien 2e classe comme moi, qui s'appelait Mercx, un brave petit gars toujours souriant et prêt à rendre service) nous précède de 20 à 25 mètres.

La canonnade commence, d'abord intermittente, puis plus nourrie au fur et à mesure que nous progressons. Les obus ennemis soulèvent la terre en gerbes ici et là ; puis le tir s'allonge. De la tourelle, Pruvost a un champ de vision plus vaste que le mien. Il a certainement repéré le tir des pièces d'artillerie à une distance très rapprochée. Les obus, en éclatant, produisent une fumée très dense. Tout à l'heure, j'ai vu des chars évoluant sur ma droite, maintenant je les vois à peine. Ils sont comme des ombres.

Il tire d'un coup long sur les cordelettes qui me relient à lui ; j'arrête le char. Tourelle orientée à gauche il mitraille. Les douilles brûlantes me dégoulinent sur le casque et le dos. Maintenant il a chargé le canon, puis tire trois fois, quatre fois : les douilles ricochent sur les parois avant de retomber au fond du char. Une odeur de poudre brûlée a envahi le char dont les portes sont verrouillées. Il fait très chaud, et nous sommes enivrés par cette odeur.

Un taillis abrite, à une vingtaine de mètres devant nous, le char du chef de section ; il en sort, puis tire à son tour sur sa gauche au canon. La réplique ne se fait pas attendre. La tourelle qu'un obus de gros calibre vient de frapper à la base, se disloque et part en éclats.

Nous contournons le char alors qu'un incendie vient de se déclarer à l'intérieur. Les flammes jaillissent et le dévorent ; c'est hallucinant, dantesque. Nos évêques nous renvoient une vision horrifiante. Nous ne sommes pas des spectateurs devant un écran de cinéma, nous sommes aussi les acteurs. Mais nous en rendons-nous bien compte ? L'ardeur du combat a galvanisé nos énergies. Nous ne sommes plus nous-mêmes ! C'est ainsi que l'on devient des héros...

Nous sommes maintenant à découvert sur un glacis. Pruvost m'arrête pour la seconde fois et tire à la mitrailleuse. Un obus de rupture frappe le char sur le côté gauche : partie méplat du blindage moteur. En même temps qu'un bruit effroyable, un éclair fulgurant nous aveugle ; abasourdis, nous avons perdu connaissance. Combien de temps ?...

Lorsque je reviens à moi le moteur ne tourne plus. Les évêques ont volé en éclats, pulvérisés. Leurs débris m'ont griffé le visage et les mains qui me brûlent et saignent. D'instinct je tire sur le démarreur, mais le tableau est disloqué. Je me retourne, Pruvost, terrorisé et crispé, se cramponne au dossier de mon siège. Il a dû être projeté hors de sa sangle. Il n'a plus que la coiffe de son casque sur la tête. Je le secoue et lui crie : "Tires donc bon Dieu ! "

Une brèche énorme laisse entrer un flot de lumière. La cloison pare-feu de 8 mm est repliée comme un couvercle de boîte à sardines. Les boules de pain et les boîtes de "singe", coincées contre celle-ci ont été volatilisées. Les chargeurs ont été délogés de leurs supports et des obus ont sauté des caissons sous l'effet de la déflagration.

Pruvost s'est remis sur sa sangle et essaye de manœuvrer la tourelle, mais en vain ; elle est bloquée et reste orientée vers ceux qui nous ont démolis. Plus d'évêques et de P.P.L., tirer dans ces conditions serait une folie. Par la fente de visée de droite j'aperçois un B1 bis. Il est placé un peu en retrait et presque perpendiculaire à nous. Il n'y a plus de fumée, mais les obus pleuvent toujours : c'est l'enfer !

Ce char tire et mitraille. Son canon de 75 crache des obus et des flammes, mais il subit le même sort que nous. Le blindage avant, épais de 6 centimètres, vole comme du carton pâte. Il ne prend pas feu. L'équipage s'échappe. D'autres chars immobilisés ici et là flambent. C'est horrible.

Le jour décline, il va falloir sortir de là. Nous sommes en position très avancée et aucun char n'ose plus s'aventurer dans ce guêpier. Si les allemands gagnent du terrain, inmanquablement nous allons tomber dans leurs mains. Alors nous dégagons du mieux que nous pouvons le fond du char. Chargeurs et obus sont dégagés et remis, autant que faire se peut, sur les caissons et dans les casiers. Les douilles vides sont écartées pour permettre de dégager le trou d'homme par lequel nous envisageons de sortir.

Trois taquets retiennent la plaque circulaire ; à l'aide d'une petite masse on parvient à les chasser, mais il est impossible de faire tomber la plaque : une couche d'hermétique maintient celle-ci bien collée. Une seule issue nous reste : la porte de la tourelle qui, se trouve à l'opposé du champ de tir des artilleurs allemands. Pruvost sort le premier. Un tir d'arme automatique se déclenche, les balles sifflent et claquent sèchement. Se laissant glisser, il parvient au sol.

J'essaie de le suivre, mais les maudites cordelettes fixées aux bras et attachées au berceau du canon, me retiennent. Je redescends dans le char pour m'en libérer. Je ressors pour essayer, à mon tour, une bonne rafale de balles.

Sur le glacié qui se présente à nous, nous rampons tels des vers, en direction de nos lignes. Dans le rougeolement des impacts, des geysers de terre jaillissent et nous retombent sur le dos. L'on donnerait cher pour que cela cesse. Les minutes paraissent des heures. Quelle distance avons nous parcourue ?

Un bosquet apparaîtrait, alors nous nous relevons et courons jusqu'à ses limites. Une batterie antichar écossaise bien dissimulée s'y trouve. Les servants viennent et nous accueillent. Il y a une sorte de pitié dans leurs regards. Nous sommes dans un état lamentable. L'un des écossais parle le français ; ce qui va faciliter nos rapports.

Leur premier geste sera de nous offrir une tasse de thé avec un nuage de lait condensé. Puis ils vont nous servir des toasts au jambon et à la confiture. Quel réconfort !

Depuis la veille nous n'avons mangé que deux doigts de chocolat et bu un verre d'eau. Comme je l'ai dit précédemment, avant de partir au massacre, le lieutenant de Saint Olive m'avait fait don d'une petite gourde pyrénéenne en peau de chèvre emplie de cidre. Dans la fournaise j'avais bien essayé de boire à la régalaide, mais le cidre avait chauffé, et c'est une espèce de vinaigre au goût de goudron de Norvège qui m'était parvenu à la bouche. C'était abominable ! Le pauvre de Saint Olive n'a jamais su que son cidre était imbuvable.

Le vrombissement d'un moteur attira notre attention. Un side Gnome et Rhône venait dans notre direction. Nous le hélâmes et il s'arrêta pour nous prendre. Nous remerciâmes les écossais pour leur accueil. Le side piloté par un dragon du 7e R.D.P. nous ramena là où nous étions partis : aux Alleux.

Dans les pièces du manoir régnait un chambardement indescriptible. Des omelettes refroidies ou à demi mangées, des pots de confiture entamés ou vides jonchaient les tables. Des tableaux étaient décrochés et l'ensemble du mobilier avait souffert terriblement.

Il nous parvint alors une odeur de viande revenue... Des hommes, dont je ne saurais dire de quelle unité, avaient tué et dépecé des lapins et s'évertuaient à les faire cuire. Ils nous en offrirent ; la viande qui n'avait pas eu le temps de se mortifier était comme du caoutchouc, autant dire immangeable ! J'étais anéanti.

L'on repartit grimés dans des side-cars, suite à je ne sais quel ordre.

Le crépuscule puis la nuit étaient venus. Je ne saurais dire où l'on nous menait. Je me souviens que dans la cour d'une ferme, dans un va-et-vient incessant, l'on amenait des blessés. L'un d'eux, soutenu par deux de ses camarades, avait une sale blessure au ventre. La charpie de sa capote était mêlée à la chair et au sang. Il était blême et geignait doucement.

Dans la salle de ferme, une odeur de sanie d'éther et d'alcool flottait. Un major s'affairait : les manches retroussées il plongeait ses mains dans une bassine remplie d'alcool avant d'opérer. Sur la table de ferme, à demi nu, un homme inconscient était allongé. Je n'avais jamais vu pareil spectacle ! Le major se redressa, laissant égoutter les mains, et nous dit calmement : "Y a-t-il quelqu'un parmi vous de blessé ? si tel n'est pas le cas, veuillez sortir d'ici".

Nous étions là, non par curiosité, mais seulement pour savoir si l'un de ces blessés était l'un des nôtres. Le stoïcisme de ce chirurgien nous avait ébranlé. L'on repartit. Nous arrivâmes dans un village plongé dans l'obscurité. L'on nous dirigea vers une grange où des hommes étaient allongés sur la paille. Mais dans la nuit inconsciemment, on leur a marché dessus. Ils rouspétèrent tellement que l'on ressortit. Dehors tout paraissait calme ; trop même.

A cent mètres de là, dans une ruelle, une petite ferme en torchis semble inhabitée. Deux granges encadrent un porche clos par une barrière de bois ; celle-ci est restée entrouverte, nous y pénétrons. Le corps de ferme est de plein pied au fond d'une cour. La porte centrale baille à moitié. Nous entrons. Après avoir visité la salle commune où règne le désordre, nous découvrons deux chambres contiguës. Des lits de fer, dont la literie est défectueuse, les meublent.

Nous allons peut être pouvoir dormir, sinon nous reposer. Depuis quatre jours nous n'avons pas fermé l'œil. Recru de fatigue, je m'étends sur deux édredons. Mes paupières bordées par la poussière paraissent rouler des graviers, et lorsque j'arrive à les fermer, ça me fait mal et des éclairs zèbrent ma vue. Des griffures de verre me cuisent les joues et les mains. Je ne sais comment nous trouvons le sommeil...

Le jour nous surprend. Un brouhaha et un vrombissement de moteurs nous parviennent. Le tumulte s'amplifie. Une fois sur nos pieds, nous subissons l'épreuve inverse pour nos yeux. La lumière du jour nous éblouit et fait mal. Les vitres et les fenêtres sont brisées, des débris de toutes sortes jonchent le sol. Dans le jardin qui se trouve derrière la maison, une bombe a creusé un entonnoir. Des gars qui se sont reposés ailleurs entrent dans la cour et crient : "On va partir, grouillez-vous !" Dans la rue, une file de camions bâchés G.M.C. est en stationnement. Un officier que j'ai tout de suite identifié, gesticule et braille furieusement : c'est le commandant Hugot Derville. "J'avais dit rassemblement à huit heures, mais il est bientôt neuf heures ! Avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure c'est plus l'heure... Nous partirons donc à dix heures !" Pas un ne bronche. Nous sommes une cinquantaine, toutes armes confondues....

Le silence qui précède à cette admonestation ne tarde pas à être troublé. Cette fois c'est le bruit d'un moteur d'avion qui va en s'amplifiant. Un monoplane aux ailes droites, à la cabine largement vitrée, nous renseigne tout de suite sur sa nationalité. Nullement gêné l'appareil nous survole puis s'éloigne... Alors apparaissent par groupes de trois, les ailes en W et portant des croix noires.

"Des Stukas !" ont crié quelques uns. Ils piquent droit sur nous.

Les G.M.C. sont là tout près ; l'on s'empile dessous. La ronde de mort a commencé. Les bombes tombent dans un hurlement de sirènes, elles paraissent nous soulever de terre, les bâches des G.M.C. claquent et parfois se déchirent. Nous sommes cloués au sol sous une hypothétique protection.

Le commandant Hugot Derville est resté debout, en tête des G.M.C., revolver au poing il crie : "Si quelqu'un bouge je le descends ! »."

Les hommes sont terrifiés. Les Stukas s'éloignent. Les bombes sont tombées au plus près, mais les dégâts ne sont pas sérieux. Un seul G.M.C. a été touché ainsi que ceux qui le côtoyaient. Nous n'avons jamais su exactement combien étaient blessés ou morts.

Il est dix heures. Le commandant Hugot Derville donne le départ. Ce village que nous quittons est Grebault Mesnil. Vers quelle destination allons nous ? Personne ne le sait ; tout porte à croire que nous nous replions.

Nul ne parle ; sur les banquettes latérales à la caisse des G.M.C. pas un homme ne connaît l'autre assis à côté ou en face de lui. C'est sinistre et déroutant. De temps à autre la colonne s'étire puis se resserre. La route est déserte et son morne aspect s'ajoute à la tristesse qui nous envahit. Mes oreilles résonnent encore du fracas assourdissant du combat de la veille du bombardement de ce matin et je pense aux pertes que nous avons subies.

Des questions se posent sur le sort des miens ; où sont-ils ? que font-ils dans ce désarroi ?..

Le 1^{er} juin nous arrivons à Songeons dans l'Oise...

Il y avait de plus en plus de fugitifs sur les routes : des familles entières qui, sur des voitures hippomobiles, qui, avec des autos sur lesquelles s'entassait un bric à brac de ce qui pouvait être utile ou sauvé (ustensiles de cuisine, seaux, chaises, literie...). Le plus fréquemment des matelas roulés surplombaient l'ensemble. Mais le plus triste était de voir ceux qui ne disposant pas de ces moyens, évacuaient avec ce qui pouvait rouler : vélos, voitures d'enfants, brouettes... et bien souvent, portant eux-mêmes des valises et ballots de vêtements, les entravant dans leur marche.

Après un rassemblement au carré, comme à Saint Germain les Arpajon mais avec un effectif amoindri, Hugot Derville, toujours égal à lui-même, nous informa de la situation non sans avoir rappelé l'infortune de nos armes et les insuffisances qui en étaient la cause. Il insista particulièrement sur l'échec du 30 mai.

"A vous qui aviez combattu avec courage et dans l'honneur, je me dois de vous révéler les causes de notre échec. Alors que nous étions prêts à 10 heures, l'attaque fut reportée à 16 heures 30, de

notre base aux Alleux. Les renseignements fournis par la reconnaissance étaient faux ! L'aile gauche n'était pas couverte comme elle le prétendait. Sans préparation d'artillerie et sans accompagnement, il n'était question que de foncer sur la Croix Qui Corne et de bousculer le dispositif de défense des allemands. D'ailleurs, "C'est du tout cuit, un travail de débutant", aurait dit le commandant De Chazelles avant l'attaque" Mais il en fut tout autrement.

Pour le commandant Hugot Derville qui reprit, point par point, les phases du combat, il ne fait aucun doute que les tergiversations des officiers supérieurs au Q.G. d'Huppy ont amené un retard considérable au départ de l'offensive.

Déjà la veille, nous étions opérationnels, mais nous sommes restés dans l'expectative, laissant aux allemands le temps de se réorganiser après la bousculade du 28. La mise en place de leur artillerie sur les hauteurs de Cambron et la pose des pièces, n'auraient pas été possible sans ce répit.

Ce qui est plus grave, c'est cet entêtement à vouloir conquérir de front les Monts de Caubert, plutôt que d'élargir le dispositif d'attaque. De plus, les moyens de communications radio dont nous disposions n'étaient pas fiables. Les R.40 qui équipaient les chars des chefs d'escadrons et de pelotons crachotaient rendant inaudibles toutes conversations ; pire encore, ils restaient muets par suite d'avaries.

Comment dans ces conditions définir une tactique et en contrôler l'évolution ?

Bien qu'en respectant les distances, nos engins évoluaient maintenant à découvert, et les 105 allemands, tirant à vue, allaient nous démolir. Nous étions tombés dans leur piège, incapables de riposter : nous tirions trop court. Seuls nos 155 long auraient pu les faire taire, mais il leur fallait sept heures avant de faire pipi (sic). Où étaient donc ces canons ?

Dans cette hypothèse, il était trop tard ! Voilà le dilemme... Nos pertes furent énormes : 56 chars mis hors de combat en deux heures et demie sur ce glacis menant à la Croix qui Corne, dira le commandant Hugot Derville.

VILLAGES PAR VILLAGES EN MAI ET JUIN 1940

ALLERY : (recherches de M. Poiret Serge d'Allery et de M. Pacaud)

Mercredi 5 juin 1940 :

Le 5 juin eurent lieu les combats d'Allery : l'historique du 22^{ème} RIC (régiment d'infanterie coloniale) décrit les combats : « le 5 juin, les éléments d'Allery sont violemment attaqués par des chars et des automitrailleuses dès 17 heures. Le capitaine adjudant André, alerté par des guetteurs, avait signalé à l'est un long défilé de chars ennemis qui avaient bousculé les unités françaises et fonçaient au sud de la Somme. Le poste de commandement du bataillon était installé dans une magnifique maison de maître, celle d'un directeur d'usine (la propriété des Mullier), sur une porte on pouvait lire : bureau, la table était mise quand nous arrivâmes vers 15 heures, les habitants interrompant leur repas avaient du fuir rapidement Dans un salon cossu à côté de la salle à manger, il y avait une bibliothèque contenant de beaux livres. Les caves, abondamment garnies de combustibles, de vins et d'eau minérale, sont aussi propres que les pièces d'habitation. À l'extérieur dans de vastes volières, se trouvaient des faisans dorés. L'hallucinante opposition de la guerre et de la paix se poursuivant inéluctablement. Nous organisons la défense d'Allery avec la 7^{ème} compagnie et 2 sections de la 6^{ème} compagnie sur l'axe Oisemont-Allery. La lutte pour Allery fut ardente et les pertes sérieuses À 21 heures, le commandant du 2^{ème} bataillon reçut l'ordre de se replier avec ses éléments sur le bois de Cambos ; ceux d'Allery cependant occuperont en fin de nuit le bois de Wiry et n'atteindront le bois de Cambos que le 6 juin à 11 heures. Nos pertes furent de 6 tués à Allery et de 7 tués entre Allery et Vergies

Arthur Lecointe complète cette description par le récit de sa propre expérience : « *Évacués à Vergies, Sannier Zéphir et moi-même descendions à Allery aux environs de 6 heures. Longeant le bois Madame nous arrivâmes à hauteur du bois de Cambos. Entendant des avions, nous nous glissâmes à l'intérieur du bois pour atteindre le bois Poiret Louis. À ce moment les avions commencèrent à mitrailler le bois ; collés aux arbres, nous attendions notre dernière heure, les balles sifflaient au-dessus et autour de nous, cisailant feuilles et branches. Pendant près d'une heure tous les bois des alentours subirent le même sort ; le silence revenu, nous nous regardâmes tous les deux. À l'orée du bois nous aperçûmes des maisons en feu dans Allery. Entendant le bruit d'un canon et la chute d'un obus au nord du pays, Sannier, ancien artilleur de 14, situa la position de l'ennemi à environ 10km, ce qui laissait penser que les allemands se trouvaient au sud de la Somme. Nous reprîmes notre marche. Arrivés au cimetière, nous vîmes cinq soldats en tenue française, à la peau noircie, ceux-ci ne portèrent aucune attention à notre présence ; je fus néanmoins surpris que l'un d'eux ayant du vraisemblablement s'essuyer le bas du visage, présentait une traînée claire. Descendant le chemin du cimetière à hauteur du corps de garde nous rencontrâmes un officier en tenue française qui remontait pour rejoindre, sans nul doute, ceux qui se trouvaient sur la route Airaines-Oisemont. Baissé, il longeait le talus, faisant des signaux lumineux, alors qu'un avion de reconnaissance nous survolait. J'entends encore Sannier lui dire : 'N'ayez pas peur mon capitaine, venez avec nous !' Mais celui-ci continua sa route sans répondre. Empruntant le chemin des Cocu, nous avons pu constater que les granges de la ferme Leblond et l'immeuble d'à-côté brûlaient. Lorsque nous passâmes le long de la rivière, nous vîmes sous les arbres, dans l'herbage Bonvarlet, des canons camouflés et recouverts de branchages. Pendant la visite rapide de nos habitations de la ruelle, le tir trop bas d'un canon arasa la cheminée de la maison Darras Florimond. Nous rebroussâmes chemin sans rencontrer âme qui vive, le village était vraiment calme. Sortis du pays et arrivés à hauteur des bois ... des obus tombaient sur le village embrasant le talus de la voie ferrée et les maisons de Cahon Pharamond, Sannier Célestin, Crépin, Deneux Auguste et veuve Dufour Émilienne. Nous sommes certainement les seuls à avoir vu Allery avant l'attaque des chars allemands que Monsieur Joutard fixe aux alentours de 18 heures.*

BAILLEUL :

Dimanche 26 mai 1940

Le 2^{ème} bataillon du 3^{ème} R.D.P. tente une infiltration vers Bailleul, mais est repoussé par de l'infanterie allemande.

Lundi 27 mai 1940

à 18 h 45, une batterie de l'artillerie française ouvre le feu sur Bailleul.

Mardi 28 mai 1940

à 16 h, à Bellifontaine est installé le P.C du 2^{ème} R.A.M, commandant DE VARINE, muni de 6 A.M.D Panhard 178 sur pneumatique, 4 A.M.R Renault R.33 sur chenilles, 2 chars de cavalerie Hotchkis H.35.

à 17 h, l'artillerie française bombarde le village de Bailleul.

10 chars Somua du 3^{ème} Cuirassier (lieutenant colonel français), dont 6 de l'escadron du chatelet et 4 de l'escadron fagalde, partent du bois de Bailleul et 10 chars Hotchkis (escadron de chazelles) partent du Sud de Bellifontaine, vers 18 h .

Les Somua doivent dégager le village de Bailleul et attaquer ensuite le bois de Fréchencourt par l'Ouest.

Une barricade à la sortie Nord de Bailleul est démolie ; il faut ensuite escalader les pentes du ravin que dominant et commandent les bois de Visquemont à gauche et de Fréchencourt à droite.

Vers 18 h 30 les Somua arrivent sur le plateau au moulin de Bellevue (côte 108 Sud du bois de Fréchencourt) suivis par la 2^{ème} compagnie du 22^{ème} R.I.C (capitaine GAVOUYÈRE) .

Les Hotchkis subissent des tirs de mitrailleuses et d'antichars qu'ils détruisent avec leur canon de 37 mm (au lieu du 47 mm des Somua). Un char est stoppé par rupture de chenille, 2 autres sont arrêtés par pannes. Les chars intacts convergent vers le moulin de Bellevue qui est réduit et occupé par les Coloniaux.

Les chars continuent, pénètrent dans le bois de Fréchencourt suivis par les fantassins

Vers 20h. Ils y trouvent beaucoup de morts, capturent des prisonniers, prennent 4 canons antichars et un poste d'observation en bon état.

Remontant vers les lisières, les Hotchkiss détruisent méthodiquement les armes qu'ils rencontrent. Le lieutenant ROMAIN-DESFOSSÉS, chef de peloton du 3^{ème} Cuirassiers, atteint bientôt le carrefour de la crête, à l'extrémité est du bois (côte 86).

« Le carrefour, écrira-t-il, semble repéré de longue date par l'artillerie ennemie: à peine l'atteignons-nous qu'une rafale d'obus s'abat, puis les obus tombent sans arrêt. L'ordre est de ne pas dépasser l'objectif avant l'arrivée de l'infanterie. Je m'arrête pour l'attendre. Le bombardement redouble. Les autres chars s'arrêtent, semblent inquiets. Ils vont, viennent, finissent par se serrer les uns contre les autres tandis que le feu continue. Cela devient dangereux. Mes signaux au fanion ne sont pas vus. Entre chaque char, il y a des gerbes d'explosions. Il faut en sortir. J'ouvre ma porte de tourelle et émerge pour faire des signaux à bras qui seront peut-être mieux vus. Sans résultats. Je rentre, effectue un tour de tourelle pour observer: je vois trois chars cul par-dessus tête.

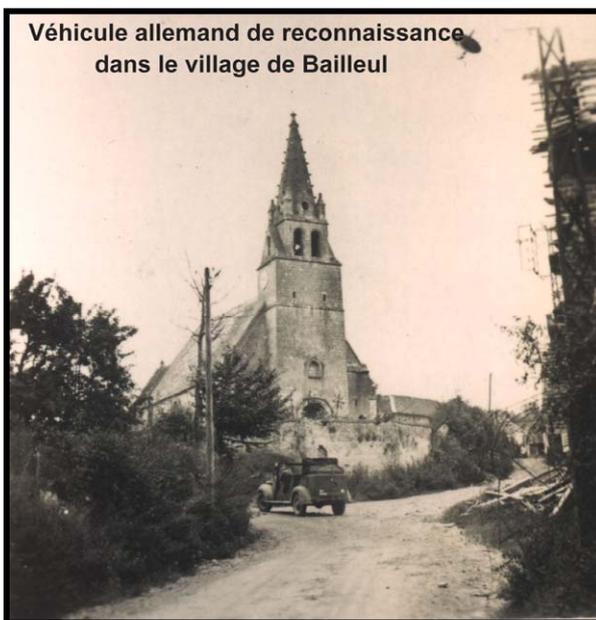
« Nom de Dieu! jure ROMAIN-DESFOSSÉS, ils ont fini par se faire démolir pour rien. Je fais replier tout le monde en arrière de la crête, à défilement de tourelle. Le tir s'allonge sans diminuer. J'effectue alors une rocade pour profiter du couvert des bois. Nous y sommes à l'abri, mais dès que l'un de nous met son nez au carrefour, il est salué par une nouvelle volée d'obus.

« Les biffins? Rien en vue! Qu'est-ce qu'ils foutent? Je ne peux pas rester là, comme ça, immobile, 107 ans! Je longe la lisière vers l'ouest, suivi des autres chars. Je vois, sur le capot de l'un deux, DAUZAT étendu, pistolet à la main, qui me semble assez à son aise.

« Nous débouchons sur un verger, la ferme du moulin de Bellevue. Une vingtaine d'Allemands s'y agitent. Rafales de mitrailleuses: ils courent, se planquent. Nous les tirons à bout portant. Des camions sont dans les lisières, camouflés. Quelques obus dans les moteurs, une rafale sur un conducteur qui essaie de mettre en route: c'est un tir de foire.

« Nous ne voyons plus rien: demi-tour vers le carrefour. La nuit tombe. Pas un fantassin en vue et il doit être près de 8 heures. Avec ce ciel bas, gris et nuageux, on n'y voit plus très clair. Nous redescendons vers Bailleul où nous voyons enfin des coloniaux passer. Nous leur donnons tous les renseignements utiles, mais à cause de la nuit, nous ne pouvons plus grand-chose pour eux. Mais il n'y a plus rien là-haut: ils gagneront la crête sans essuyer un coup de feu. »

à 22 h, le 1^{er} bataillon du 22^{ème} R.I.C. organise sa position en lisière du bois de Fréchencourt.



Souvenir de l'attaque par Jean Magne, lieutenant, officier-adjoint du 1^{er} bataillon du 22^{ème} RIC relaté dans le bulletin de liaison des anciens du 22^{ème} RIC :

« Le bataillon se rendit au sud du village de Bailleul, d'où il partit pour l'attaque à 17h, placé à la droite du dispositif du régiment. La progression se fit d'abord à travers deux bois séparés par un vaste découvert au milieu duquel se dressait une meule de paille. Des guetteurs

allemands s'en sont enfuis. On entendait les obus de notre artillerie passer au-dessus de nous. Dans le second bois, au croisement de deux layons gisait un soldat allemand, le ventre ouvert. Mais c'était à notre tour de subir un tir d'obus fusants ... »

Mercredi 29 mai 1940

« **4 heures.** Au lieu des 55 chars que l'on attendait à Bailleul. ils sont 5. Faute de carte, d'estafette, de guide, ou de radio, 50 appareils sont perdus dans la campagne et dans la nuit. Beaucoup sont en panne sèche et ceux qui ne le sont pas attendent, Dieu sait où, le jour pour rouler à coup sûr. DE GAULLE s'en doute-t-il? Probablement: vers **4h30** il est à Bailleul.

« *Le village est complètement détruit. Seule l'église se dresse, intacte au milieu de ses ruines. » Dans l'obscurité du petit jour assombri encore par un brouillard épais, le fracas est intense. Les éclatements d'artillerie mêlés aux coups sourds des mortiers n'arrivent pas à couvrir l'écho des mitrailleuses qui, en face, font rage », note MONTESQUIEU. DE GAULLE se tient au pied de la butte sur laquelle est édifiée l'église. Il se fait faire le rapport (10 chars S-35 égarés, 13 chars H-39 en panne en zone conquise, dont 3 renversés et un déchenillé) et mesure la faiblesse de ce faisceau d'attaque. Or cette faiblesse n'est pas due à l'ennemi: elle est de notre fait. Alors il explose. »*

à **5h**, du matin, l'infanterie du 22^{ème} R.I.C. et les chars du 3^{ème} Cuirassiers reprennent l'attaque en direction de Mareuil.

Vers **midi**, le 1^{er} bataillon du 7^{ème} régiment de Dragons Portés, du commandant DE TORQUAT, nettoie le bois de Fréchencourt et y capture des prisonniers et du matériel.

Jeudi 30 mai 1940

Le 4^{ème} bataillon de Seaforth de la 51^{ème} division écossaise relève dans le bois de Bailleul le 7^{ème} R.D.P.

Vendredi 31 mai 1940

Le 3^{ème} Cuirassiers passe en réserve et dans le bois de Bailleul, est installé le P.C du Lothians and Border Horse de la 51^{ème} division écossaise.

Samedi 1er juin 1940

À Bellifontaine s'installe le 4^{ème} escadron du 2^{ème} bataillon du 3^{ème} R.D.P. du capitaine LE MASSON.

Voici un résumé de la liste de tombes de soldats sur le territoire de la commune :

- 20 soldats français : 7 tombes de soldats du 22^{ème} RIC au Bois de Bailleul
 - 1 tombe à la pâture Dorémus au Catelet
 - 2 tombes à la terre Dorémus au chemin d'Abbeville
 - 3 tombes à Bicourt
 - 2 tombes au vieux cimetière à l'église
 - 2 tombes au bois Allart à Grandsart
 - 1 tombe au bois Loucheron, chemin de Sorel
 - 1 tombe aux Labiettes
 - 1 tombe à un endroit indéterminé (certainement au bois Allart)

Sur le document il est ajouté : « *la date du décès de ces militaires n'est pas connue, aucun acte de décès n'ayant été établi dans la commune évacuée depuis le 20 mai 1940* »

- 2 soldats anglais inconnus
- 23 soldats allemands : 8 tombes à Bellifontaine au lieudit les 24
 - 2 tombes à Bellifontaine au lieudit les 24, terre Guillot Rd.
 - 1 tombe au chemin de Sorel
 - 4 tombes au moulin de Bellevue, pâture Jacob
 - 5 tombes à Fréchencourt, pâture Veuve Jacob

Ci-dessous une photo de tombes de soldats allemands au moulin Bellevue sur le territoire de la commune :



CITERNES :

Mardi 28 mai 1940

Vers 9h, le 2^{ème} bataillon du 22^{ème} R.I.C. s'installe dans le village.

Dimanche 2 juin 1940

Le 2^{ème} bataillon du 22^{ème} R.I.C. qui a subi un bombardement d'artillerie de 22h à minuit à Villers le 1^{er} juin ; par à 6h pour Citerne ; l'unité étant relevée par les Écossais.

Lundi 3 juin 1940

Le regroupement du 2^{ème} bataillon est achevé : on effectue la remise en ordre de l'unité et l'identification des morts et des blessés.

CONDÉ-FOLIE

Samedi 18 mai 1940

Dans la soirée, bombardement sur Condé-Folie qui détruit les voies ferrées.

Samedi 25 mai 1940

Vers 11 heures le capitaine VAN AERTSELAER, du 2^{ème} R.D.P., organise le village de Condé-Folie pour empêcher toute infiltration et arrêter même toute avance de chars. L'ennemi très actif pousse en avant de très nombreuses patrouilles, arrêtées aussitôt par les tirs du 2^{ème} R.D.P.

Pendant 5 jours l'escadron VAN AERTSELAER empêchera toute infiltration.

Le lieutenant ROUZÉE du 3^{ème} R.A.M. avec un peloton de l'escadron VAN AERTSELAER et un G.M occupe le plateau dominant les 2 ponts du chemin de fer.

Dimanche 26 mai 1940

Condé Folie est bombardé à plusieurs reprises par l'aviation allemande.

Des reconnaissances sont envoyées sur la Somme pour vérifier si le pont entre Condé-Folie et l'Étoile et ceux du chemin de fer sont ou non détruits et s'ils sont fortement occupés.

Plusieurs reconnaissances de l'escadron VAN AERTSELAER essaient sans succès de s'avancer en direction de l'Étoile. La chaussée est rectiligne, bordée de marécages ; des postes ennemis bien à l'abri avec des armes automatiques empêchent toute infiltration ; il est pourtant remarqué que le pont est praticable à des piétons puisque des patrouilles allemandes essaient à leur tour de reconnaître Condé-Folie.

Lundi 27 mai 1940

La situation est inchangée. Bombardements intermittents sur Condé-Folie.

De nombreux mouvements de troupe sont remarqués au Nord de la Somme et des concentrations ennemies à l'Étoile.

Mardi 28 mai 1940

2 pelotons de l'escadron BEAUMONT, du 2^{ème} R.D.P., sont dirigés devant les 2 branches du chemin de fer.

Mercredi 29 mai 1940

Situation inchangée.

Jeudi 30 mai 1940

Les premiers éléments du 4^{ème} Hussards arrivent vers midi et relèvent les éléments de l'escadron du 2^{ème} R.D.P. qui occupent les points d'appui de Condé-Folie.

Vendredi 31 mai 1940

Avant le jour le groupement VAN AERTSELAER, décroche et se regroupe dans la région de Warlus.

Le reste du 4^e Hussards arrive vers 15 heures et finit son installation vers 17 heures.

Mardi 4 juin 1940

Arrivée du 53^{ème} R.I.C.M.S (régiment d'infanterie coloniale) qui relève les cavaliers du 4^{ème} Hussards

Mercredi 5 juin 1940

À Condé-Folie, l'organisation défensive du 53^{ème} R.I.C.M.S comportait trois points d'appui : P.A. du lieutenant FRANOT au centre du village, barrant le carrefour de la route de l'Étoile, P.A. du lieutenant MÉDARD à la lisière nord du village, P.A. du lieutenant HINZELIN dans le Haut-Condé au Sud du passage à niveau.

Dans chaque P.A. se trouvait une section de voltigeurs. Le mortier de 81 (s/Lt . COMBAL) et le canon de 25. (Lt CASANOVA) étaient inclus dans le P.A. du carrefour central.

Condé-Folie est une agglomération importante bordée au Nord par des marais, donc difficile à attaquer, mais aussi difficile à défendre à cause des cheminements nombreux, rues et talus du chemin de fer qui favorisaient les infiltrations de l'ennemi.

Pendant **la matinée**, les bombardements d'artillerie ont alterné avec des tentatives de l'infanterie allemande qui avait du mordant. Le groupe AUDOYER fit feu de toutes ses armes mitrailleuses, mousquetons, grenades. Un tir de 75 demandé, par fusée, fut obtenu. Il produisit un gros réconfort moral.

Vers midi, des chars furent aperçus au loin, en direction d'Hangest. Le mortier de 81 exécuta un tir de thalweg qui aboutit à la voie ferrée, à 1.500 mètres environ à l'Est de Condé-Folie.

Des Allemands armés de mitrailleuses se portèrent vers la section FRANOT. Ils furent repoussés par le mortier de 60, puis, après un tir de 155 français, l'artillerie allemande bombardait à nouveau le village qui commença à subir de gros dégâts. Les tirailleurs résistèrent dans des maisons transformées en fortins mais, rapidement, les pertes devinrent lourdes.

Dans le Haut-Condé, le lieutenant HINZELIN avait été tué, et près du P.C. du capitaine, l'adjudant LIÉGARD et un adjudant sénégalais étaient au nombre des morts. Dans quelques caves, pas encore effondrées, beaucoup de blessés étaient soignés. Le sergent DIFIBRIL assurait les liaisons avec un remarquable sang-froid.

Des combats acharnés furent livrés jusqu'au **soir**. Ce n'est que devant l'incendie propagé par les lance-flammes que le capitaine MAGNIEN a quitté son P.C. attaqué à coups de grenades incendiaires. Il va rejoindre, avec un mousqueton à la main, le lieutenant GROS qui assurait la défense des lisières Sud. Il était accompagné de quelques survivants et du lieutenant FRANOT: « Nous allons tous griller avait dit le capitaine, puis examinant la situation, il avait déclaré « La Coloniale ne se rend pas » et il avait donné l'ordre de forcer les lignes allemandes pour s'en aller en direction des points d'appui situés au Sud de Condé-Folie.

Le lieutenant GROS passa le long d'un champ d'avoine avec sa section qui emportait deux mitrailleuses et les munitions restantes. Ils furent rapidement arrêtés par un barrage de mines qui les décima. Le sergent AUDOYER fut tué, lui-même fut blessé. Le capitaine MAGNIEN était parti de son côté avec quelques voltigeurs, il avait à peine fait une centaine de mètres, qu'il tomba frappé à mort par une balle, à côté du lieutenant FRANOT, blessé à l'épaule.

Jeudi 6 juin 1940

À **l'aube** du 6 juin, on entendait encore quelques coups de feu dans les ruines fumantes de Condé-Folie. Un groupe qui résistait dans une cabine d'aiguillage, fut anéanti.

LES COMBATS DE LA BREILLOIRE VUS PAR ROMMEL

Mardi 4 juin 1940

La préparation du franchissement de la Somme à la Breilloire avait commencé le 4 juin à la **fin de l'après-midi**. C'était un point de passage médiocre car pour faire passer des engins chenillés sur ces ponts de voies ferrées, il fallait déboulonner les rails et mettre des planches pour égaliser le ballast.

Mercredi 5 juin 1940

Le 5 juin, à 4h15, ROMMEL vint sur un point élevé de la rive nord pour observer avec ses jumelles, l'attaque du 6^{ème} bataillon de fusiliers qui était en cours.

« Nous entendîmes des salves de mitrailleuses espacées, raconte ROMMEL. Je quittai mon camion de signalisation sur la rive nord en donnant à son équipage l'ordre de passer le premier, et j'allai jusqu'au pont sur la Somme avec le lieutenant LUFT. Le camion passa à **6 heures**, suivi de près par des unités d'artillerie et de D.C.A. et par le 25^{ème} régiment Panzer.

Le passage se fit toutefois assez lentement car le nombre de rails et de traverses à enlever restait considérable.

« Je continuai avec mon équipe de signalisation à m'acheminer vers le combat. Nous eûmes quelques difficultés à faire gravir aux véhicules les pentes abruptes et dépourvues de tout chemin ou sentier. »

Puis il y eut un accroc:

« La circulation avait de nouveau cessé sur le pont. Un panzer IV, qui avait perdu sa chenille droite, bloquait tout le passage l'interdisant aux autres chars et véhicules. Des tentatives furent faites pour l'emmener en avant, avec peu de succès car les traverses étaient prises dans le caoutchouc et emportaient le ballast devant elles. Il fallut une bonne demi-heure pour que ce panzer IV fut tiré et poussé par d'autres chars de l'autre côté du pont. Le passage reprit à une cadence normale ».

ROMMEL ordonna alors qu'un bataillon de chars soit envoyé aux abords Ouest d'Hangest afin de neutraliser les forces ennemies qui s'y trouvaient sans se laisser engager dans un combat pour la prise du village, mission qui incombait à une compagnie du génie.

Les chars se mirent donc à gravir le rebord abrupt du plateau, mais un petit nombre seulement y parvinrent, la plupart calèrent au cours de cette escalade. De l'avis de ROMMEL, ce trajet sur le flanc escarpé n'avait pas été bien choisi. Les équipages qui avaient mis pied à terre se trouvaient sur un terrain balayé par le feu des mitrailleuses, il subirent des pertes.

Hangest résistait toujours. ROMMEL décida d'y envoyer le bataillon motocycliste et voulut porter lui-même l'ordre, mais la voiture blindée de commandement essuya le feu d'armes automatiques. Les balles claquaient sur le blindage. Un sous-officier qui avait tardé à s'abriter fut sérieusement blessé. Ensuite le point de passage sur la Somme, fut soumis à un tir d'artillerie lourde. Les pertes furent légères mais la répercussion sur le moral de la troupe fut assez marquée.

À midi, ROMMEL fut averti que la 2^e division motorisée n'avait gagné que deux kilomètres de terrain. ROMMEL décida de ne déclencher son action d'ensemble qu'à **16 heures** également (Liddel HART « La guerre sans haine » Carnets de Rommel p.84 et 85).

DOUDELAINVILLE :

Mardi 28 mai 1940

À 16h 45, les 18 chars B 1 bis, du 47^{ème} B.C.C. et les 11 chars du 46^{ème} B.C.C. se préparent à quitter le village pour attaquer Huppy.

Au 47^{ème} B.C.C. la 1^{ère} compagnie est commandée par le capitaine DIRAND et la 3^{ème} compagnie par le capitaine GHISLAIN.

Au 46^{ème} B.C.C. le commandement est assuré par le capitaine BLANDIN DE CHALAIN.

Vers 17h accompagné du capitaine VIARD, le colonel DE GAULLE rend visite au lieutenant colonel SUDRE

À 17h 30, au P.C des chars lourds au cimetière de Doudelainville, on entend les échos du combat, mais on ne voit rien, et les radios entre les chars, par ordre, ne fonctionnent pas.

Le lieutenant colonel SUDRE décide de faire une reconnaissance.

Vers **22h**, sur les 18 chars engagés au 47^e B.C.C. ; 7 seulement sont indemnes. Au 46^{ème} B.C.C. ; 4 chars peuvent repartir. Au total sur les 29 chars lourds engagés le 28, 11 seulement seront disponibles demain le 29 à 4h du matin.

Mercredi 29 mai 1940

À **4h** du matin, les B1 bis quittent Doudelainville pour Poultières. 4 chars du 47^{ème} B.C.C., le « Condé », l' « Eylau », le « Tourville » et le « Jean Bart » et 6 chars du 46^{ème} B.C.C. le « Lodi », le « Du Guesclin », le « général Monhoven », l' « Albert 1^{er} », le « Kléber » et un char non baptisé. Pour ces chars : « peu d'ordres oraux, pas d'ordres écrits, pas de cartes, une radio muette, un compas magnétique mal compensé et un compas gyroscopique mal réglé ».

Vendredi 31 mai 1940

Les chars lourds de la 6^{ème} demi-brigade de chars se regroupent dans le village pour faire le point. Le soir, venant de Bailleul, où il a été bombardé, arrive le P.C du régiment « Lothians and Border Horse »

ÉRONDELLE :

Dimanche 26 mai 1940

Le pont d'Érondelle vers Eaucourt est obstrué par une barricade gardée par des troupes ennemies. Un peloton du 2^{ème} R.A.M. va l'explorer, un de ses groupes est capturé à la nuit tombante.

Mardi 28 mai 1940

Deux pelotons d'automitrailleuses et trois pelotons de motocyclistes du 2^{ème} R.A.M., en liaison avec le 3^{ème} Cuirassiers et le 22^{ème} R.I.C, enlèvent l'oppidum celtique qui domine

Érondelle ; le village étant occupé par les Allemands. Ils font de nombreux prisonniers allemands du 217^{ème} régiment d'infanterie, arrivé la veille d'Allemagne.

Mercredi 29 mai 1940

Un peloton du 2^{ème} R.A.M, celui du lieutenant SAINT GERMAIN, surveille le carrefour de Becquerel (route D.13 et D.218), le bois d'Érondelle et le village où sont les Allemands qui occupent les abords de l'église.

Vendredi 31 mai 1940

Dans le bois d'Érondelle se trouve le 1^{er} bataillon du 7^{ème} R.D.P. qui est relevé dans la soirée par les Écossais des Lothians and Border Horse.

Mercredi 5 juin 1940

Le lieutenant O'DIETT du 2^{ème} escadron du 3^{ème} R.D.P. a un point d'appui sur l'oppidum celtique.

En début d'après-midi, le peloton du lieutenant O'DIETT est anéanti par des Fusillés de la 5^{ème} Panzer, renforcée par des chars.

Le 5 juin à 4h, le front de la Somme s'éveille.

À 5h, l'ennemi déclenche un tir d'artillerie d'une violence et d'une puissance rarement atteintes. C'est la grande offensive sur la Somme. Les attaques allemandes se succèdent, l'ennemi s'acharne à faire sauter le verrou d'Érondelle. De nouveaux tirs d'artillerie, aussitôt suivis de nouveaux assauts, s'abattent sur la position.

Le petit groupe de dragons résiste toujours. Au fil des heures, la tension devient extrême, la situation est désespérée, l'ennemi contourne la position et l'encerclé de partout ; toujours pas d'ordre de repli. Peut-être qu'à la faveur de la nuit... un espoir... En son for intérieur, chacun sent que cette situation est sans issue, que le drame peut surgir à tout moment.

Brusquement autour de 18h, venant de l'arrière de la position, des bruits qui s'amplifient et se rapprochent. C'est la relève, pensent certains optimistes. C'est la fameuse compagnie du 22^{ème} R.I.C dont il est question depuis plusieurs jours.

Hélas, la réalité est tout autre c'est une unité allemande qui coupe tout mouvement vers l'arrière et les flancs. Le groupe est bel et bien encerclé — Et là, tout va très vite — le lieutenant PUJEBET sort de son trou, prend une grenade, la dégoupille, crie à E. SCHNEIDER, son s/officier chef de groupe, de venir avec lui ; il s'avance de quelques pas en direction des Allemands, lève sa grenade à hauteur de la tête, s'abat foudroyé, face à l'ennemi, l'avant-bras arraché, la tête meurtrie.

Devant une telle confusion, E. SCHNEIDER, réalise rapidement que le plus dur reste à faire Sauver les hommes, les sortir vivants de ce piège. Il s'y emploie, persuadé qu'à présent toute mort est inutile.

Les Allemands hésitent, font des sommations, hésitent encore puis foncent sur la position ; le s/officier du groupe de tête s'écrie "*Vite-Vite., il faut les abattre avant que le capitaine arrive*" Mais E. SCHNEIDER. a compris ; il connaît à présent le destin réservé à sa petite troupe.

Les 7 survivants sont désarmés, alignés au bord des trous ; l'Allemand place ses bourreaux pour une rapide exécution. Pâles, livides, prêts au sacrifice suprême, les hommes sont résignés face à la mort.

Puis E. SCHNEIDER. dans un suprême instant de révolte, tente de jouer une dernière chance un coup de poker pour la Vie ou la Mort. En allemand, il interpelle le s/officier "*Je veux parler à un officier*" Interloqué, ébranlé par ces paroles prononcées dans sa langue, l'Allemand se tourne vers le gros de la troupe, à quelques 30 pas en arrière, et demande "*Où est le capitaine ?*"

"*Il arrive*" lui répond-on.

Quelques instants après, E. SCHNEIDER se trouve devant l'officier allemand, le salue correctement et lui dit sur un ton désapprobateur

- "*C'est ça l'armée allemande*"

vendredi 1 juin 2001 - salle de la mairie de Longpré-les-Corps-Saints

- "C'est ça le soldat allemand" ?
- "Qui êtes -vous" ? demande l'officier allemand
- SCHNEIDER " je suis soldat français, j'ai défendu cette position et vos soldats veulent nous abattre comme des bêtes. C'est cela l'armée allemande" ?

Pour toute réponse, l'Allemand s'interroge un court instant.

- "Comment se fait-il que vous parliez si bien l'allemand" ?

E. SCHNEIDER- "Je. l'ai appris à l'école "

L'Allemand hésite ; E. SCHNEIDER. a compris ; cet officier allemand, mis devant ses responsabilités et son unité comme témoin, ne peut plus laisser ce lâche massacre se perpétrer.

Là-dessus, il soulève le cache- écusson d'E. SCHNEIDER, reconnaît le 3^e R.D.P et aussitôt s'écrie : "Encore ces satanés 3^e Dragons, nous les avons trouvés devant nous en Belgique déjà".

Lui tapant sur l'épaule, il dit à ses hommes :

- "Ça ce sont des Soldats Vous aurez la vie sauve mais auparavant il faudra faire cesser toute résistance sur la Ligne de feu".

- "C' est fait" lui répond E. SCHNEIDER tous les hommes sont ici rassemblés :

7 survivants	1 blessé grave
1 mort	2 disparus

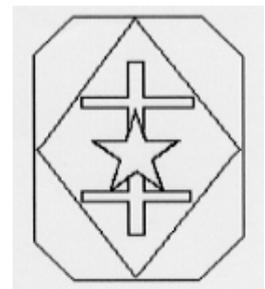
- "Non, pas ceux-là mais ceux qui se sont battus le long de la lisière durant toute la journée" répond l'Allemand.

E. SCHNEIDER - "Ce sont eux, car le gros de l'unité s'est replié depuis ce matin déjà"

- "Si l'on avait su cela, il y a longtemps que la position serait enlevée" conclut l'officier allemand.

Là-dessus, les 7 hommes emportent sur un brancard de fortune le camarade Raymond JOUBERT, grièvement blessé.

Non loin de l'église, sur une petite place appelée le parvis du dragon, une plaque commémore les soldats du 3^{ème} RDP



3^e RÉGIMENT DE DRAGONS
PORTÉS

AUX MORTS DE MAI-JUIN
1940

TOMBÉS SUR LE FRONT DE
LA SOMME

5^e ESCADRON

Non loin de là sur le mur de l'église, une plaque sur le mur de l'église indique les noms des soldats morts le 5 juin 1940 devant Éronnelle :



O'DIETTE Patrick	Lieutenant
PUJEBET Gaston	Lieutenant
LAVRAUE Étienne	Sous Lieutenant
ZANDICK Bernard	Sous Lieutenant
COMTE Pierre	M D L
BROCARD Jean	M D L
FONTANEL Émile	Brigadier
GORGES Joseph	Brigadier
KLEIN Éric	Brigadier
BAUCHEZ Lucien	Dragon
DURAND Casimir	Dragon
FRITZ Eugène	Dragon
JAUNAY André	Dragon
LECLERC Louis	Dragon
LEJAL André	Dragon
MILET Alfred	Dragon
RIBOUR Raymond	Dragon

FONTAINE-SUR-SOMME :

Dimanche 26 mai 1940

Le peloton SCHLUMBERGER, du 3^{ème} R.D.P, explore la route de Fontaine à Cocquerel, et constate que le pont de Cocquerel est détruit.

Mercredi 5 juin 1940

Dès le **début de l'après-midi**, les Allemands furent maîtres du passage au Catelet. À Fontaine-sur-Somme, le peloton du 3^{ème} R.D.P. avait été renforcé par un peloton du G.R.D. 70 séparé de son unité en Belgique et depuis lors pris en charge par le 3^{ème} R.D.P. Le groupe qui surveillait les marais et celui qui avait la garde du carrefour de la route allant à Cocquerel se laissèrent surprendre et n'opposèrent qu'une brève résistance. L'ennemi arriva dans le village d'une façon inattendue. Il y eut des combats de rues qui se terminèrent au centre du village où les hommes du G.R.D. 70 s'étaient retranchés. Deux furent tués, plusieurs furent blessés. La défense se reporta au Sud de Fontaine que notre artillerie prit sous son feu; des maisons furent atteintes. Le moulin de la ferme Tellier fut incendié.

Pour renforcer les Dragons, le 2^{ème} régiment d'automitrailleuses envoya des détachements fournis par l'escadron motocycliste du groupe COLONNA.

- Peloton LA LANCE, en direction du Moulin de Pierre (Ouest de Fontaine),
- Peloton SCHLUMBERGER, à la lisière Nord du Bois d'Autrefois (Sud de Fontaine).
- Peloton SAINT-GERMAIN, au Bois Carré (Sud de Vieulaines).

Les trois pelotons au complet, renforcés en fusils mitrailleurs, emportèrent des mines. Devant eux des automitrailleuses patrouillaient.

Le peloton SAINT-GERMAIN se lança à vive allure vers la ligne de bataille mais déjà l'infanterie allemande débouchait de Fontaine. L'ordre combat à pied fut donné aussitôt. Au lieu dit « Le Camp Rouge », le contact avec l'ennemi s'établit brutalement, en un instant le peloton laissa quatorze morts sur le terrain, le lieutenant SAINT-GERMAIN était au nombre des morts.

Section patrimoine des Amis du CIS
vendredi 1 juin 2001 - salle de la mairie de Longpré-les- Corps-Saints

Le peloton SCHLUMBERGER partagea le sort de l'escadron CROIZAT submergé, lui aussi, par l'infanterie allemande. **Au début de l'après-midi** il ramènera ses morts, ses blessés, son matériel au point d'appui de Sorel qu'il renforcera. Les restes très réduits de l'escadron y reviendront également. Le lieutenant CROIZAT avait été tué au cours du combat, le lieutenant SALIN avait pris le commandement.



Un monument glorifie les soldats du 2ème escadron de Dragons Portés et donne la liste des soldats morts au champ d'honneur le 5 juin 1940. Ce monument est situé sur la place de l'église et comporte deux plaques commémoratives, l'une scellée sur le mur et l'autre posée au pied du monument. Devant ce monument étaient enterrés les soldats français comme le montre la carte ci-dessus. Le même endroit ci-dessous, photographié en 2001



Plaque du bas :

3^e RÉGIMENT DE DRAGONS PORTÉS
1940-1990

À NOS CAMARADES OFFICIERS
SOUS OFFICIERS ET DRAGONS
MORTS AU CHAMP D'HONNEUR SUR
LE FRONT DE LA SOMME ET EN
PARTICULIER LORS DE L'OFFENSIVE
ALLEMANDE DU 5 JUIN 1940

LES SURVIVANTS RECONNAISSANTS
2^{ème} ESCADRON

Plaque scellée au mur : AUX DEFENSEURS DU PAYS TOMBES EN JUIN 1940
LA POPULATION RECONNAISSANTE

DE SAINT GERMAIN Lionel	Lieutenant	CHESNAY Lucien	1 ^{ère} Classe
DELOGNE Adrien	Maréchal des logis	DONY Paul	1 ^{ère} Classe
JOURDAN Robert	Brigadier chef	FARADON Jean	1 ^{ère} Classe
DOLLOIS Jean	Brigadier	JAYME Henri	1 ^{ère} Classe
HUSSON Georges	Brigadier	JODIN Robert	1 ^{ère} Classe
SARTELET Léon	Brigadier	LOUIS Gaston	1 ^{ère} Classe
TOUFFET François	Brigadier	PINGET Albert	1 ^{ère} Classe
GUIGNOCHAU Roger	1 ^{ère} Classe	COUDERC Julien	Sapeur
AUDIN Louis	1 ^{ère} Classe	CASAMONCE	Sénégalais

Voici un extrait d'un article de presse écrit le 11 juin 1985 par Roland Dumont, dans le Courrier Picard, il relate le combat d'un soldat ayant combattu dans les environs ; il s'intitule « *Je suis vivant* ».

« Notre grande force, c'est d'avoir longtemps vécu en copain, dès 1936. Nous nous aimions bien et nos officiers étaient formidables.

Charles Lapierre, invalide à 100 % et pour cause, nous raconte comment il s'est battu autour d'Hallencourt, le 5 juin 1940, notamment à Fontaine-sur-Somme et Sorel-en-Vimeu, face aux hommes de Rommel. Comment il s'est battu avec son régiment, le 3e Dragons, chargé d'empêcher l'ennemi de passer l'axe Pont-Rémy-Longré.

Classe 1935, mobilisé en 1936, en activité jusqu'en 1938, maintenu sous les drapeaux, rappelé, puis mobilisé à six jours de la « quille » le 21 mars 1939, « Charlot », comme l'appelaient ses copains devait aller dans le Doubs, puis dans la Moselle, puis connaître son premier baptême du feu en Belgique, à Allon.

C'était ensuite Sedan, avec des pertes nombreuses en hommes et en matériel, puis une arrivée vers le 26 mai dans la Somme, à Wanel, puis à Oisemont, pour un premier contact avec les Allemands.

Limeux ensuite, puis Éronnelle et enfin Fontaine pour la relève d'un bataillon. Le P.C. et les postes de secours du 3^{ème} Régiment de Dragons étaient installés à Sorel-en-Vimeu.

L'arrivée à Fontaine-sur-Somme fut calme. Notre dragon devait tout d'abord placer son engin, car il pilotait un engin léger chenillé (précurseur du half-track) dans une ferme aujourd'hui disparue, à l'entrée de Fontaine, sur Sorel-en-Vimeu. Puis il effectuait des patrouilles à pied dans le village, cherchant le contact avec les ennemis disséminés à l'opposé du village.

Entre temps, avec ses copains du 3e Régiment, il libérait les bêtes de la ferme abandonnées par les propriétaires en exode. Des bêtes qui souffraient de faim et de manque de soins : les vaches n'étaient pas traitées depuis plusieurs jours.

Dès le matin du 5, les Allemands attaquaient. Un trou énorme était formé au carrefour central du village et empêchait l'engin motorisé de passer. Des avions de la Luftwaffe survolaient et mitraillaient les positions françaises.

Après des tirs meurtriers et des échanges violents, ordre était donné à Charles Lapierre de rejoindre le P.C. à Sorel-en-Vimeu. Il prenait donc le chemin reliant ces deux villages, toujours pilonné par ce maudit avion qui passait et repassait en mitraillant.

Dans une courbe de ce chemin, une moto qui paraît abandonnée : Charles descend et trouve un soldat français dans le fossé, la jambe presque arrachée par une rafale. Il pose un garrot avec la bretelle de son masque à gaz, trouve un vélo abandonné près du blessé, fonce à Sorel chercher du secours et revient très vite reprendre son engin.

Il prend position à la lisière du bois se trouvant entre Sorel et Fontaine et arrose copieusement les Allemands qui progressent sur les collines à droite et à gauche de la chaussée. Il entend tirer derrière lui, en haut du talus bordant le bois, quitte son engin, rampe dans les taillis et

se retrouve à trente mètres de deux Allemands qui tirent sur ses copains postés plus haut. Il dégoupille une grenade et anéantit les deux ennemis. »

FRUCOURT :

Mardi 28 mai 1940

Le 3^{ème} bataillon du 22^{ème} R.I.C s'installe vers **9h** dans le village.

À **16h**, 45 chars légers (Renault R.35) du 44^{ème} B.C.C. se préparent pour l'attaque de ce jour et à **17h** quittent le village en direction du bois de Limeux.

Vendredi 31 mai 1940

Regroupement dans les bois de Frucourt de la 8^{ème} demi-brigade de chars.

À **18h**, le village est attaqué pendant une demi heure par 10 vagues de 3 bombardiers stukas. Mais les pertes sont légères, il y a seulement des dégâts matériels.

Dimanche 2 juin 1940

À **6h du matin**, le 3^{ème} bataillon du 22^{ème} R.I.C retourne à Frucourt.

GRANDSART :

Mercredi 29 mai 1940

S'installe dans le village le 2^{ème} bataillon du 7^{ème} R.D.P (régiment Dragons Portés).

Le colonel FRANÇOIS commandant le 3^{ème} Cuirassier organise son P.C également dans Grandsart.

À **16h**, le 2^{ème} bataillon du 7^{ème} Dragon reçoit l'ordre de partir vers Huppy.

Mercredi 5 juin 1940

Le commandant BILLAUDEL place son P.C du 2^{ème} bataillon du 3^e R.D.P. au sud du village avec 3 A.M.R (auto mitrailleuse de reconnaissance) en réserve.

Au centre du village se trouve le capitaine DE LEUSSE, commandant le 6^{ème} escadron du 3^{ème} R.D.P

Vers **10h**, 70 chars ennemis de la 5^{ème} Panzer débordent la localité par l'est, ils tirent de nombreux obus, les maisons du village sont incendiées et la ferme, où se trouve le P.C du bataillon, est bombardée.

L'aviation ennemie guidée par le « mouchard » bombarde sans arrêt par groupe de 3 stukas. Plusieurs postes dans le village mitraillent les colonnes d'infanterie qui suivaient les chars.

Devant Grandsart, 15 chars ennemis ont été immobilisés, 8 brûlent, mais nos canons de 47mm sont détruits et il ne reste plus qu'un canon de 25 mm en état de fonctionner.

Les 3 A.M.R. arrêtent les éléments d'infanterie ennemie, pendant que les postes des Dragons rejoignent leurs véhicules dispersés dans les vergers et de là par la route rejoignent Hocquincourt, lieu de regroupement.

Pour la 2^{ème} DLC, vers **11h** les deux pièces de la 1^{ère} section de la 10^{ème} batterie anti-chars de la ont été anéanties, trois hommes dont un chef de pièces sont tués. On dénombre de nombreux blessés. L'un d'eux grièvement atteint ne pourra rentrer chez lui qu'en octobre 1941 après avoir subi de nombreuses et douloureuses interventions.

HALLENCOURT :

Mercredi 29 mai 1940

Le lieutenant ROMAIN DESFOSSÉS, à **4h du matin** dans le village, recherche de l'essence pour ses chars (Hotchkiss H.39) mais il ne trouve qu'à **7h du matin**, une citerne d'artillerie qui consent à céder 50 litres à chaque char.

Samedi 1er juin 1940

Le lieutenant colonel DE REBOUL du 3^{ème} R.D.P. installe son P.C du régiment à Hallencourt.

Dimanche 2 juin 1940

Le 22^{ème} R.I.C retrouve dans ses anciens cantonnements son matériel en dépôt.

Lundi 3 juin 1940

À Hallencourt dans la zone de regroupement du 22^{ème} R.I.C., l'unité est remise en ordre, et on identifie les morts et les blessés. Il ne compte plus guère qu'un officier par compagnie et chaque unité est réduite à 3 sections incomplètes. De nombreux participants retirent de ces six jours un sentiment d'isolement et d'abandon tant sur le plan des appuis que des soutiens.

Mercredi 5 juin 1940

À 5h, Un point d'appui antichars est placé au bois Dubois ; c'est la 11^{ème} compagnie du 3^{ème} bataillon du 22^{ème} R.I.C, qui constitue ce point d'appui antichars.

À midi, le 1^{er} bataillon du 22^{ème} R.I.C. organise la défense d'Hallencourt.

Vers 13h, le point d'appui du bois Dubois est attaqué par l'infanterie allemande soutenue par des chars.

Vers 17h, au bois Dubois, quelques hommes commandés par le lieutenant LERAITRE se replient sur Hallencourt.

Le 1^{er} bataillon du 22^{ème} R.I.C, qui organise la défense d'Hallencourt, est presque encerclé par les infiltrations des Allemands ; il reçoit l'ordre de se replier sur Woirel.

Une section de la C.R.E (compagnie régimentaire d'engins) du lieutenant GAUDÉ a pour mission d'interdire aux chars les lisières Est et Nord-Est d'Hallencourt et de couvrir le repli du 1^{er} bataillon : pose de barrages de mines.

La liaison par motocyclistes est assurée entre le P.C du chef de Corps du 3^{ème} R.D.P à Hallencourt et le commandant du 2^{ème} bataillon.

Vers 17h 15, le lieutenant colonel DE REBOUL fait parvenir l'ordre de regrouper les éléments du bataillon du 3^{ème} R.D.P. qu'il est possible d'atteindre malgré leur dispersion et de les amener à Mérélessart.

Le capitaine GELIN adjoint au chef de Corps du 3^{ème} R.D.P. fait mettre en batterie un canon de 25mm qui permet d'arrêter l'élan des chars ennemis et d'aider le P.C du 3^{ème} R.D.P à gagner Mérélessart.

Vers 18h, la pièce est détruite et les servants sont tués.

HOCQUINCOURT :

Mardi 28 mai 1940

À 9h, le 1^{er} bataillon du 22^{ème} R.I.C. s'installe dans le pays, sous le commandement du capitaine BAUD.

Vendredi 31 mai 1940

Dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, le 1^{er} bataillon du 22^{ème} R.I.C. est relevé par les Écossais à Villers et revient à Hocquincourt. Le bataillon ayant subi de lourdes pertes, il est fortement réduit.

Samedi 1er juin 1940

Remise en ordre du 1^{er} bataillon et identification des morts et des blessés.

Lundi 3 juin 1940

Arrivée à Hocquincourt de 12 canons 155 G.P.F (grande portée filoux) : canons de grande puissance qui peuvent détruire les ponts d'Abbeville à 10 km. Ils font partis du 183^{ème} R.A.L.T. (régiment d'artillerie lourde tractée). Il faut 4 à 5 heures pour les installer : 4 groupes à 3 batteries de 4 pièces de 175 G.P.F. les tirs commencent dans la **nuît du 3 au 4 juin à 3h 30 du matin.**

Mercredi 5 juin 1940

Le chef d'escadron BILLAUDEL commandant le 2^{ème} bataillon du 3^{ème} R.D.P. se replie dans le village et constate au milieu des maisons du pays la présence de plusieurs pièces de 155 G.P.F qui ont été détruites par leurs servants et abandonnés. Des monceaux de projectiles inutilisés gisent à côté de chaque pièce. Ces destructions ont été opérées dès 10h du matin.

À Hocquincourt, environ 150 combattants provenant du 4^{ème} escadron du 3^{ème} R.D.P., capitaine LE MASSON, et du 6^{ème} escadron du 3^{ème} R.D.P., capitaine DE LEUSSE, se trouvent rassemblés et sont dirigés vers Mérélessart. Au même moment, l'infanterie allemande occupe Étalmesnil.

HUPPY :

Lundi 27 mai 1940

À **6 heures du matin**, attaque du village, tenu par les allemands du 3^{ème} bataillon du 217^{ème} I.R et par la 14^{ème} compagnie de chasseurs de chars armée de canons antichars de 37 mm ; cette attaque est menée par le 10^{ème} Hussards accompagné du 3^{ème} R.D.P.

Le caporal BRINKFORTH de la 14^{ème} C.C.C. détruit à lui seul 9 chars britanniques.

Devant la résistance de l'ennemi, **à midi**, se fait le décrochage des assaillants.

Relatons le récit de Henri de Wailly publié dans 'La Somme 16-28 mai 1940' :

« À Huppy, le 3rd Hussars s'est aussi cassé le nez.

Revenons en arrière et traversons les haies : il est 5 heures du matin et nous sommes dans un verger au milieu des allemands, qu'on ne voit guère, d'ailleurs, tant ils sont habilement camouflés.

Huppy, - Youpee ! disent les anglais -, est un village ancien, tout entouré de haies qui cernent des prairies plantées de pommiers biscornus. Au fond sont les maisons. Sur les lisières et le long des chemins des arbres immenses dépassent tout en hauteur, même le clocher : de loin on croirait un bois ;

Huppy ... constitue alors une étroite résille de cheminements cachés et d'abris naturels propices à la défense : un homme à pied ne peut pas franchir une haie – certaines ont plus d'un mètre d'épaisseur -, mais d'un coup de pied il passe un mur : le village est en torchis. Les vieux troncs abritent et cachent facilement des armes collectives. Huppy est propice au combat d'infanterie. Surtout aux défenseurs.

Huppy, enfin, est inévitable : la route d'Abbeville à Rouen, tracée sous l'Ancien Régime, court tout droit à travers le plateau et évite ce village d'origine médiévale. Pourtant il faut longer ces haies et défiler longuement devant elles. Contourner Huppy – le bourg peut abriter plusieurs bataillons -, serait accepter une menace sérieuse de contre-attaques par l'arrière : inutile d'aller vers Abbeville si l'on n'a pas conquis Huppy.

...

Mardi 28 mai 1940

À **16h 45** commence la préparation d'artillerie française. Elle est puissante, puisque le groupe du 305^{ème} R.A.T.T.T. tire à lui seul plus de six mille obus de 105, mettant bientôt en flammes le village d'Huppy et visant d'autres objectifs : carrefour des Croisettes, Limercourt, Caumont et les ponts sur la Somme.

Les Allemands sont bien incapables de riposter avec les mêmes moyens: L'artillerie de la 57^{ème} I.D. n'est pas encore en place. Seules les pièces lourdes peuvent tirer, depuis la rive nord de la

Somme, sans grande efficacité. Dans le saillant à proprement parler, il n'y a qu'une batterie de 105 mm, appartenant à la 2^{ème} Mot .D. et quelques pièces de Flak de 88.

Lorsque les chars lourds de la 6^{ème} demi-brigade quittent leur ligne de départ, ils sont absolument seuls. Une fois de plus, la 4^{ème} D.C.R. est incapable de lancer une attaque simultanée. N'oublions pas qu'elle a à peine dix jours d'existence à cette date.

Le 47^{ème} B.C.C. est en tête, la 1^{ère} compagnie progressant à gauche, la 3^{ème} à droite. Une bonne partie de leur progression se déroule à l'abri des vues des Allemands, puis les chars B surgissent sur un glacis, à 500 mètres à peine au sud d'Huppy.

Le village brûle, mais les canons antichars allemands ouvrent aussitôt un feu nourri. Les obus de 37 mm, même tirés à bout-portant, égratignent à peine les blindages des B 1. Dans ces conditions, les lourds chars français s'en donnent à cœur-joie pour écraser les défenses allemandes.

Tous les antichars d'Huppy sont détruits un à un, souvent par un tir français à bout portant cinq mètres ! La pièce n° 4 est soudain à court de munitions : ses servants vont courageusement en chercher sous le tir des mitrailleuses françaises. À leur retour, ils ne retrouvent plus leur petit canon il vient d'être broyé par les 32 tonnes d'un char B.

Pourtant, les Français ont subi quelques dommages quatre chars de la 3^{ème} compagnie sont immobilisés par des coups aux chenilles. Certes, cela ne les empêche pas de continuer à tirer et aucun homme n'est blessé à bord. Mais ils sont momentanément hors-course. Les autres continuent vers le carrefour des Croisettes et le bois Brûlé, laissant Huppy dévasté. L'infanterie pourra nettoyer le village sans trop de difficultés.

Alors que la première vague de chars s'éloigne vers d'autres objectifs surgit la seconde vague. Elle ne compte qu'onze chars du 46^{ème} B.C.C., mais elle comprend le 4^{ème} B.C.P. et un peloton moto du 7^e dragons. Dès les abords d'Huppy, il est évident que les Allemands tiennent encore le village, malgré le passage destructeur du 47^e B.C.C.. Deux chars sont touchés par des canons de Pak.

Bientôt, les chasseurs pénètrent dans Huppy où la lutte fait rage jusqu'à **21 heures 30**, les Allemands résistant jusqu'au bout.



Malgré cela, les pertes restent modérées du côté français cinq tués, dont le lieutenant MAYOUX et douze blessés. Dans les rangs allemands, les tués et blessés sont nombreux, les prisonniers encore plus. La 10^{ème} compagnie du 217^{ème} I.R. est entièrement anéantie et la panique débute lorsque les chars B atteignent le carrefour des Croisettes.

Voici le récit du combat du Jeanne d'Arc, le 28 mai 1940, par le pilote du char l'aspirant Aubry de Maraumont, ce récit date du 26 juin 1980 :

« Après un long itinéraire routier effectué de jour et de nuit, le char Jeanne d'Arc, que je pilote en-tête de la 1^{ère} Compagnie du 47^{ème} Bataillon de Chars de la 4^{ème} DCR, arrive aux environs de midi dans la région sud d'Abbeville. Le colonel De Gaulle, commandant la division, nous rassemble et après une rapide reconnaissance, nous donne l'ordre d'attaquer à 17 heures. L'axe de

progression en direction du Mont Caubert, passe pour la 1^{ère} Cie dont je fais partie par Huppy, Les Croisettes, la côte 104, premier objectif.

Le char Jeanne d'Arc, est le char de commandement. Il comprend l'équipage suivant : chef de char Capitaine Dirand, pilote aspirant Aubry de Maraumont, aide-pilote lieutenant Ortal, radios caporal Laversanne, chasseur Ricros.

À l'heure H, il fait chaud et beau, le terrain quelque peu humide, pluie de la veille et de la matinée.

Le char progresse normalement jusqu'au bois de Poultières qu'il faut franchir et pour cela se frayer un passage à travers les arbres, opération sans problème pour un char B1 bis de 33 tonnes. Après un petit bois, un chemin creux, puis la plaine, soit 800 mètres environ de terrain découvert avant d'aborder les lisières d'Huppy.

Durant cette progression, tout se passe bien, jusqu'à environ 200 mètres des lisières du village, où j'aperçois des uniformes verts, qui ouvrent le feu, feu assez nourri d'armes automatiques et de canons de faible calibre, du 37 vraisemblablement. Le capitaine et moi-même, avec nos armes respectives, à savoir en tourelle 47 et mitrailleuse, 75 et mitrailleuse en casemate, réagissons avec la même vigueur et détruisons bon nombre d'ennemis et d'armes antichars.

La bataille est bien engagée, et le contact est sérieux. L'ennemi tente de résister et se fait tuer sur place, en particulier aux pièces antichars. Après avoir en partie nettoyé la lisière, nous pénétrons dans Huppy en faisant feu sur tout ce qui se présente, sans trop insister, car la progression doit se poursuivre.

Après Huppy, que nous quittons vers 18h, nous nous dirigeons vers Les Croisettes, carrefour signalé miné au départ.

Dès l'approche de cet endroit, c'est à nouveau une concentration de feux sur nous et provenant de tous côtés. La surprise est passée et nous sommes attendus.

Les coups sont très denses et un obus qui pénètre dans l'âme du canon de 75, provoque le recul de la culasse et la bloque.

Un autre coup perce la tourelle et blesse sérieusement le capitaine qui s'effondre. Un autre immédiatement après blesse le lieutenant dans le dos, quant à moi je poursuis mon action avec les moyens dont je dispose, mes chenilles.

Les coups répétés sur le blindage provoquent l'arrêt des postes radios, provoquant aussi une légère panique chez nos deux jeunes. Mais ce ne sera que de courte durée.

Une nouvelle fois, c'est ma propre fente de visée qui vient d'être touchée, les éclats blessent sérieusement le lieutenant aide pilote au visage (œil) et moi-même très légèrement à l'oreille gauche.

Nous voilà maintenant dans une situation inquiétante, privés d'armement et d'aide efficace, la capitaine et le lieutenant blessés, néanmoins il faut poursuivre la mission et atteindre l'objectif. La masse du char sera donc mise à profit et fera, je puis vous l'affirmer, du bon travail.

La côte 104 est enfin atteinte, et la situation du char est particulièrement critique ; entouré de toute part, criblé de tirs venant de tous azimuts, l'aide pilote insiste pour que je gagne un abri, car c'est infernal ; je m'efforce donc de faire demi-tour pour regagner notre base de départ.

Grâce à mon compas gyroscopique, je prends l'angle et m'engage dans cette nouvelle direction.

Après avoir parcouru une bonne distance qu'il m'est difficile de calculer, j'aperçois un char arrêté. Je me dirige vers lui et passe à proximité. C'est le Crouy, char de notre compagnie, mais aucun signe de vie. Je poursuis ma route et suis en lisière de bois, lorsque devant moi je suis à nouveau soumis à des tirs de canon.

J'ai vraisemblablement commis une légère erreur de direction, aussi je m'arrête et fais marche arrière. C'est à cet instant que je suis touché sur le côté gauche et que le char prend feu.

Il faut l'évacuer au plus vite : ce qui est fait et sous le feu de l'ennemi. Nous pénétrons dans le bois et nous nous camouflons dans les taillis. C'est un repos nécessaire et forcé, car les blessés souffrent. Quelques soins rudimentaires et sept minutes après le char saute.

Quelques instants après nous entendons le bruit d'une patrouille ennemie, elle est à notre recherche et passera à 5 ou 6 mètres de nous.

Après leur départ, je vais en reconnaissance et par étapes, nous atteignons dans la nuit la route, où nous entrons en contact avec des camarades de chars légers qui se dirigent vers la zone de combat. Nous sommes évacués sur le poste de secours de Huppy, le capitaine et le lieutenant seront soignés et évacués, quant aux deux radios et moi-même nous rejoignons notre base d'unité.

Le lendemain sur chenillette, je retourne aux Croisettes y chercher le lieutenant que je retire du char Crouy. Le chasseur, intransportable, je l'ensevelis de mon mieux sur place. Pendant ce travail pénible, j'échappe par miracle aux tirs dont je suis l'objet.

Voici très succinctement l'action menée par le char Jeanne d'Arc et son pilote.

Je fus cité à l'ordre de l'armée et décoré de la médaille militaire. »

Un article écrit par H. de Wailly dans Picardie Information n°18 d'avril 1975, montre l'épave à Limercourt du char Jeanne d'Arc (photo de l'Impérial War Museum reproduite ici). Il est apporté dans l'article les précisions suivantes : « *L'aspect spectaculaire de cette épave frappe les esprits : dans les villages des environs, on affirme bientôt que le Jeanne d'Arc, c'est le char de De Gaulle. Bien sûr De Gaulle n'a jamais eu son char, mais il est frappant d'assister à la naissance spontanée d'une légende : l'union, fréquente dans les traditions populaires, d'un objet caractéristique et d'un nom légendaire, crée le récit mythologique. Aujourd'hui, la légende n'est pas éteinte. Pourtant, l'épave a disparue : les allemands l'ont enlevée pendant la guerre. »*



Mercredi 29 mai 1940

À midi, le colonel DE GAULLE s'installe au château d'Huppy où il rédige son ordre d'opération n° 14.

Le 2^{ème} bataillon du 7^{ème} régiment de Dragons Portés (7^{ème} R.D.P.) arrive à Huppy en provenance de Grandsart.

Vendredi 31 mai 1940

L'artillerie allemande bombarde le château d'Huppy de 9h à 11h.

LIERCOURT :

Dimanche 26 mai 1940

Plusieurs bombardements dans la journée, la voie ferrée est visée, la population se réfugie dans une carrière voûtée profonde de 200 m, située en face de l'école communale.

Le 4^{ème} escadron du 2^e bataillon du 3^e R.D.P., sous les ordres du capitaine LE MASSON, traverse Liercourt vers **23h** pour tâter la valeur des résistances allemandes à Pont- Rémy.

Samedi 1er juin 1940

Le 6^e escadron du 2^{ème} bataillon du 3^{ème} R.D.P, commandé par le lieutenant THOMASSIN, est installé à Liercourt-Duncq.

Mercredi 5 juin 1940

Vers 5h du matin, les Fusillés de la 5^{ème} Panzer, du général VON HARTLIEB, traversent la vallée marécageuse. Le contact est établi à 6h à Liercourt.

LIMEUX :

Lundi 27 mai 1940

5h du matin, sur la route de Limeux à Bailleul, 2 escadrons attaquent vers Caumont avec les Dragons du 3^{ème} R.D.P, mais ils sont repoussés comme au-dessus de Bellifontaine par des mitrailleuses lourdes et des anti-chars.

À **midi** les dragons décrochent : 12 chars sont détruits.

À **16h30**, on fait rentrer de Limeux les Queen's Bays. Les pertes sont lourdes : sur 180 chars, 120 blindés sont hors de combat

Mardi 28 mai 1940

Le 28 mai au matin : il pleut. À **6 heures du matin** environ, le colonel DE GAULLE part en voiture de Mérélessart, entouré d'officiers. Il va reconnaître le terrain d'attaque. Il y a là quelques Anglais.

- Le major ASQUITH des Queen's Bays
- Le brigadier Mac CREERY du 2nd Armoured Brigade(9^{ème} Lancier. 10^{ème} Hussard. Queen's Bays.)
- Le lieutenant HETTIER de BOISLAMBERT de la First Armoured Division du général EVANS
- Le commandant CHOMEL, son chef d'État-Major.
- Le capitaine François

À gauche le bois du Mont Blanc cache Huppy dont on aperçoit le clocher.

Au centre la lisière du village de Caumont.

À droite le bois de Fréchencourt.

Sur le bord du plateau les épaves des chars détruits le **27 mai au matin**, à 1.500 m.

Des Allemands tirent à l'arrière du bosquet.

Le capitaine VIVIER de VAUGOUIN, chef de la mission de liaison française auprès des Britanniques, propose un compte rendu de l'attaque du **27 mai**.

- Le colonel DE GAULLE : « nous avons nos renseignements »
- Général MAC CREERY « This bloody man will get us killed »
- Colonel DE GAULLE demande à HETTIER : « Qu'est-ce qu'il y a ? »
- HETTIER « le général dit : que vous allez vous faire casser la figure. »
- DE GAULLE rentre vers **7h du matin** à son P.C de Mérélessart et conçoit son ordre de bataille.

Dès 17h à gauche : chars lourds sur Huppy

Au centre : chars légers à Limeux avec les coloniaux

À droite : les chars de cavalerie avec les coloniaux à Bellifontaine.

À **17h** attaque du 2^{ème} bataillon du 22^{ème} R.I.C

À 18h30 : le colonel DE GAULLE avec le lieutenant GARACCIO, officier de liaison du 44^{ème} B.C.C., vient voir l'attaque des chars légers.

Venant de la direction d'Hocquincourt, sa voiture (Renault Vivastella) stoppe devant la **Croix du Maréchal**. L'observatoire est occupé par le lieutenant-colonel LE TACON, commandant le 22^{ème} R.I.C. Le colonel descend de voiture et suit à la jumelle les chars en action dans la région de Caumont. Le point d'appui tombé, il veut s'y rendre.

À 21h : le 2^e bataillon du 22^{ème} R.I.C. prend le moulin de Limeux.

À 22h : le 2^e bataillon du 22^{ème} R.I.C. organise la position. Dans son attaque il avait été soutenu par le 24^{ème} B.C.C. et le 44^{ème} B.C.C. (chars légers R. 35)

Mercredi 29 mai 1940

4h du matin, à la Croix du Maréchal, le lieutenant-colonel LE TACON y établit son P.C. Le colonel DE GAULLE et le lieutenant-colonel LE TACON observent le démarrage du faisceau central vers Caumont, puis il va à Bailleul, pour constater la panne sèche qui immobilise une partie du 3^{ème} Cuirassier.

Samedi 1er juin 1940

Dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, le 4^{ème} Camerons de la 51^{ème} division écossaise s'installe à Limeux.

La CROIX du MARÉCHAL



Elle surplombe le village de Limeux : sur la plaque est inscrit :

« Ici le 28 mai 1940 le colonel DE GAULLE, commandant la 4^{ème} Division Cuirassée en présence d'officiers Britanniques, conçut l'attaque d'Abbeville tenue par la 57^e Division Bavaroise.

Français, Britanniques et Allemands ont inauguré cette plaque le 28 mai 1985. »

LONGPRÉ-LES-CORPS-SAINTS :

Samedi 18 mai 1940

Dans la soirée, bombardement sur Longpré qui détruit le nœud ferroviaire.

Vendredi 24 mai 1940

Le détachement du Lieutenant ROUZÉE occupe Longpré.

Il est renforcé par un peloton de l'Escadron AERTSELAER, 2^e Régiment de Dragon Portés (2^e R.D.P), avec l'appui du groupe d'Escadron de découverte du 3^e Régiment d'automitrailleuse (3^e R.A.M), sous les ordres du Capitaine WEYGAND, comprenant les voitures blindées Panhard 178.

Le détachement du Lieutenant ROUZÉE est soutenu également par des chars H 35 du 7^e cuirassiers.

Il chasse de Longpré des « *sonnettes* » allemandes qui sont refoulées vers le pont de l'Étoile.

Samedi 25 mai 1940

À 11 heures l'Escadron De BEAUMONT, 3^e Escadron du 2^e Régiments de Dragons portés achève l'occupation de Longpré et refoule l'infanterie allemande de la 2^e Division d'Infanterie Motorisée (2^e D.I.M) vers Long.

Dimanche 26 mai 1940

Longpré est bombardé à plusieurs reprises par l'aviation allemande.

Lundi 27 mai 1940

Bombardements intermittents sur Longpré par l'aviation allemande.
Patrouilles du 2^e R.D.P.

Mardi 28 mai 1940

Patrouilles toute la journée du 2^e R.D.P qui effectue des tirs de 75 et de mortiers de 81 sur le Nord de la Somme.

Mercredi 29 mai 1940

Tirs de Longpré avec des mortiers de 81 sur le Nord de la Somme où des mouvements allemands sont remarqués.

Jeudi 30 mai 1940

Vers midi arrivent à Longpré les premiers éléments du 4^e Hussards qui dans la nuit du 30 au 31 vont relever le Bataillon du 2^e R.D.P qui occupent les points d'appui.

Vendredi 31 mai 1940

Avant le jour, le groupement De BEAUMONT a décroché de Longpré pour se regrouper dans la région de Warlus, le reste du 4^e Hussards arrive à Longpré vers 15 heures.

À 17 heures la relève définitive est achevée.

Samedi 1er juin 1940

Les cavaliers du 4^e Hussards ont 2 canons de 25.
Ils tirent sur le Nord de la Somme.

Dimanche 2 juin 1940

Survole de Longpré par l'aviation allemande sans bombardement.

Lundi 3 juin 1940

Nouveau survole de Longpré par l'aviation allemande sans bombardement.

Mardi 4 juin 1940

Arrivée à Longpré de la 1^{ère} Compagnie du 1^{er} Bataillon du 53^e Régiment d'Infanterie Coloniale Mixte Sénégalais (53^e R.I.C.M.S) pour relever les Cavaliers du 4^e Hussards, elle bénéficie de l'organisation de défense créée par le 4^e Hussards.

Mercredi 5 juin 1940

Sur Longpré, tenu par la 1^{re} Compagnie du 53^e R.I.C.M.S sous les ordres du Lieutenant PIGNON, les bombardements d'artillerie ont débuté dès **4 heures du matin** pour s'intensifier à 9 heures.

Arrêt puis reprise **l'après-midi**. Le 53^e R.I.C.M.S stoppe la progression d'une colonne ennemie qui cherche à s'infiltrer dans l'intervalle situé entre Longpré et Condé Folie.

Longpré brûle et l'incendie ne s'éteindra plus.

En début d'après-midi Le Catelet est évacué, Fontaine est pris par l'ennemi, le flanc gauche de Longpré est découvert.

Au crépuscule, les Allemands de la 5^e Panzer, venant de l'Ouest attaquant avec des blindés : les engins de tête sautent sur les mines, l'infanterie d'accompagnement est stoppée. C'est l'échec pour l'ennemi.

La **nuit** est calme, tandis que le village continue à brûler.

Jeudi 6 juin 1940

À **l'aube**, nouvel assaut mené de tous côtés et appuyé par des tirs de mortiers à obus incendiaires. On se bat maison par maison, au milieu des effondrements et des incendies.

À **11 heures**, 2 sections isolées du reste de la Compagnie luttent toujours.

Le Commandement de la 1^{ère} Compagnie, le Lieutenant PIGNON abandonne son P.C qui brûle et réorganise sa défense dans un verger.

À **19 heures**, 2 percées sont tentées, elles échoueront et les derniers survivants sont capturés.

Après ces durs combats et bombardements 90% de la commune fut détruite.

Longpré se vit attribuer la Croix de Guerre 1939-1945 avec Étoile de Vermeil.

MÉRÉLESSART :

Mardi 28 mai 1940



L'état-major de la 4^e D.C.R. s'installe au château de Mérélessart lors de son arrivée sur la Somme dans la nuit du 27 au 28 mai. C'est dans la bibliothèque qu'à l'aube du 28 le colonel de Gaulle détermine son projet d'attaque, étalant ses cartes sur le billard

À **1h du matin**, arrivée au château de Mérélessart du colonel DE GAULLE avec l'état-major du 4^e D.C.R.

À **6h du matin**, le colonel DE GAULLE part pour Limeux, à la Croix du Maréchal.

À **7h 30 du matin**, le colonel DE GAULLE conçoit son ordre de bataille pour la journée du 28 mai.

À **8h du matin**, s'installent dans le village la compagnie de transmission (C.D.T) du 22^e R.I.C. et la compagnie régimentaire d'engins (C.R.E.) canons de 25 mm antichars et mortiers de 60 mm.

À **18h**, faute de moyens radio, les motocyclistes font un va et vient pour renseigner l'état-major sur le résultat des attaques.

À **18h 15**, le colonel DE GAULLE retourne à

la Croix du Maréchal.

Mercredi 29 mai 1940

À **5h du matin**, le colonel DE GAULLE se rend de nouveau à la Croix du Maréchal.

À **14h**, le colonel DE GAULLE estime que l'attaque progresse bien. Pour se rapprocher du combat, raccourcir les liaisons, accélérer les décisions, il déplace son état-major. Son P.C ira s'installer au château de Huppy que les chasseurs tiennent depuis hier soir.

Vendredi 31 mai 1940

Le colonel DE GAULLE est reparti à Mérélessart.

Samedi 1er juin 1940

À 3h du matin, le général DE GAULLE, accompagné du capitaine NÉROT, quitte le château de Mérélessart pour rejoindre Paris où il doit se présenter à PAUL REYNAUD.

SOREL EN VIMEU :

Mercredi 5 juin 1940

Le peloton SCHLUMBERGER du 2^e R.A.M. partagea le sort de l'escadron CROIZAT, DU 3^E R.D.P. submergé, lui aussi, par l'infanterie allemande. **Au début de l'après-midi** il ramènera ses morts, ses blessés, son matériel au point d'appui de Sorel qu'il renforcera. Les restes très réduits de l'escadron y reviendront également. Le lieutenant CROIZAT avait été tué au cours du combat, le lieutenant SALIN avait pris le commandement.

Peu après, le point d'appui de Sorel, fut attaqué par de l'infanterie soutenue par des chars. Pendant trois heures les coloniaux du 22^e R.I.C. résisteront, mais vers **16 heures**, la 9^e compagnie sera encerclée à Sorel.

Voici un autre extrait de l'article de presse écrit le 11 juin 1985 par Roland Dumont, dans le Courrier Picard :

« Affreusement brûlé il perd la vue :

Les Allemands avancent, il reprend son engin et monte sur Sorel. À nouveau l'avion le prend en cible et « le canarde ». Des soldats français montent sur la plage arrière du véhicule et on arrive près de l'église de Sorel. L'avion est toujours là et lâche des bombes incendiaires. L'une d'entre elles tombe sur la chenillette : les passagers sont tous tués et l'engin est hors d'usage.

Le réservoir est crevé et Charles LAPIERRE est aspergé d'essence. Tout s'enflamme. Il ne peut ouvrir la porte latérale. Il se hisse sur le dessus, bascule dans le vide et ô providence, il y a là la mare du village. Il se jette dedans. Il arrive à sortir de là couvert de boue noire.

Il a mal : la peau de ses mains se retire comme on retire un gant. Il a mal aux yeux. Des copains du régiment qui passent le transportent au poste de secours. Il est grièvement blessé à la tête et affreusement brûlé. Il perd la vue.

Il est transporté à l'hôpital de Beauvais, lequel est bombardé la nuit suivante. Il ne peut se guider, c'est ensuite l'hôpital de Suresnes, puis Montauban où il est sérieusement soigné et d'où il sortira plus de huit mois plus tard. Il est bien « retapé », il a retrouvé l'usage de ses mains par la force de l'habitude et il voit clair à présent.

C'est ce combattant que nous avons pris au hasard, lors des manifestations du Souvenir qui se sont déroulées dans le canton d'Hallencourt, quarante-cinq ans après les combats de la Somme. Un homme modeste, sympathique à souhait qui habite Montreuil (93).

Notre grande force, dit-il, le fait d'avoir longtemps vécu en copains de 1936 à la guerre. Nous nous aimions bien et nos officiers étaient formidables. Nous étions jeunes, nous voulions vivre et nous ne comprenions pas pourquoi les Allemands voulaient nous prendre nos libertés, notre beau pays, en un mot notre vie.

Charlot Lapierre : un nom bien français, un petit Français qui s'est battu pour nous, qui a eu la chance de s'en tirer au prix de quelles souffrances !

Ces anecdotes de la guerre, d'une guerre à notre porte, dans nos villages paisibles, nous voulions que vous sachiez qu'elle avait existé dans toute son horreur avec une violence terrible et au prix de sacrifices énormes.

J'ai eu de la chance, ajoute Charles Lapierre, en guise de conclusion : je suis vivant. »

VAUX-MARQUENNEVILLE :

Vendredi 31 mai 1940

Le 2^e bataillon du 7^e R.D.P. est placé en réserve de division dans le village.

Samedi 1er juin 1940

À **17h** est installé dans le village de Marquenneville, le P.C du général FORTUNE, commandant la 51^e division écossaise. 2 interprètes y sont attachés : pour les Français, PONIATOWSKI, et pour les Britanniques, le capitaine CAMPBELL .

Une conférence importante a lieu vers **18h** . Elle réunit le général DELESTRAINT, le colonel CHAUDESOLLES commandant l'artillerie de la 4^e D.C.R., le général PEILLON commandant l'artillerie de la 10^e armée et le général ALTMAYER accompagné de son officier de liaison britannique le général MARSHALL CORNWALL. Il est décidé de faire une nouvelle attaque avec l'appui de l'aviation.

WANEL :

Dimanche 26 mai 1940

Pendant les mitraillages et les bombardements des avions allemands, des habitants de la commune et des réfugiés se mettent à l'abri dans une carrière dont l'entrée se trouve dans la cave de la ferme de M. GEORGES BOUTILLIER.

Lundi 3 juin 1940

La 10^e compagnie du 3^e bataillon du 22^e R.I.C est au repos à Wanel

Mercredi 5 juin 1940

Le P.C du 1^{er} bataillon du 3^e R.D.P., chef d'escadron DE MONTHELIE, est installé au village.

La 10^e compagnie du 3^e bataillon du 22^e R.I.C constitue un point d'appui antichars.

La 8^{ème} pièce de la 10^{ème} batterie anti-chars de la 2^{ème} DLC, située entre Sorel et Wanel, est anéantie vers **11h** : trois hommes dont le pointeur sont tués, plusieurs blessés, les autres prisonniers.

Le tir de l'artillerie allemande s'intensifie. Un obus tombe sur le P.C du 1^{er} bataillon du 3^e R.D.P. au moment où les officiers des 9^e et 10^e compagnies du 22^e R.I.C se trouvent réunis pour prendre des ordres.

Le lieutenant DAVIET (9^e compagnie) est tué : les lieutenants LAURENTIE et FABRE sont blessés.

Vers **13h**, Wanel est attaqué par de l'infanterie soutenue par des chars de la 5^e Panzer. Pendant 3 heures, les Coloniaux et les Dragons résistent ; mais vers **16 heures** la défense du point d'appui de Wanel, touche à sa fin.

Le capitaine SEROLE y galvanise la résistance, mais il n'a plus à ses côtés que le médecin lieutenant GRERNER et l'adjudant-chef LETHOMAS.

Dans les haies au Nord-Ouest du village, l'équivalent d'une section, harcèle les colonnes ennemies.

On relève parmi les tués du 22^e R.I.C :

- ARTIGAU MARTIN
- BRANCHON DAVID
- ROFFINO ANTOINE
- SANTUCCI JEAN MARIE

Un combattant se souvient en mai 1980 : « ... c'est ainsi que le 5 juin 1940, étant à Wanel, lors de la fameuse et mémorable attaque, je quittai après trois heures d'écoute sans succès, mon poste-radio, afin de me refaire et délasser mes nerfs hypertendus, le poste sautait alors que je venais de le quitter. Un obus de 77, que nous n'attendions pas, était tombé là, juste à l'endroit où une minute avant je me trouvais. Ce fut le seul à ce moment là, et pourquoi ? Nous ne l'avons jamais su. »

WIRY-AU-MONT :

Mardi 28 mai 1940

Le 22^e R.I.C débarque entre **3h et 5h** du matin. La fin des opérations de déchargement à lieu à **7h** du matin. La compagnie hors rang (C.H.R.) s'installe dans le village pour y demeurer ; il y a le dépannage auto, les vétérinaires et le ravitaillement. Les troupes sont survolées par un petit avion allemand « le mouchard » et 20 minutes après son apparition, 3 stukas viennent mitrailler les troupes et nous subissons de légères pertes.

À **14h**, le lieutenant ROMAIN-DÉFOSSÉ abrite son peloton du 3^e Cuirassiers dans le village.

À **16h**, le groupe d'escadrons du 3^e Cuirassiers part pour Bellifontaine.

Mercredi 5 juin 1940

À **midi**, 2 sections de la 6^e compagnie du 22^e R.I.C prennent position dans le village.

LA VIE CIVILE en 1939 et 1940

ALLERY :

Écrit en mai 2001, par Monsieur Serge Poirer d'après le compte-rendu du comité de guerre gardé aux archives municipales, des souvenirs personnels et des témoignages d'habitants d'Allery.

L'alerte de 1938 ne semble avoir affecté qu'un nombre restreint de mobilisés qui seront de retour dans les 3 à 4 semaines suivantes.

Toute autre est la mobilisation du 2 septembre 1939 qui fut générale et toucha une soixantaine d'hommes.

La guerre se matérialise le 21 janvier 1940 par l'arrivée d'une unité médicale anglaise, marquée par un accident mortel au croisement des routes de Oisemont et de Métigny : un véhicule militaire ayant capoté à sa prise de virage à l'angle du cimetière.

Début mai, c'est le passage des réfugiés du Nord, de Belgique et de Hollande, avec au fil des jours, la psychose des espions de la 5^{ème} colonne ... identifiables par leurs couvertures rouges. L'apitoiement était de mise même lorsque le 26 mai quelque fuyard troquait son cheval mourant contre celui de Périmony au pré pour la nuit, à charge pour la mairie de le faire enterrer par les affectés spéciaux restés dans le pays.

Il faut dire que les événements se sont précipités :

15 mai, le conseil municipal se préoccupe de rendre les lumières invisibles 'aussi bien sur la cour et jardin que sur la voie publique'. On décide aussi que 'le caniveau ou fausse rivière qui longe le jardin de l'école des filles sera approprié pour recevoir les enfants des écoles en cas de besoin'.

20 mai, 'à la suite de bombardements de l'aviation allemande à Airaines et aux environs une panique s'est produite parmi la population d'Allery et une grande partie des habitants s'est enfuie'. Beaucoup ne s'éloignèrent guère et furent de retour dans les jours suivants. 'À dater de ce jour, les habitants restés dans la commune furent totalement isolés, privés de toutes communications, sans aucun moyen de correspondance et sans vivres d'aucune autorité supérieure. C'est alors que Monsieur Larivière Albert prit l'initiative de former un comité duquel il prit la présidence.

21 mai, l'autorisation est donnée aux habitants restés dans la commune de traire les vaches abandonnées de leur quartier et de distribuer le tout gratuitement aux réfugiés et aux habitants du quartier.

22 mai, 250kg de farine ont été pris chez M. Leblond Louis, un porc d'environ 70kg a été abattu chez Me Caullery et sa vente a produit la somme de 616F. Le pain dont la réussite a été médiocre a été distribué gratuitement.

23 mai, on décide :

- qu'un essai de transport de courrier à destination des soldats sera effectué tous les jours à 10 heures par le canal de la mairie d'Hallencourt,

- que la ration de pain sera de 200 grammes par personne et sera vendue à raison de 3F le kilogramme,

- qu'une rétribution de 30F sera attribuée aux garçons-boulangers.

Melle Delicourt a demandé l'autorisation d'abattre un porc et de le vendre à raison de 10F le kg.

24 mai, achat à Airaines de 500kg de farine à 3,10F le kg. 'Cette quantité de farine permettra à la municipalité de distribuer 300g de pain et par jour pendant 4 jours.'

Melle Delicourt a demandé l'autorisation de vendre un porc à raison de 13F le kg.

25 mai, M. Périmony se propose de moudre du blé. Le comité fixe le prix du beurre à 14F maximum le kg et le prix du lait à 1F le litre.

26 mai, M. Colin René, représentant la maison Bourgeois, a demandé l'autorisation de vendre un porc. Cette proposition ne fut pas acceptée, le comité ayant décidé de laisser libre la vente par les cultivateurs eux-mêmes. Le même refus fut fait pour le beurre de la maison Goemaère Jérôme représentée par des belges évacués.

Il a été décidé que le prix du porc vendu par les cultivateurs serait fixé à 14F le kg pour la première qualité, 11F pour la seconde.

27 mai, devant l'impossibilité de faire moudre du blé au moulin d'Airaines et M. Bruyer Henri, cultivateur, ayant fait une proposition de moudre du blé avec un meilleur rendement que M. Périmony, il fut décidé qu'un essai serait fait le lendemain. Pour augmenter la production du pain, il fut décidé d'ouvrir les portes de la maison Laines, boulanger où il fut trouvé un saloir rempli de sel qui fut utilisé pour le pain ainsi que le bois sous le hangar.

Me Tarasse Louise est autorisée à tuer un mouton et à le vendre à raison de 10F le kg.

28 mai, ce matin 83 kg de farine et 25kg de sel furent réquisitionnés chez M. Nourtier Raymond.. Le résultat de mouture faite par M. Bruyer Henri n'ayant pas été satisfaisant, il fut décidé d'arrêter jusqu'à nouvel ordre. La qualité du pain étant médiocre, il fut délivré 200g par personne pour le prix de 100g. Pour les épiciers, le prix du café est fixé à 8F les 250g, et aucune denrée ne devra plus être augmentée. Les portes de plusieurs maisons ayant été ouvertes par des soldats, Monsieur Larivière déclare au comité qu'il fera son possible pour empêcher le pillage.

29 mai, les affectés spéciaux sont utilisés à 'boucher les fosses faites dans la rue par la troupe et quatre désignés pour ramasser du bois à Cambo pour la chauffe du four.' Constatation de vol de charbon et décision de surveillance de la boulangerie. Réquisition de 150kg de farine chez Vacquet Léon, et de 30 litres d'essence à la Poste. Un porc sera vendu chez Bruyère Georges au prix de : saucisse, pâté, viande de première qualité : 14F le kg ; deuxième qualité : 5,50F les 500g.

30 mai, distribution d'aliments gratuits et de charbon aux indigents et aux évacués sans ressources ; pour les autres distribution de charbon au prix de 10F les 25kg. Un porc sera vendu chez Me Caullery à prix inchangés. Melle Pruvost se rend à Blangy afin d'essayer de récupérer du courrier, À 22 heures, les gendarmes remettent l'ordre officiel d'évacuation qui ne pourra se faire que de 19h à 24h, la zone devant être libérée pour le 2 juin à 0 heure. Itinéraire : Oisemont, Arguel, Tronchoy ... pour gagner la Seine Inférieure, l'Eure, la Seine et Oise où les départements d'hébergement seront désignés.

31 mai, 'à la suite de violents bombardements par l'aviation allemande et suite à l'ordre d'évacuation une grande partie de la population avait quitté leur foyer pour se réfugier dans les bois ou fuir dans des régions plus éloignées.'

1^{er} juin, 'dans la matinée, ayant parcouru une partie du village, je n'ai rencontré que très peu de personnes. Des troupes étant arrivées la nuit, beaucoup de maisons abandonnées avaient leur porte défoncée. Ayant rencontré un commandant, je lui demandai s'il ne serait pas possible à l'autorité militaire de faire évacuer les personnes alitées ainsi que les vieillards ne pouvant faire la route à pieds. Le commandant me répondit que ce n'était pas de son service mais qu'il en parlerait au général et que si possible une réponse me parviendrait dans la journée. Je fis la liste des personnes invalides et j'affichai cette liste sur le bureau de poste et sur les portes de la mairie. Vers 18 heures un lieutenant est venu m'informer que par ordre du général, une voiture d'ambulance

viendrait la nuit sur la place de l'église pour évacuer les personnes alitées, ainsi qu'une autre voiture pour transporter les vieillards et qu'il y aurait un peu de ravitaillement. Rendez-vous pour les personnes pouvant marcher place de l'église, face au presbytère dans le courant de la nuit. Aidé par le garde-champêtre, je fis prévenir les personnes alitées qu'une ambulance viendrait les prendre chez eux, et pour les autres personnes d'avoir à se rendre auprès du presbytère où Monsieur l'abbé Boucher avait fait promesse de rester levé jusqu'à l'arrivée des voitures. Ma mission étant terminée, les derniers habitants devaient être partis avant minuit, je pris la résolution de quitter la commune et à 21h, avec ma famille, je partis, mes bagages sur une brouette pour une destination inconnue sans avoir pu savoir si les voitures étaient venues comme convenu. Le comité étant parti, je signe.'

Voici ci-dessous un extrait du document dont sont tirées toutes ces informations :


le champêtre je fis prévenir les personnes alitées qu'une ambulance viendrait les prendre chez eux et pour les autres personnes d'avoir à se rendre auprès du presbytère où M. L'abbé Boucher avait fait promesse de rester levé jusqu'à l'arrivée des voitures.
Ma mission étant terminée les derniers habitants devaient être partis avant minuit je pris la résolution de quitter la commune et à 21 heures avec ma famille je partis mes bagages sur une brouette pour une destination inconnue, sans avoir pu savoir si les voitures étaient venues comme convenu.
Le comité étant parti je signe
A. Boucher
Cure

Compte rendu de comité de guerre
fait sur 12 pages devant être annexé
au registre des délibérations
Allery le 18 août 1940
le Secrétaire



Certains encore optimistes s'arrêtèrent à ... Vergies. Voici un récit d'Arthur Lecoite : « La salle de bal Lenglet fut bien vite occupée ... de même que la cour et le long des murs. On apprit qu'un boulanger de Oisemont cuisait encore. Je fis donc le voyage pour revenir avec un pain que l'on essaya d'économiser le plus possible. Au cours d'un autre déplacement et en attente de la fournée, je me hasardais à monter dans le haut Oisemont ignorant que cette zone avait été décrétée rouge. À peine franchi la départementale 336, deux soldats m'encadrent et m'emmènent à la maison Deneux, mon responsable des ponts et chaussées chez qui j'avais quelques temps auparavant déposé en son absence une demande d'instruction. Un des soldats dit quelques mots à la sentinelle qui entra dans l'immeuble d'où ressortit un gradé d'une cinquantaine d'années, jambes arquées et gesticulant jusqu'à ma hauteur : 'ah un espion, ah mon gaillard ... tes papiers !' Je lui tendis mon livret militaire. S'apercevant que j'étais réformé numéro 2, il jeta des hauts cris : 'nous on se fait casser la gueule alors que ces morpions trouvent le moyen de passer à travers'. M'ayant demandé la raison de ma présence, je lui expliquai mon désir de rencontrer Monsieur Deneux pour avoir réponse à ma demande. Ouvrant la boîte aux lettres, le militaire tendit des papiers parmi lesquels je reconnus bien vite le mien. Après lecture, le gradé me demanda d'écrire quelques mots et de signer. Je peux dire que la providence était avec moi : j'avais la vie sauve, mes

instructions : me diriger vers Rouen, et l'autorisation de récupérer les deux derniers pains du boulanger. »

De retour à Vergies après avoir été constater les dégâts causés par les combats d'Allery début juin 1940, Arthur Lecointe parle dorénavant de son exode : *« De retour à Vergies, ordre avait été donné aux habitants de quitter le pays au plus vite. Comme d'autres je chargeais donc ma brouette et partais pour la Bretagne. Passant au village du Mazis ... une vieille dame nous demanda de prendre son âne et sa voiturette pour les soustraire à la rapacité teutonne. Doté de ce moyen de locomotion quand même plus confortable, nous nous mîmes à la cohorte d'hommes et de femmes, certaines en larmes un enfant dans les bras. Le bruit des roues ferrées et des fers des chevaux donnait au cortège un aspect fantasmagorique.*

Lorsque le 10 juin nous arrivâmes à Foucarmont, des soldats nous échangèrent notre attelage contre un cheval et sa carriole ... mais au bout de quelques temps, la jument commença à boiter ! Un fermier compatissant badigeonna les mamelles de notre jument d'un mortier argileux afin de combattre sa fièvre de lait consécutive certainement au retrait trop hâtif de son poulain. Mieux, devant le lendemain mener son cheval à la réquisition, il nous en proposa l'échange.

Ainsi donc la route reprit jusqu'à un herbage près d'Osmoy Saint Valéry. C'était le 11 juin. Des groupes arrêtés mangeaient sur l'herbe. Nous décidâmes d'en faire autant lorsqu'une personne vint tout courant nous dire que les allemands avaient passé la rivière.. En effet quelques instants plus tard, des motocyclistes allemands passèrent sur le chemin surplombant la prairie. L'appétit coupé, debout, nous attendîmes. Bientôt des camions allemands arrivèrent. Des soldats distribuèrent une boule de pain de seigle à chaque groupe, et les camions continuèrent leur route. Nous repartîmes ... pour passer la nuit à Parfondeval près de Londinières, hébergés par un petit fermier.

Le 12 juin, notre hôte nous amena à la maison abandonnée du jardinier du château. Dans un grand herbage une vingtaine de vaches n'arrêtaient de meugler. Une boulangère voisine cuisait encore. Nous restâmes donc jusqu'au 21 juin tandis que déjà des évacués qui s'étaient laissés dire qu'on pouvait rentrer cherchaient le chemin de la Somme.

Nous partîmes le 22 pour arriver à Allery le 23 au soir et retrouver la maison en état, la famille de Longpré s'y était réfugiée. »

« L'exode fut cela, une grande pagaille ponctuée d'évènements surréalistes. Le 1^{er} juin Allery se vida. Les heureux possesseurs de voitures qui n'avaient pas fui le 20 mai partirent mettre leurs enfants en sécurité au plus loin, fussent-ils comme Madame Renée Bourgeois dépourvus de tout permis de conduire.

C'était l'avant-garde d'une cohorte de gens à pied, le balluchon sur le dos, sur un vélo, dans une brouette ou une poussette d'enfant. C'était les charrettes, les tombereaux, les chariots où l'on s'entassait parmi la jatte de beurre salé, le saloir de cochon, les objets précieux et les matelas.

Albert Corroy avait attaché sous sa charrette une litière où gisait Maurice Allais, son neveu tuberculeux en phase finale. La dernière étape fut déterminée par le cheval qui s'assoupissant brisa les deux brancards. Sa femme fut tuée dans un bombardement ; Albert put revenir avec une carriole d'emprunt.

Citons aussi le dramatique retour des Bourgeois dont le grand-père mort à Réalcamps fut d'abord ramené sur le chariot à Fontaine le Sec pour y être mis en bière ; puis à Allery pour y être enterré.

La masse des réfugiés avançait par petites étapes, par un temps magnifique, mêlée à des soldats et dans la hantise d'attaques aériennes. Puis un jour quelques side-cars allemands les dépassaient. L'espoir évanoui d'atteindre le réduit breton, les retours s'imposaient. Ils s'échelonnèrent du 15 juin à la fin août.

Le retour c'était le char Vercingétorix abandonné à Poix, là un morceau de selle de cavalerie, ailleurs des vestiges de notre armée en déroute.

Au village à Allery, au retour on remarqua :

1) une voiture de reconnaissance allemande retournée au passage à niveau face à un canon anti-char ; en haut du bosquet, la carcasse d'un char allemand à la tourelle basculée, témoin d'une résistance déterminée, comme à la lisière du bois, les trous individuels pour la plupart jonchés de bandages ensanglantés.

2) une batterie de 155 abandonnée par ses serveurs du midi. Quel programme cependant dans le nom des canons : le vengeur, le tenace, le terrible, le coriace, sans peur, privé d'amour. D'autres s'étaient battus jusqu'au sacrifice : le lieutenant Monnier à la limite d'Hallencourt, trois autres soldats à la hauteur de l'actuel réservoir d'eau, un soldat de l'armée coloniale à la mare Périmony, puis sept autres dont les corps seront retrouvés au moment des moissons. Quelques soldats sénégalais survécurent cachés dans les bois environnants, certains furent dénoncés à la Kommandantur et arrêtés ».

Le village avait été relativement épargné mais la plupart des maisons étaient dépouillées, du fusil de chasse au tapis de salon en passant par la garde-robe des familles aisées. Le retour dans un monde désorganisé, le sentiment que l'absent était mort avaient permis à d'aucuns de s'arroger le bien vacant, y compris de prendre possession des fermes désertées. On s'en prit naturellement aux épiceries, certains allant même en chariot piller les quelques magasins intacts d'Airaines. Le bétail errant avait été annexé, sa récupération fut parfois difficile. Pour M. de Bonnault seul le tatouage de sa bête avait pu confondre l'affirmation éhontée du nouveau propriétaire. Alfred Dufour quant à lui n'eut gain de cause contre un fermier de Vergies qu'après un procès au coût supérieur à la bête.

Le dévouement des administrateurs Blondin et Larivière avait limité le désastre et assuré le ravitaillement pour la période du 20 mai au 30 août, en procédant à divers emprunts dont le total se montait à 52000F.



Carte bien laconique, mais aussi très rassurante pour qui la recevait

La vie reprit son cours avec l'obligation des travaux agricoles et l'arrivée des premières cartes de prisonniers. Allery comptait une cinquantaine de prisonniers, déplorait cinq tués au combat. Pour nous les jeunes, ce furent de grandes et belles vacances, d'ailleurs prolongées de quinze jours pour garder les vaches. Un fusil mitrailleur récupéré c'était l'initiation au tir, une musette de balles trouvées c'était le 'jeu du fu d'os' dans lequel dix balles jetées produisaient vingt détonations ; enfin en théorie puisqu'une fois Cyr Périmony, surpris de l'échec de l'expérience, se prit avec un bâton à cafouiller le feu qui revigoré provoqua non seulement l'explosion, mais aussi une blessure aux doigts du téméraire et la fuite de l'équipe.

1940 s'acheva sur le scratch nocturne d'un avion allemand au nord du territoire. Le cratère ne nous fut accessible qu'après le nettoyage des allemands qui d'ailleurs avaient oublié la mâchoire de l'aviateur.

Comment un jeune enfant analysait-il tous ces faits de guerre ? Le témoignage de Francis Darras habitant aujourd'hui Hallencourt nous permet d'en prendre conscience :

« Je n'avais que quatre ans en 1940, j'habitais Allery

Très certainement, alors qu'on attendait les troupes allemandes, un soir, nous sommes partis dans le bois d'Hure et nous y avons passé la nuit. Tout le quartier était présent. Avait-on peur d'une attaque ou d'un bombardement ? Je ne saurais le dire.

Toutefois le lendemain, il fut décidé que nous devions évacuer. Ce fut dans la B2 de mon beau-frère qu'une bonne partie de nos vêtements fut chargée. Les lapins et les poules étaient dans des sacs accrochés aux ridelles de la camionnette. Nous étions 11 et tout un matériel, aussi un de mes frères faisait la route en vélo. Notre première étape fut Le Fay (12 à 13 km environ) et là nous fûmes logés dans une grange où on avait installé une literie de fortune. Je me souviens surtout du matin où ce sont les dindes qui nous marchaient dessus et nous ont réveillé.

Il fallait, hélas, partir plus loin et je ne me souviens que d'une maison où nous avons séjourné. Un seul fait m'a marqué : mon père était assis à essayer de réparer sa montre ; un avion est passé, il y eut un grand fracas (une bombe certainement) et la montre a volé en éclats aux quatre coins de la pièce ; je pense qu'elle n'a jamais refonctionné.

Nous étions à Saint-André en Seine Maritime, et, voyant que l'ennemi avançait plus vite que nous, il fut décidé de revenir. Notre chemin devait passer par Neufchâtel en Bray, mais ce fut impossible : la ville était en feu. Nous avons contourné la ville et pendant très longtemps nous avons vu cet immense brasier qui anéantissait tout.

À notre retour, bien des surprises nous attendaient. C'était bien vrai, notre village avait vécu une bataille.

Première vision : deux soldats français morts devant la maison d'en face et le mur percé d'un obus. À l'entrée de cette maison, des œufs cassés sur une table et des asticots dessus ; les portes du buffet ouvertes et à l'intérieur des bouteilles vides. Nous avons ensuite découvert qu'un sentier menait directement au magasin à l'autre bout du village.

Dans le jardin du voisin, un autre soldat avait été tué au bord de sa tranchée.

Mon père et quelques hommes ont ramassé ces combattants qui étaient restés plusieurs jours sans sépulture et les ont enterrés au cimetière.

Un des matins qui suivit, quelle ne fut pas notre surprise en voyant une quinzaine de cochons dans notre jardin. Mon père avait planté des pommes de terre et ces bêtes sans nourriture se les attribuaient à bon compte.

Mon père découvrit un sénégalais dans notre cave. Il ne comprenait pas bien notre langue et on ne sut jamais très bien d'où il venait : certainement que lors des combats d'Airaines, il avait fui pour échapper à la tuerie. Mon père lui porta un repas de fortune comme nous avions à cette époque et il se demanda bien ce qu'il allait pouvoir faire pour lui. Je ne le vis jamais et pourtant à cette époque, j'eus été curieux de voir un 'Noir'. Le lendemain, il avait repris son chemin et on peut se demander ce qu'il advint de cet homme perdu dans cette guerre et dans un mode aussi hostile.

Ce fut ensuite le retour des voisins, des amis. Certains ne rentrèrent que plusieurs mois plus tard. Ils étaient dans le Midi, en Bretagne, là où le hasard et la folie des hommes les avaient emmenés.

Un seul homme (Alcide) était resté dans le quartier. Il n'avait pas voulu partir sur les routes avec ses enfants et il était là au milieu de ce remue-ménage. Il était la seule personne qui avait vu et pourtant je ne l'ai jamais entendu raconter. Il était hébété, traumatisé.

La vie s'est organisée tant bien que mal. Veaux, vaches, cochons prenaient du bon temps et vaquaient dans la nature. Le lait des vaches n'était pas consommable. Aussi, il fallait les attraper, les mettre dans un pré, les traire jusqu'au jour où le lait redevenait propre à la consommation.. Parfois, quand ce jour arrivait, les bêtes avaient fui, parties vers une autre destination. Il fallait tout recommencer.

Des chevaux, il n'y en avait plus ; partis lors de l'évacuation. Aussi il n'était pas possible de ramasser les foin.

Certaines maisons bourgeoises furent pillées. Le juge de paix n'eut pas de chômage : qui pour un meuble, un vase ou un service de table, un autre pour quelques pots de confiture, alors produits de première nécessité.

Ce fut ensuite l'arrivée des troupes allemandes d'occupation qui défilaient dans la rue en chantant leur refrains guerriers, qu'il n'est toujours pas bon de se souvenir soixante ans après. »

Cyr Périmony signale que, pour beaucoup de personnes, la présence d'une aurore polaire le 6 février 1939, visible dans nos contrées, avait été le présage d'un désastre qui se réalisa dans cette guerre mondiale. Il est vrai que selon les croyances la belle couleur rouge foncé de l'aurore polaire est associée au sang et annonce une tragédie. D'ailleurs, Cyr Périmony se rappelle avoir alors entendu les réflexions des plus vieux : 'Cho ch'est singne ed d'jerre' (ceci est signe de guerre). Ceci n'était très certainement que concours de circonstances, car depuis d'autres aurores boréales ont été visibles de France et n'ont pas annoncé de guerre ; de plus il ne fallait pas être devin pour prédire la guerre début 1939 (la dernière aurore boréale a été vue en Normandie dans la nuit du 6 au 7 avril 2000). Chacun peut toujours attacher à une telle manifestation un événement tragique (il s'en passe tant), mais il n'y a pas relation de cause à effet. Le fait méritait cependant d'être signalé.

Madame Leroy de Mérélessart nous a remis une lettre de grand intérêt qui marque bien le désarroi de la population en juillet 1940. Cette lettre est écrite par l'abbé L. Niquet alors exilé à l'école Saint Joseph à Marolles les Braults dans la Sarthe. Il écrit au maire d'Allery, le 5 juillet 1940 :

« Monsieur le maire,

Les circonstances de l'évacuation se sont trouvées telles que nous n'avons pu jusqu'alors trouver un domicile stable. Si bien que nous avons perdu tout contact avec notre département et nos familles.

Je vous serais reconnaissant de me dire si vous savez ce que sont devenus les membres de la famille Poiré-Niquet d'Allery, vos administrés. Et par extension ceux de la même famille Niquet, Gallier et Berger qui habitaient à Hallencourt.

Peut-être aussi, savez-vous quelque chose touchant cette région d'Hallencourt où nous avons l'intention de retourner le plus tôt possible. Le séjour y est-il permis ? Et accessible ?

Avec mes remerciements anticipés, veuillez agréer Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments distingués. »

BAILLEUL - BELLIFONTAINE :

L'exode vécu par Madame Demachy :

En mai 1940, madame Demachy a 20 ans, ses parents sont cultivateurs à Bellifontaine. Un premier exode les mène jusque Saint Maulvis afin de fuir l'avance allemande ; mais quelques jours plus tard les informations incitent à rentrer à la maison.

Le départ du second exode, toujours en direction de Saint Maulvis, se déroule de nuit sous la canonnade. On se demande si l'on n'est pas la cible des tirs des français, croyant à une avancée des lignes adverses. Les deux frères, les parents, la servante Catherine et un couple d'amis du Nord, déjà en exode à Bellifontaine, constituent le groupe. Objectif : atteindre le village de La Grand Maison près de Poitiers où réside de la famille : un dentiste.

Les bombardements sont continuels ; quelques jours plus tard, les trois chevaux tirant le chariot et la voiture à cheval, les amènent aux Andelys où ils sont sensés traverser la Seine. Seuls les enfants et le couple d'amis pourront passer sur le pont à pied. Le bombardement de celui-ci et de la voie ferrée toute proche empêchant les chevaux de traverser. Ce bombardement fut d'une extrême violence : « on se plaquait au sol, les uns jonchés sur les autres, le mâchefer de la voie ferrée nous retombait dessus ». L'un des chevaux prend peur et dans son énervement endommage la carriole qui se retrouve sur le côté ; une roue brisée et la voilà inutilisable. Les parents ne peuvent traverser la Seine qu'une douzaine de kilomètres plus loin. Les enfants, séparés de leurs parents, partent en camion militaire français à leur rencontre. Après-midi d'angoisse pour le groupe disloqué qui se reconstitue en fin d'après-midi.

Le Mans, Chinon et enfin La Grand Maison où les parents les accueillent. Grand brin de toilette, chevaux remisés dans une ferme. Le père trouve du travail chez un vigneron, où il conduit un attelage chevaux ; ceci lui permet de payer l'avoine qui nourrit ses chevaux.

À la signature de l'Armistice, après accord demandé à la Kommandantur, le retour se prépare. (La photo sur la première page de ce recueil correspond à ce moment).

Le passage de la Loire sur des bacs, avec les équilibres instables qu'ils occasionne, n'est pas une mince affaire pour les chevaux. Toujours est-il que le groupe est de retour au village de Bellifontaine fin août.

La ferme a beaucoup souffert, mais reste habitable malgré la chute de cinq obus qui ont laissé des traces (que l'on aperçoit encore sur les tôles en bordure de rue en cette année 2001) ; comme toutes les maisons abandonnées, elle a été aussi pillée.

Mais pour madame Demachy, les contrariétés ne sont pas finies. Elle n'est pas rentrée de trois jours que les allemands réquisitionne son vélo. Ce beau vélo, qu'elle a obtenu pour son certificat d'études ! Les larmes ne peuvent lui échapper. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'elle peut le récupérer, en fournissant en contrepartie un vélo d'homme.

Elle se souvient également que le berger de la ferme avait aussi quitté le village mais pas les moutons avec lesquels il avait atteint Vieux Rouen sur les bords de la Bresle.

Reconnaisances de Soldats :

À partir de Août 1940, les responsables municipaux furent souvent mis à contribution par les familles de soldats ayant combattu, pour lesquels elles n'avaient pas de nouvelles. Était-ce pour savoir ce qu'il «était advenu d'untel, était-il encore vivant ou non, était-ce pour savoir où se trouvait la dépouille du corps du fils, du mari ou du fiancé, les demandes montrent la détresse des familles sans nouvelles de leur proche. Les maires font suivre aux communes limitrophes, les demandes d'indication en cas d'absence de renseignement.

On peut ainsi citer cette demande de Mademoiselle Brocard de la commune de Frouard en Meurthe et Moselle qui demande au préfet des renseignements sur son frère dont elle est sans nouvelles depuis le 3 juin 1940 ; blessé paraît-il le 3 juin 1940 à Bellifontaine à 2 heures de l'après-midi, elle voudrait savoir ce qu'il est devenu. Son père écrit le 27 août 1940 au préfet une lettre qui sera transmise au maire de Bailleul le 31 août dont voici un extrait :

« Ayant appris par une lettre d'un de ses brigadiers que mon fils Brocard Jean maréchal des logis au 3^{ème} dragons portés motorisé de Lunéville, 2^{ème} bataillon, 5^{ème} escadron (matricule Nancy 2423) était tombé le 5 juin 1940 à Bellifontaine... Je vous prie M. le préfet de bien vouloir donner vos ordres pour faire quelques recherches où mon fils est tombé, et m'en faire avertir s'il vous plait, s'il est dans ces environs »

Le maire de Bailleul doit alors prendre l'affaire en main, trouve des renseignements et écrit au maire d'Érondelle : «... n'y a-t-il pas sur le territoire de la commune d'Érondelle, une tombe où serait inhumé le maréchal des logis Brocard Jean aux environs du Camp de César ». Le maire répond positivement à cette question et indique le lieu de la sépulture : « ... au dessus de l'ancienne maison Bucheton... »

Le maire de Bailleul peut ainsi renseigner la famille le 18 novembre 1940 : « ... votre fils est en effet inhumé tout près de la route départementale Amiens-Abbeville, au carrefour de cette route avec celle de Bailleul, au lieu dit 'Le Camp de César' sur le territoire de la commune d'Érondelle... »

À toutes les demandes la réponse ne put pas toujours être donnée par les maires et la mention « Inconnu » est souvent porté sur les courriers des demandeurs.

CONDÉ-FOLIE :

Les 5 et 6 juin 1940, destruction de la Poste pendant les combats de la Somme.

Le 24 juin 1940, les habitants de Condé-Folie se sont réunis à la mairie, pour procéder, en l'absence de tous les membres de la municipalité évacués, à la constitution d'un comité de guerre en vue d'assurer tous les services et le ravitaillement de la population.

Pour l'enterrement des cadavres sur le territoire de la commune, le conseil décide de faire appel à la population pour la formation de deux équipes, une à Condé, l'autre à Folie. Un litre d'eau-de-vie leur sera délivrée à chaque séance de travail en raison de l'état de décomposition des corps.

Le 4 août 1940, monsieur Fulgence rentre d'évacuation, le comité de guerre reste en fonction. Une auxiliaire est chargée de tout ce qui concerne l'occupation allemande : établissement des cartes, ausweis, ramassage des armes, munitions et matériel abandonné sur le territoire, entretien des tombes allemandes, appel des prisonniers dans les fermes, établissement de laissez-passer, relations avec la Kommandantur d'Ailly-sur-Somme et d'Hallencourt.

DOUDELAINVILLE :

Le 10 mai 1940, la sucrerie d'Abbeville est bombardée, un gigantesque incendie s'en suit, les fumées et les cendres de papiers brûlés des archives obscurcissent le ciel jusque Doudelainville-Warcheville. Des cendres de papiers tombent même sur ces deux villages.

Le 20 mai 1940, l'évacuation partielle de la population se met en route, fuyant la zone occupée par les allemands. Le 25 mai, l'ordre d'évacuation générale est donné.

FONTAINE SUR SOMME :

Le 12 février 1940, madame David Germain est nommée secrétaire de mairie de la commune. Elle remplace son mari, rappelé par l'autorité militaire et touche le traitement qui était alloué à ce dernier.

Dans le tome 2 de l'histoire de Fontaine on peut lire : *« en avril-mai 1940, l'avancée ennemie était telle qu'on déposa les vitraux, et qu'on les envoya au loin, en secret, pour les mettre à l'abri. Le secret fut longtemps gardé, et l'on crut bien pendant quelque temps avoir perdu ces vitraux. Ils furent heureusement retrouvés. La précaution était bonne. Les 5 et 6 juin 1940, l'église et le village tout entier furent incendiés avec des plaquettes de phosphore, que les soldats allemands éparpillaient. Le village était alors presque désert. Seules quelques personnes étaient restées rue Clabaut. L'incendie s'éleva ; la tour du clocher servit de cheminée. Le feu fondit les cloches à l'exception de l'une des plus petites. Tout le mobilier de bois brûla. La charpente s'écroula, entraînant dans sa chute la voûte du chœur avec les pendentifs. ... Le gel intense de l'hiver 40-41 termina l'action du feu de l'été précédent. »*

Dans le bulletin 107 du SI de Fontaine Gilberte nous donne des précisions sur l'incendie de Fontaine : *« En ce jour tragique de l'année 40, Fontaine, presque vidé de sa population, a brûlé en grande partie. Une certaine résistance s'étant déclarée dans la Somme, les troupes françaises avaient miné la route principale et avaient tout fait sauter pour la rendre impraticable. Puis, cassant les vitres et jetant dans les maisons des plaquettes de phosphore, les allemands ont réalisé un gigantesque brasier. ... C'était un hallucinant spectacle que cette rue principale après le ravage de l'incendie. Des maisons de torchis écroulées, disparues en cendre, il ne restait rien sinon les cheminées monumentales. Avec leur forme élargie au bas à cause des pignons, elles semblaient être une supplication silencieuse vers le ciel. Sous la lune, ce champ désertique de cendres pouvait faire croire à un paysage d'étranges termitières, consternant, montrant l'insondable profondeur de la folie humaine »*

En décembre 1940 comme partout, les tracasseries administratives s'amplifient, en particulier : déclaration obligatoire des stocks de sulfate de cuivre de plus de 100kg ; inventaire des producteurs vendant du lait entier aux titulaires de cartes ; les hôteliers, aubergistes doivent remettre chaque jour aux maires les fiches concernant les personnes ayant couché chez eux, même une seule

nuit, ceux-ci les transmettant à la gendarmerie dans les 24 heures ; interdiction de vente d'appareils duplicateurs et de tout papier susceptible d'être employé à la confection de circulaires ou tracts.

À la même époque, on livre des tickets d'essence destinés aux battages et aux labours des champs. Cependant aucun contingent de gas-oil n'a pu être délivré.

FRUCOURT :

Souvenirs d'enfance, souvenirs de guerre par Pierre Barbette :

En 1939, j'ai 8 ans. J'habite au village avec ma mère veuve depuis 3 ans. Après l'école, j'ai le plaisir d'aller jouer dans l'ancien atelier de mon grand oncle, ancien fabricant de bois cintré ou d'humer avec délice les senteurs du café-épicerie, débit de tabac de mes voisins et amis.

Je me souviens de la mobilisation générale. Le vieux garde-champêtre après un roulement de tambour invitait les réservistes à consulter les affiches barrées de bleu, blanc et rouge qui ordonnaient aux hommes de rejoindre les régiments indiqués sur leur livret militaire. Des maçons réparaient la mare devant chez nous ; l'un d'eux après avoir lu l'affiche lança sa truelle dans le mortier pour marquer son dépit d'abandonner son travail et les siens.

Bientôt, j'ai connu le désespoir d'une mère. Dès les premiers jours de la guerre, le fils de la gouvernante de mon oncle après une ou deux lettres ne donnait plus de ses nouvelles. Pendant plusieurs semaines elle allait au devant du facteur et revenait les mains vides et les yeux en larmes jusqu'au jour où la triste nouvelle fut officielle. Il avait été tué à la frontière allemande lors des rares escarmouches qui eurent lieu au lendemain de la déclaration de guerre.

À la rentrée des classes d'octobre 1939, nous accueillons quelques nouveaux ou nouvelles camarades. De jeunes épouses dont le mari est mobilisé sont venues au village rejoindre l'une ses parents, l'autre une sœur. Il vaut mieux se regrouper dans le malheur.

L'hiver 1939-1940 fut très rude ; des quêtes furent faites pour le 'vin chaud du soldat'

Pour nous les gosses la vie a peu changé. On retient quelques noms dans les conversations des adultes : Hitler, Mussolini, Chamberlain, Daladier, mais sans trop savoir qui sont ces gens. J'aimais la géographie et je me souviens des planisphères paraissant sur les journaux avec la France, ses alliés et leurs empires coloniaux apparaissant en rouge sous le slogan : 'nous vaincrons, car nous sommes les plus forts'.

Puis vint le lundi 20 mai 1940. La veille s'étaient déroulées les communions solennelles. En raison des bruits de l'avance allemande, le traditionnel pèlerinage à Monfliers du lendemain avait été annulé. Je pense que mes parents ne connaissaient pas exactement la situation. Dans nos campagnes les postes de TSF étaient encore rares et les informations données n'étaient pas exactes.

De Frucourt on voyait les avions allemands tourner et lâcher leurs bombes sur Abbeville : un à un sans être inquiétés ni par les chasseurs français, ni par la DCA. En fin d'après-midi, nous sommes allés dans la plaine de la Motte au point le plus haut du village. On voyait l'incendie d'Abbeville et plus à droite une autre colonne de fumée. Nous saurons ensuite qu'il s'agissait d'un train de munitions arrêté en gare de Pont-Rémy et qui venait d'être bombardé.

Le 21 mai, un oncle et une tante commerçants à Abbeville arrivent chez nous, leur automobile remplie au maximum avec un matelas fixé sur le toit. Affolés, ils nous informent que les troupes allemandes arrivent à Abbeville et qu'il nous faut partir de suite, eux partent vers l'ouest. Depuis quelques jours des évacués venant de Belgique et du nord de la France passaient sur la départementale 93 à Frucourt en un long cortège de voitures à cheval, landaus d'enfants, piétons chargés de sac à dos avec, bien roulée au-dessus, la couverture souvent rouge. Dans l'autre sens, il y avait aussi les mouvements de troupe. On sentait les combats se rapprocher mais de là à tout quitter ... ma mère ne pouvait se décider. En cas de besoin les caves du château avaient été mises à la disposition du village. Je me souviens y être allé coucher une nuit. Enfin après un jour ou deux d'hésitation ma mère, mon grand-oncle et sa gouvernante et le couple d'amis cafetiers se décident à préparer l'évacuation. Nous disposons de deux carrioles, de deux chevaux et d'une bicyclette. Dans

les carrioles sont entassés des vêtements, des couvertures, des matelas, quelques objets culinaires, un peu de nourriture et ... le sac d'avoine pour le cheval.

À pieds, en carriole, en chariot, le village se vide. Nous partons aussi. Je grimpe tantôt dans une voiture, tantôt dans l'autre ; mais bien souvent sur le porte-bagages du vélo de ma mère. Nous traversons Oisemont, les magasins ont déjà été pillés. Chez Poirel, le marchand de chaussures, le fouillis est indescriptible ; il faudrait chercher des heures pour reconstituer une paire de chaussures. Nous cheminons lentement au pas des chevaux, lorsque nous abordons une côte, seul le conducteur reste en voiture, les autres marchent à côté pour soulager les chevaux. Nous faisons halte à Foucarmont avec beaucoup d'autres dans une ancienne auberge. Nous n'irons pas plus loin pour l'instant. Le deuxième jour de cette halte, ma mère, prétextant d'aller faire un tour à vélo, est revenue à Frucourt. Le village et la maison sont occupés par les soldats français. Ils lui affirment que l'avance allemande est contenue sur la Somme et que l'ennemi n'ira pas plus loin. Forts de cette affirmation, nous décidons de rentrer chez nous.

Évitant les grandes routes encombrées, nous revenons par les petits chemins. À Nesle-Normandeuse, nous sommes arrêtés par les sentinelles gardant le pont sur la Bresle : la zone entre Somme et Bresle est interdite. Nous installons notre bivouac dans une ferme de Nesle-Normandeuse en attendant de pouvoir continuer notre route. Je me souviens d'une nuit d'orage où couchés sur nos matelas dans une grange, nous nous étonnions de recevoir des gouttes sur la figure alors que le toit semblait étanche. Un jet de lumière de la lampe électrique nous fit comprendre le phénomène : les rats mouillés par la pluie traversaient la grange sur une poutre au-dessus de nos têtes et en se secouant, ils nous aspergeaient ... de façon peu hygiénique. Ils nous ont joué bien des tours ces rats en se servant copieusement dans nos provisions : une nuit, alors que nous avions suspendu le panier de provisions avec une ficelle attachée à une poutre, ils trouvèrent le moyen de se laisser tomber dans le panier puis de sauter au sol.

Un matin, nous apprîmes que l'interdiction de retourner dans la Somme était levée et nous sommes revenus à Frucourt. Nous vivons quelques jours parmi les soldats, les canons dans les bois tout proches se font entendre. Quelques jours passent, je n'ai pas la notion de la durée. Un officier français nous signale qu'une attaque allemande se prépare et que les obus pourraient parvenir jusque Frucourt. Nous attelons les carrioles et partons jusqu'à Andainville passer une nuit dans une grange. Ma mère revient encore aux nouvelles. Quelques obus sont tombés aux alentours du village mais le calme est revenu. Nous rentrons mais nous restons groupés chez mon grand-oncle.

Le 6 juin, lors de l'attaque allemande, c'est la débandade des soldats alliés. Il nous faut à nouveau quitter Frucourt, les allemands sont dans les bois à moins d'un kilomètre. Notre première étape sera un peu après le passage de la Bresle à Sénarpont. Nous bivouaquons sous les pommiers, dormant à la belle étoile, la nuit est douce. Nous entendons un bombardement à peu de distance. Nous saurons plus tard qu'il s'agissait du bombardement de Campeneuseville sur des évacués où furent tuées deux filles Prudhomme de Bailleul. Le père fut grièvement blessé et un autre fils, blessé lui aussi, emmené par une ambulance, disparaîtra à jamais. Un autre jeune de Bailleul, Marc Cailleux sera tué également. Par étapes ensuite, nous arriveront aux environs de Buchy, au nord de Rouen, où nous voyons passer des motocyclistes vêtus d'uniformes 'vert de gris'. On nous dit tout d'abord que ce sont des polonais, mais on se rendra très rapidement compte qu'il s'agit de soldats allemands. Inutile d'aller plus loin : nous faisons demi-tour.

Rentrés à Frucourt, le village est désert. Les maisons sont ouvertes. Les meubles vidés ; le linge, la vaisselle gisent sur le sol, piétinés par les passants. Les animaux domestiques errent dans les rues, les vaches non traites depuis plusieurs jours meuglent dans les cours. La nourriture ne manque pas mais le pain fait défaut. Le bruit court qu'un boulanger est rentré à Pont-Rémy. Avec ma mère, nous voilà partis à vélo. Nous traversons Bailleul presque entièrement détruit. Les murs des maisons sinistrées obstruent en partie les rues. Une odeur pestilentielle se dégage des cadavres d'animaux. Le village est totalement mort, il n'y a pas âme qui vive. De plus la nouvelle était fautive, nous rentrons sans pain, mais noyés par l'orage.

Il faudra attendre quelques semaines encore pour que rentrent les habitants de Frucourt, certains ayant avec leurs chevaux franchis la Loire. Puis la vie reprend normalement dans la campagne et avec les copains nous jouons à la guerre avec tout le matériel abandonné par l'armée, bien souvent inconscients du risque couru par la manipulation de poudre et de balles.

HALLENCOURT :

La situation de l'emploi :

Fin 1938, on signale que la crise du chômage sévit depuis bientôt quatre ans avec la fermeture du tissage des Établissements Deneux, elle concerne un dixième de la population et ne s'atténue pas. Au conseil municipal, on décide de voter une subvention complémentaire pour que les allocations, issues du fonds de chômage géré par la commune, puissent continuer à être versées aux chômeurs. À partir du 21 juin 1939, les allocations de chômage seront supprimées à toutes les femmes dont le mari travaille ; les chômeurs devront travailler à tous les travaux qui leur seront commandés cinq jours par semaine de 8h à 12h.

Le 2 mars 1940, l'usine ouvre à nouveau ses portes ; la commune décide alors de supprimer le fonds de chômage à partir du 1^{er} mai 1940. « ... *par suite des évènements actuels, il y a du travail dans toutes les branches de l'industrie et de l'agriculture...* »

On ne se doutait pas de la tournure qu'allaient prendre les évènements ; le 16 septembre 1940 : « *Il y a lieu de rétablir le fonds de chômage car par suite des évènements de guerre beaucoup d'ouvriers se trouvent sans travail et la misère règne dans les foyers* ». Les commerçants et les agriculteurs ayant fait confiance à la commune furent remboursés à l'aide de 15000F prélevés sur les fonds libres

Dès le 20 juin, on était venu en aide aux ouvriers sans travail. Des équipes d'ouvriers furent formées et occupées aux travaux de déblaiement et de décottement des rues et chemins de la commune. Ils étaient rétribués au moyen de bons d'alimentation, aucune trésorerie n'existant à cette époque.

La défense passive :

Sur le plan de la défense passive ; le 8 septembre 1939 on réquisitionne des couvertures pour les hôpitaux ; dès le 16 septembre 1939, on installe sur le toit de la mairie une sirène destinée à prévenir les habitants en cas d'alerte ; on rattache également le téléphone au domicile du secrétaire de mairie : « *par suite des évènements actuels, des communications téléphoniques existent de jour et de nuit.* » Le 30 septembre 1939, le maire d'Hallencourt reçoit une lettre de l'ingénieur des travaux publics de l'état qui fixe la liste des voitures qui ont été retenues comme étant dans un état satisfaisant, en font parties celles de Gaëtan Morgand, charcutier à Hallencourt et Gabriel Papin épiciers au village ainsi que celle de Martin dit Gaudit Jules, chimiste à Longpré-les-Corps-Saints ; « *ces voitures avec leur conducteur doivent se tenir à votre disposition et répondre au premier appel soit pour le service de la défense passive (service d'hygiène) soit éventuellement pour le transport des réfugiés au centre d'accueil et d'hébergement, soit pour dispersion de population civile* »

Le ravitaillement :

Dès 1939, un centre de réception des denrées était situé à Longpré pour le ravitaillement des armées. Les cultivateurs d'Hallencourt, sous la responsabilité d'un chef de convoi, livrèrent ainsi 200 quintaux d'avoine lors de cinq réquisitions de 40 quintaux chacune, les 31 août, 3 septembre, 6 septembre, 11 septembre et 13 septembre 1939.

Le 2 mars 1940 on crée une commission municipale de ravitaillement, le conseil note que le ravitaillement en charbon est des plus difficiles, le contingentement mensuel alloué représente environ 100kg, ce charbon sera livré par bon de 50kg.

La cherté de la vie, les mauvaises conditions d'encadrement familial, de travail incitent le conseil municipal à venir en aide aux enfants des écoles : le 14 novembre 1940, à la vue de l'augmentation de 100% des prix des fournitures scolaires, le conseil décide de donner des

fournitures gratuites aux enfants dont le père est prisonnier de guerre, ainsi qu'aux familles dont au moins trois enfants fréquentent l'école, pour les autres les frais de scolarité seront répartis sur les trois trimestres. Les enfants des communes limitrophes scolarisés au village, et ceux en pension dans la commune ne recevront plus de fournitures. Mesure apparemment sévère, mais il fallait bien gérer la pénurie.

Les réquisitions :

Avec l'occupation allemande, commencent les réquisitions : réquisitions de pâtures nécessaires à la nourriture des chevaux, et réquisitions de logement à partir du 7 juin 1940. C'est ainsi, que les plus belles maisons d'Hallencourt sont vidées de leurs occupants : le 1^{er} juillet 1940 le presbytère servira comme bureau de la compagnie, les vingt pièces de la villa de M. Vilpoix (villa Marguerite) serviront comme camp de prisonniers dès le 15 juillet 1940. Ainsi vingt-neuf maisons seront contrôlées par l'occupant au 31 août 1940.

Les prisonniers de guerre :

Les prisonniers de guerre français, logés villa Marguerite, étaient occupés chez différents propriétaires de la commune. Soixante-deux sont référencés dans un cahier, ils viennent de tous les coins de la France (Drôme, Pas de Calais, Finistère, Nord, Loiret) ont des professions fort disparates (maréchal-ferrant, bourrelier, mareyeur, instituteur, agent de police) et sont nés entre 1896 et 1920. Des fournitures, essentiellement de la paille, du bois de chauffage et des pommes de terre leur été remises par les agriculteurs et commerçants du village. Le 23 novembre 1940, le maire, M. Lourdelle signale que la commune a engagé à ce jour une dépense de 4824,80F sur ordres de l'autorité allemande pour les prisonniers de guerre détachés dans la commune et que la dépense à envisager d'ici la fin de l'année peut être évaluée à 500F, la première facture est datée du 18 août 1940 et un état au 23 août 1940 fait état de dix-sept prisonniers.

Des hallencourtois furent également prisonniers, des listes font état de 67 prisonniers de guerre, pour la plupart ils furent emprisonnés en Allemagne dans des camps (stalag). Les dates de captivité sont échelonnées du 17 mai 1940 au 27 juin 1940. Ils ne revirent le village qu'en 1945. L'un d'eux Flament Anatole est noté comme travailleur déporté le 22 juin 1940.

Au début de la captivité, l'espoir demeure pour certains, des congés conditionnels peuvent être envisagés en principe lorsqu'il s'agit de rendre possible l'exécution de travaux dont la réalisation est utile à l'intérêt allemand, les hommes nécessaires aux travaux agricoles bénéficient d'un droit de priorité ainsi que certains fonctionnaires. Mais très vite, les espoirs sont déçus, le 7 octobre 1940, le sous-préfet écrit au maire pour lui signaler que les mises en congé de prisonniers sont suspendues par les autorités allemandes depuis le 10 août 1940.

Les démarches administratives entreprises par les mères et les épouses pour récupérer qui un fils, qui un mari devaient comporter une demande motivée, la traduction en allemand de cette demande, un certificat de domicile et un certificat d'hébergement établis par le maire.

Voici le contenu d'une demande destinée au commandant du camp de prisonniers Stalag XI B (basé à Fallingsbostel près de Soltau) :

« Je soussigné, XXX, épouse YYY demeurant à Hallencourt, ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance, la mise en congé de mon mari YYY, soldat de 2^{ème} classe, N°61703, actuellement prisonnier de guerre à votre camp. Je suis restée seule à la tête d'une exploitation agricole de 10 hectares avec deux jeunes enfants et la mise en congé de mon mari pour les semailles d'automne serait pour moi un grand soulagement. Veuillez agréer, M. le commandant, l'assurance de mes sentiments respectueux. »

DÉPARTEMENT DE LA SOMME
ARRONDISSEMENT D'ABBEVILLE
CANTON D'HALLENCOURT

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Bourg d'HALLENCOURT

SAUF-CONDUIT
valable pour un seul voyage

Mode de locomotion autorisée : *à pied*
M (nom et prénoms) : *Christine Pigeon*
Nationalité : *française*
Numéro de la carte d'identité : -
Profession : *mechanicien*
Né le : *27 juillet 1914*
Domicile : *Hallencourt*
rue de la République
est autorisé à se rendre à : *Orvain*

le *12* *juin* 1940 et à réintégrer dans le plus court délai.

Je certifie, qu'à ma connaissance, son attitude au point de vue national n'a jamais donné lieu à remarque.

Hallencourt, le *12* *juin* 1940

Signature du titulaire : LE MAIRE,

M. Wenden

Les tracas :

En novembre 1939, le conseil déplore que le service d'autocars Amiens Abbeville desservant la commune fonctionne d'une manière tout à fait irrégulière, causant ainsi un préjudice aux soldats permissionnaires.

Les nouvelles venant du village ne sont pas toujours bonnes, les habitants ne font pas toujours corps devant l'adversité, ainsi le 22 décembre 1940, on apprend dans l'Écho du Vimeu qu'au village plusieurs femmes jouent les proxénètes et vont être poursuivies pour détournement de mineures.

La circulation :

Aller en quelque endroit et s'en retourner librement, sans crainte d'être arrêté demandait un sauf-conduit dont l'acquisition nécessitait une demande préalable aux autorités.

L'exode :

Devant l'avance allemande, l'exode des habitants du village débuta le 19 mai 1940 et dura pour certains jusqu'au mois de septembre 1940. Les maisons abandonnées furent pillées par les allemands mais certains procès accusèrent aussi des voleurs hallencourtois restés au village. Chacun à son retour dressa la liste des objets manquants, certains commerces, certaines maisons ont été littéralement vidés de leur contenu. Certains trouvent chez eux des objets ne leur appartenant pas. Maisons vidées, mais aussi perte de cheptel, perte des animaux de basse-cour, du matériel professionnel, des denrées, de récoltes. L'évaluation des dégâts n'est pas évidente, d'autant plus que l'époux bien souvent est prisonnier en Allemagne.

À la mobilisation tous les sapeurs-pompiers avaient déposé leurs vêtements et leur équipement à la mairie, les allemands ont occupé celle-ci et pillé les dits équipements à savoir 21 vestes, autant de pantalons et de ceintures. De plus ils détruisirent le drapeau du corps. Le même sort fut réservé aux instruments de la fanfare municipale.

Situation embarrassante : cet homme d'Hallencourt déclare être en possession d'une voiture automobile marque Ford 8CV, sans aucune marque de nationalité, d'immatriculation, ni de propriétaire, que les autorités allemandes de l'Eure lui ont remis en remplacement de son automobile 201 Peugeot qu'ils ont réquisitionné le 14 juin 1940 lors de leur avance sur Paris. Cette voiture Ford 8CV est démunie de ses accus, tous les fils sont coupés, elle ne possède qu'une direction de fortune et ne peut être traînée qu'en remorque.

Situation critique : cet agriculteur a perdu un cheval de deux ans, six vaches à lait, huit veaux et bedons, trois vaches à l'embouche, quarante brebis boulonnaises, deux truies et deux porcs à l'engrais, il lui manque quatre-vingt-dix-huit poules et coqs, cinquante poulets, trente canards, cent pigeons et quatre-vingt-neuf lapins, lui ont été soustraits : cent-cinquante-cinq quintaux de blé, cent quintaux d'avoine, cent cinquante-cinq quintaux de paille et 1 mille kg de pommes de terre.

Situation inquiétante : ce débit de boissons déclare avoir perdu par faits de guerre et pillages suivantes : vingt litres de Raphaël, sept cent soixante litres de vin rouge, trois cent soixante litres de vin blanc, cent soixante-huit litres d'eau-de-vie, vingt et un litres de Malaga etc...en tout trente-huit états de perte. On avait des réserves en ce temps-là ! À moins que ...

Situation d'attente : lors de l'évacuation le 30 mai 1940 de la population, des voitures automobiles furent réquisitionnées dans la commune pour le transport des vieillards, des femmes, des enfants et des malades ; parmi ces voitures la Citroën 10CV du percepteur du village (M. Réfrégé) n'est pas revenue, ayant été abandonnée aux allemands au pont de Courcelles. À sa demande il ne sera indemnisé de la somme de 10.000F par une décision du conseil municipal que le 31 janvier 1942.

Et on n'hésite pas, on bafoue l'autorité policière française : le maréchal des logis chef de gendarmerie déclare avoir perdu des effets personnels, un fusil de chasse, un bugle, un poignard d'Orient, une bague en or et ... dix culottes et quatre combinaisons de femme...

D'autre part voici des témoignages d'habitants aujourd'hui Hallencourt et ayant connu l'exode, à chacun son lot d'émotion, à chacun sa petite anecdote, mais une chose est sûre : ces quelques mois restent à tout jamais gravés dans leur mémoire. Un point commun :

l'incompréhension de ce qui se passait, ce qui ajoutait à la crainte, aux angoisses, aux souffrances que tous ont vécues, nous les remercions très chaleureusement de nous avoir exprimé leurs souvenirs et cette expérience personnelle à valeur de témoignage historique.

L'EXODE SELON EDMOND CAUMONT :

« Les 28-29 mai 1940, la 4^{ème} Division Cuirassée du Colonel De Gaulle appuyée par le 22^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale attaque les allemands.

En raison de cet affrontement qui risque d'atteindre les populations civiles, l'ordre est donné par les autorités militaires d'évacuation immédiate vers le Sud.

Auparavant, vers le 25 mai, une brigade de chars anglais avait stationné à Hallencourt et avait pris position. Une mitrailleuse contre avion avait été installée à l'angle de la rue des Rainvillers et de la route de Citernes.

Aux environs du 1^{er}, 2, 3 juin tout le monde est affolé, le départ est décidé. Mon père est parti à la guerre, on est sans nouvelle. Petits exploitants agricoles, nous possédons un cheval, ma mère emprunte la carriole de mon grand-père, nous installe tant bien que mal, ma sœur huit ans, moi six ans et mon frère dix-huit mois dans son landau.

Quelques vêtements, un peu de nourriture, mon grand-père maternel attelle ses deux chevaux à son chariot et nous partons en direction de Blangy sur Bresle.

Au bout de quelques jours, nous rencontrons des soldats français, vers Neufchâtel en Bray, ils nous disent de faire demi-tour. Nous revenons à Hallencourt.

Vers le 2, 3 juin, l'attaque est imminente (elle aura lieu le 5 juin). Nous repartons vers le Sud et fuyons devant l'avance allemande, ceci jusqu'en Maine et Loire et passons la Loire à Saumur.

Au cours de cet exode, ma grand-mère paternelle, veuve de guerre (mon grand-père est mort au champ d'honneur en 1917) est abattue, le 7 juin, par les allemands sur la route nationale de Forges les Eaux à Gournay, et inhumée en bordure de ladite route, territoire de la commune du Fossé. Afin de déterminer la cause du décès, M. le Juge d'Instruction de Neufchâtel ordonna l'exhumation ; l'autopsie du corps eut lieu le 20 décembre 1940 en présence de plusieurs membres de la famille. Verdict : ma grand-mère avait été tué par des soldats allemands d'une balle au cœur. Suite à notre demande de restitution de corps, ses restes mortels furent exhumés le 23 septembre 1949, et transportés le même jour au dépôt mortuaire de la caserne Dupré à Abbeville, puis dirigés sur le dépositaire d'Arras. Sa dépouille ne sera restituée que le 20 octobre 1949 à M. le maire de la commune d'Hallencourt. Son nom est inscrit sur le Monument aux Morts de la commune : Lucie Pelletier.

Durant cet exode, nous avons souffert de la faim, de la soif, il faisait très chaud. En juin 1940, nous couchions dans des granges, sans argent, on se nourrissait de fruits, d'œufs trouvés dans les fermes abandonnées par leurs occupants. Il fallait conserver un peu d'argent pour faire ferrer le cheval.

Nous sommes restés à Saint Georges des Sept Voies (Maine et Loire) jusqu'à l'Armistice du 22 juin 1940.

Et nous avons pris le chemin du retour dans une cohue indescriptible, tous les ponts ayant été détruits. Ils étaient remplacés par des ponts de bateaux et parfois les chevaux s'affolaient vu le manque de stabilité.

Nous avons retrouvé Hallencourt qui n'avait pas souffert des combats, mais les maisons avaient été pillées. Les lapins, les volailles, le cochon avaient servi de nourriture à la troupe ; des vaches étaient mortes faute d'avoir été traitées.

Il a fallu se remettre à exister. Mon père était prisonnier en Autriche et on lui envoyait un colis tous les mois, on mangeait de la viande une fois par semaine, les allocations n'existaient pas pour le monde agricole et l'aide aux réfugiés non plus. »

On peut préciser les circonstances du décès de Lucie Pelletier : elle était partie seule à la recherche de lait pour nourrir sa petite-fille âgée d'un mois. Elle n'entendit pas les ordres de la

patrouille allemande qui lui demandait de s'arrêter pour la bonne raison qu'elle était atteinte de surdité. Les soldats interprétèrent ce refus d'obtempérer comme une provocation à leur rencontre. Ils n'hésitèrent pas et tirèrent sur la malheureuse.

L'EXODE SELON JEANINE PASSÉRIEUX avec précisions de MICHELINE CANAPLE –

Hallencourt

« Le 12 mai 1940, mon repas de communion se prit dans la cave, endroit où nous nous trouvions à l'abri des bombardements qui s'approchaient. À la sortie de la messe, on nous annonçait que la sucrerie d'Abbeville était en feu. Des lueurs des brasiers de la capitale du Ponthieu étaient visibles d'Hallencourt.

Quelques jours passèrent ; devant la crainte de bombardements d'Hallencourt, nous partîmes le 20 mai toute la famille réunie. Nous étions ainsi trente-deux à quitter Hallencourt. Favorisés par rapport à d'autres, nous prîmes place dans quatre voitures automobiles. Le véhicule, dans lequel je pris place, appartenait à mes parents, ce fut le fils de Marcel Canaple, prisonnier de guerre, âgé de seize ans, qui prit la place du conducteur. Nous partîmes dans la précipitation, sans absolument rien emporter, même pas mes cadeaux reçus lors de ma communion ; seul l'argent économisé allait nous permettre de vivre pendant ce périple.

Notre première étape fut le Caule Sainte Beuve en Seine Maritime entre Aumale et Neufchâtel en Bray où étaient des cousins. Ensuite nous avons transité par Rueil la Gadellière à la limite de l'Eure et de l'Eure et Loir. Quelques jours plus tard nous atteignîmes la ville de Mayenne, pour enfin arriver dans la Creuse le 14 juin, à 30 km au sud de Guéret, précisément dans le petit village de Vidaillat. Un peu auparavant, nous eûmes rencontré, fortuitement, Michel Daroux, militaire, gravement malade qui devait décéder quelques semaines plus tard.

Du voyage, il me reste quelques souvenirs : le fils adoptif de Madame Warmel ne voulait pas dormir à même le sol et répétait inlassablement : « mi j'dérone » (moi je roule) et qui finissait par nous énerver ; Monsieur Redonnet, marchand de charbon à Hallencourt, qui nous accompagnait, fut fort intrigué lorsqu'à Rueil, il vit deux apparentes 'bonnes sœurs' en train de se raser : il fit allusion à la cinquième colonne, signalant qu'il était temps de partir. Je ne sais plus vraiment à quel endroit, mais je me rappelle qu'un jour on nous fit payer l'eau que nous réclamions.

À Vidaillat, nous fûmes hébergés chez Monsieur Lachot ; là-bas chacun avait sa petite occupation. Chez la châtelaine, on faisait le ménage. Pour manger, il nous arrivait de chaparder quelques peu, et elle n'apprécia pas du tout que nous nous appropriâmes quelques fraises.

L'obtention de l'autorisation de retour fut facilitée par la présence de Monsieur Achille Grispoire, aveugle, mutilé de la guerre 1914-1918 et de Madame Marcelle Canaple, qui devait exploiter la ferme en l'absence de son mari, prisonnier de guerre.

Afin d'économiser l'essence, les véhicules furent remorqués au véhicule de tête ; ainsi seul ce dernier consommait le précieux carburant obtenu grâce à des bons.

Le retour posa quelques problèmes. La traversée de la zone de démarcation aux alentours de Vierzon me laisse un souvenir précis : la vue des soldats allemands, qui représentaient pour moi la méchanceté personnifiée, m'impressionna tellement qu'elle me causa un vomissement sur le pain de ménage qui nous avait été donné pour le retour et qui devenait par la même occasion immangeable.

Bien des ponts avaient sauté et occasionnaient de longs détours. À Mayenne, la traversée du bac fut périlleuse ; la voiture faillit tomber à l'eau.

Nous rentrâmes à Hallencourt au début du mois d'Août. La maison avait été pillée, pas forcément par des allemands, il nous arriva de retrouver chez l'habitant des objets nous appartenant.

Les soldats allemands étaient nombreux au village, mais dans l'ensemble gentils avec les enfants, ils n'hésitaient pas à nous gratifier d'un caramel de temps en temps.

Cette période reste pour moi une période de peur, de craintes continues et de privations de toutes sortes. »

L'EXODE SELON RÉJANE BAUDUIN – Hallencourt

« Jusqu'à notre premier départ en exode, courant mai 1940, peu d'évènements marquants s'étaient déroulés à Hallencourt. Les soldats anglais étaient cependant présents, et des belges fuyaient leur pays devant l'avancée allemande en transitant par le village.

Revenus quelques jours plus tard, nous repartîmes début juin sur ordre des autorités civiles et militaires : la région d'Hallencourt avait toutes les chances de se trouver au centre des combats suite à l'avance de l'armée allemande, et il nous fallait la fuir.

J'accompagnais mes parents, ma tante ainsi que mon cousin âgé de six mois. Le landau était placé dans le tombereau tiré par le cheval qu'un voisin Oswald Berger avait bien voulu nous donner. J'avais alors seize ans.

Ce second départ se passait dans des conditions beaucoup plus impressionnantes que le premier, la bataille faisait rage entre les deux camps, nous sommes dirigés, de nuit, en direction de Oisemont ; je me souviens de cette vision effroyable des boules de feu sortant des canons. Pour nous diriger, nous n'avions que la carte du calendrier des Postes et Télécommunications

Très vite, nous avons rejoint la file ininterrompue de réfugiés. Je me souviens très bien avoir vu certaines personnes fuir les combats en vélo, sans aucun bagage. Et que penser de ces personnes âgées que l'on véhiculait assises dans une brouette ? Dans les côtes, on descendait du tombereau afin de diminuer la peine de notre cheval. Il était vraiment notre compagnon, et représentait tous nos espoirs pour nous éloigner des combats. Il faisait très chaud et l'eau était très recherchée. Je me souviens de l'attitude de cette femme qui me révolta : elle ne fournirait de quoi nous rafraîchir qu'à la condition qu'on lui paye le modeste breuvage.

Le convoi était souvent survolé par les avions Stukas, qui émettaient un bruit d'enfer en passant au-dessus de nous. Nous avions toujours la crainte de leur bombardement.

Des souvenirs du voyage, il me reste la désolation des lieux bombardés, de ces maisons éventrées. Un véritable cauchemar : nous croisions des cadavres sur la route, apercevions des bêtes mortes. Partout la mort était présente.

Pour se nourrir, on était obligé de se débrouiller. La force des choses nous astreignait à de menus chapardages, là un fruit, là un œuf. Tout ceci était loin de remplir nos estomacs et renforçait l'inquiétude des habitants qui voyaient arriver ces réfugiés ; mais il fallait quand même que nous subvenions au minimum vital. Notre souci premier n'était pas de nous alimenter, mais plutôt de nourrir le cheval, il représentait notre salut. Son ferrage n'était pas le moindre de nos soucis.

La nuit, il nous fallait nous reposer. Nous tentions de dormir dans un abri, tantôt une écurie, tantôt une étable à vaches, les bêtes étant alors en pâture, nous accaparions leur quartier d'hiver. Les rats qui venaient alors nous visiter augmentaient notre angoisse.

Mais de ce que nous souffrions le plus c'était du manque d'informations. Nous nous posions beaucoup de questions et n'avions jamais de réponses. Où en étaient les combats ? Qu'en était-il de la maison laissée à l'abandon ; de la volaille, du chien abandonnés sur place ? Et que penser de ces informations que nous entendions à la radio de temps en temps et qui annonçaient souvent : secteur calme. Nous étions dans ces secteurs ; et je peux assurer que pour nous ils ne s'agissait pas des secteurs calmes.

Les rumeurs courant sur l'attitude des soldats allemands vis à vis des femmes et des enfants auxquels, paraît-il, ils coupaient les mains, nous tourmentaient et nous inquiétaient pour notre intégrité.

C'est ainsi qu'après des marches harassantes nous traversâmes la Loire aux alentours de Saumur et que le 22 juin nous apprîmes la signature de l'Armistice alors que nous étions à Bourgueil. Les conditions dans lesquelles avaient été signé cet Armistice ne nous intéressaient pas, il représentait pour nous l'espoir de retrouver le village natal. Seul problème de nombreux ponts

avaient été bombardés et le chemin du retour comporta de longs détours augmentant notre fatigue et usant nos nerfs. Et qu'allions-nous retrouver à Hallencourt ?

Ce n'est que pour le 14 juillet que nous revîmes Hallencourt ; mais ce n'est qu'arrivés à Sénarpont que nous apprîmes qu'il n'avait pas été bombardé, nous avons bien eu le temps de nous inquiéter.

Nous ne retrouvâmes pas les volailles et les lapins. La maison avait bien souffert du passage des allemands, mais l'essentiel était atteint : nous étions sains et saufs ; et chez nous. Quelle surprise également de retrouver le chien, il avait subsisté seul. Nous apprîmes que nous étions partis au plus fort des combats et que huit jours plus tard, le calme était revenu au village.

Ces souvenirs reviennent souvent à ma mémoire ; cette morsure de chien au mollet gauche contractée durant cet exode et toujours visible est là pour me les rappeler. Je ne souhaite à aucun de vivre une telle épreuve. Je n'en veux pas spécialement aux simples acteurs de ce conflit et suis rassurée de voir que nos ennemis d'alors sont devenus des collaborateurs au sein de l'Europe. »

L'EXODE SELON YVETTE DENEUX – Hallencourt

« En 1940, j'avais onze ans.

Toute la journée du 20 mai 1940, nous avons eu des alertes. Le pays était occupé par des troupes anglaises et françaises. Ainsi le soir, nous avons décidé de partir. C'est avec des oncles qui habitent la même rue que nous (rue Pasteur) et qui sont cultivateurs que nous allons partir, avec aussi des voisins et leur fille dont le mari est à la guerre. En partant nous avons vu de grandes lueurs sur Amiens et Abbeville qui brûlaient suite aux bombardements.

Au petit matin, nous nous sommes arrêtés dans un bois de la côte de Liomer. Là, nous avons rencontrés des personnes d'Hallencourt et sommes repartis ensemble jusqu'à quelques kilomètres de Foucarmont.

Nous sommes arrivés dans une ferme où nous couchions dans la grange. Il y avait là beaucoup de monde et nous y sommes restés plusieurs jours. L'employé de la boulangerie Reimel d'Hallencourt, qui était dans le groupe, nous a fait du pain.

Puis nous sommes revenus à Hallencourt. Mais le 30 mai, nous avons reçu l'ordre formel par la mairie, d'évacuer les lieux car le front était proche. La nuit nous sommes repartis par Oisemont, jusqu'à Lignières-en-Vimeu. repos des chevaux et des hommes, et à nouveau départ sans trop de problèmes., nous avons eu la chance de passer toujours avant les bombardements. Nous avons traversés la Seine aux Andelys et sommes allés jusqu'à Chartres. De là, nous avons pris un train pour Saint Brieu. Nous avons alors pris un car qui nous a emmené au petit village de Pabu, à côté de Guingamp. Nous avons été très bien accueilli dans une ferme où papa aidait le fermier.

Quand les allemands sont passés sans l'ombre d'une bataille, nous avons su qu'ils se dépêchaient pour pouvoir surprendre les anglais avant que ceux-ci n'embarquent à Brest. Hélas pour eux, ils sont arrivés trop tard et les anglais n'étaient plus là.

Après un certain temps passé dans cette même ferme, nous avons été dirigés dans un centre d'accueil à Guingamp. Nous vivions dans des baraquements spécialement mis à la disposition des réfugiés et nous mangions dans un autre centre. Nous étions très souvent à la gare pour savoir si un train remontait vers le Nord. Nous n'avions de cesse que de rentrer en Picardie. Dès que cela a été possible, nous sommes revenus par Paris, puis le lendemain pour Amiens. Là, nous avons découvert une ville en ruines. On nous a dirigé sur la caserne Friant pour la nuit, et nous sommes repartis le lendemain pour Pont-Rémy. Retour à pied vers Hallencourt où, au café du Canon d'Or, tout avait été saccagé.

Nous avons été particulièrement heureux de retrouver notre maison debout, avant de nous apprêter à vivre la guerre pour cinq ans avec tous ses aléas.

À noter que j'ai bien failli mourir, suite à une hémorragie nasale que personne ne voulait soigner à Guingamp, car les réfugiés, souvent qualifiés de 'Boches du Nord', étaient assez mal vus. C'est une infirmière qui est allée, à vélo, chercher le médicament adéquat qui devait me guérir. »

L'EXODE SELON ROLAND DUMONT – Hallencourt

« J'avais tout juste six ans. Ce jour de mai 1940 était ensoleillé. Papa est rentré à la maison en nous disant que 'ça allait mal, les allemands arrivaient du Nord et de la Belgique, il nous fallait fuir devant ces barbares'.

Vers 13 heures, des avions à croix noire donc ennemis, des stukas, se mirent à tourner au dessus du hameau. Mon frère, qui avait à peine 20 ans, arrivait très vite de la ferme dans laquelle il travaillait, avec un chariot à quatre roues et deux chevaux : Pâquerette et Poupoule. Ce moyen de transport pour l'évasion nous avait été proposé par la cultivatrice qui employait mon frère. Son mari était à la guerre, et elle-même allait fuir en automobile : une des rares du village.

Avec Papa, 43 ans ; Maman, 40 ans (presque paralysée par les rhumatismes) ; mon frère, à peine 20 ans ; ma sœur, 17 ans ; mon petit-frère âgé de 3 ans ; et moi-même, petit bonhomme de 6 ans, nous allions vivre l'exode et ses vicissitudes. Après avoir chargé le chariot du peu que nous possédions, avec de la nourriture pour nos braves chevaux, nous sommes partis du Vimeu par Fressenneville, Dargnies, la vallée de la Bresle, puis la Normandie par la forêt d'Eu, Londinières, Neufchâtel en Bray, Bellencombres pour arriver à Tôtes, terme de notre voyage.

C'est là que nous vîmes arriver les allemands, bien plus prompts que nous, ils nous avaient 'doublés' sur notre flanc droit. À la vue de cet ennemi que Papa connaissait bien pour avoir déjà eu l'occasion de le rencontrer pendant la guerre de 1914-1918, il y eut un moment de peur de la part des adultes. Et Papa de dire : 'nous pouvons retourner chez nous, nous sommes envahis'.

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés. Juste après notre passage à Londinières, un terrible bombardement aérien avait eu lieu, faisant de nombreuses victimes. Nous étions, du village, un groupe d'une trentaine de personnes. Une dame et un homme de notre groupe manquaient à l'appel et devaient encore être à Londinières. Papa et M. Paul Decayeux, un cultivateur de notre groupe, durent rebrousser chemin pour découvrir, assis dans la cheminée, M. et Me Bourgeois, traumatisés mais non blessés.

Nous n'avons pas eu à subir de bombardements, exception faite d'une méprise des soldats allemands qui, sur un ordre erroné, tiraient sur leurs propres lignes, là-même où nous étions stationnés. Ce devait durer une quinzaine de minutes, mais là encore, quelle peur !

Au bout de quelques jours, nous refaisons le chemin en sens inverse, avec beaucoup de péripéties, notamment pour ce qui concerne le ravitaillement. Mais le picard est débrouillard. La traite des vaches au hasard de nos pérégrinations, la visite des poulaillers pour trouver quelques œufs, firent que les parents surent toujours nous offrir le minimum.

Au terme de trois semaines d'un voyage mémorable, nous sommes rentrés chez nous. Mais notre maison avait été pillée du peu que nous y avions laissé. Et ce n'était pas les soldats allemands qui avaient 'fait le coup'.

Le premier travail de papa fut de creuser une tranchée au bout de notre jardin, au cas où... Celle-ci ne devait servir que quelques fois, mais sans danger pour nous tous et nos voisins.

Et nous nous sommes installés pour cinq longues années, dans une ambiance de guerre, et parfois de misère. Triste souvenir que celui-là, et une drôle d'initiation pour les enfants que nous étions. Une sorte de malheureuse répétition pour les adultes.

HUPPY :



Le 22 janvier 1940, l'architecte des Monuments Historiques passe à Huppy pour prendre les caisses de vitraux anciens afin de les évacuer sur le dépôt indiqué par l'administrations des Beaux-Arts. Bien lui en prit, quand on voit, ce qu'il advint de l'église fin mai 1940 :

Quand la seconde guerre mondiale fut terminée, la municipalité voulut marquer le passage à Huppy du général de Gaulle ;

Elle érigea, en 1949, deux stèles, inaugurée par le général le 29 mai 1949 :

- la première, à gauche de l'entrée du château, surmontée d'un buste en pierre du général, elle fixa au-dessus une plaque surmontée de la Croix de Lorraine comportant l'inscription :

« Le 29 mai 1940, le général de Gaulle, commandant la 4^{ème} division cuirassée, établit son P.C. en ce lieu au cours d'un combat où fut brisée la défense allemande. »

- la seconde en bordure de la route nationale 28, surmontée d'une croix de Lorraine en marbre. La plaque comportait le texte suivant :

« 29-31 mai 1940, le général de Gaulle commandait la 4^{ème} division cuirassée au cours des combats où fut brisée la défense ennemie de Huppy à Mareuil-Caubert . Souvenez-vous du sacrifice des soldats tombés pour la liberté. Remember. »



Les 13 et 14 juin 1964, en visite dans la région, le général alors président de la République ne manqua pas de s'arrêter à nouveau à Huppy.

Pour le cinquantième anniversaire de la bataille de la Somme, les conseils municipaux de Huppy et d'Abbeville, avec le concours financier des Conseils général et régional, ainsi que du Crédit Agricole érigèrent un nouveau monument à la place de la stèle, en bordure de la nationale.

Ce mémorial a une triple action :

- perpétuer le souvenir de la bataille d'Abbeville
- rappeler le sacrifice des soldats français et alliés, et celui des soldats ennemis
- sceller une réconciliation franco-allemande et préparer l'Europe de demain.





LIMEUX :

L'EXODE SELON ARSÈNE LÉQUIBAIN

Arsène Lequibain a 20 ans au moment de l'exode. À l'insécurité des événements s'ajoute la maladie : suite à des éraflures consécutives à un changement de roues à un chariot, il est atteint d'un mal mystérieux : il perd ses ongles aux doigts des mains et des pieds. Son état inspire beaucoup d'inquiétude et il ne peut marcher, la décision est prise : on le transportera allongé sur un matelas.

Trois chevaux de la ferme de ses parents tirent la voiture à ressort et le chariot. Le voyage en direction de Rouen se fait avec un groupe d'habitants du village : dans le malheur mieux vaut rester groupé. C'est ainsi qu'ils atteignent la ville qui sera le point ultime de leur voyage forcé : Plancoët dans les Côtes du Nord.

La santé d'Arsène ne s'arrange pas, ainsi il se retrouve hospitalisé à Dinan, tout proche. Les mains et les pieds traités au goudron de Norvège lui donnent un drôle d'aspect : il est tout noir. L'ordre d'évacuation de l'hôpital survient alors. Arsène n'inspire pas confiance, il est alors arrêté, on le menace d'espionnage. Emmené dans un camion, il a bien du mal à prouver son innocence et ne doit son salut qu'à un heureux concours de circonstances : il est reconnu par l'instituteur qui avait fait ses papiers pour entrer à l'hôpital. Rassuré, il peut retrouver les siens restés à Plancoët avec lesquels il fut parmi les premiers de retour au village début août.

RECHERCHE DE MILITAIRE :

Monsieur le maire d'Hallencourt reçoit une lettre envoyée le 14 novembre 1940 d'un village de la Nièvre : « *Je me permets de m'adresser à vous pour obtenir les renseignements suivants si possible. J'ai eu la grande douleur de perdre mon fils tué dans votre région. D'après l'avis officiel de l'autorité militaire il aurait été tué à Limeux, d'après d'autres renseignements de soldats il aurait été tué à Bailleul ; Voici les renseignements : Richard Alexandre Joseph, 3^{ème} régiment de dragons portés, soldat de 1^{ère} classe, tué le 31 mai 1940. Il était conducteur d'auto, et il aurait été tué avec plusieurs de ses camarades alors qu'ils étaient en position d'attente dans une carrière, par bombardement d'avions semble-t-il ; les voitures auraient été incendiées du fait de ce bombardement. Je voudrais connaître son lieu de sépulture pour bien l'identifier et ensuite je ferais les démarches pour faire relever son corps en vue de le ramener dans notre pays, je vous serais infiniment reconnaissant de tous les renseignements que vous pourriez me transmettre pour m'aider à aboutir dans cette triste démarche.... M. A. Richard agriculteur au Chateau* »

Le maire d'Hallencourt doit alors transmettre la lettre au maire de Limeux en portant sur le courrier précédent la mention : « *brûlé carrière de Limeux* » Le 25 novembre, le maire de Limeux répond : « *J'ai le regret de ne pouvoir vous fournir aucun renseignement sur le soldat Richard Alexandre. Il se trouve près du village une carrière où se trouvent des voitures militaires brûlées. Nous avons fouillé cette carrière, nous en avons retiré le corps de Rousseau Paul du 22^{ème} RIC, aucun autre corps n'a été retrouvé...* »

MÉRÉLESSART :

Nous rapportons le récit de Roger Leroy de Mérélessart. Ce document fait penser dans son déroulement à l'engrenage qui a conduit à la tragédie d'Oradour sur Glane, le 10 juin 1944. Bien heureusement, les hommes ne sont pas allés ici jusqu'aux limites où auraient pu mener leur barbarie ; n'empêche que leur cruauté a marqué à vie ceux qui en ont été les victimes.

Triste souvenir à Mérélessart par Roger Leroy :

Début août 1940 arrive à Mérélessart une compagnie allemande avec des chevaux. L'usine est vite transformée en écurie et les plus belles demeures réquisitionnées par les officiers. Les soldats logent chez l'habitant sans trop de heurts.

Dans la nuit du samedi 31 août au dimanche 1er septembre, nous sommes réveillés par des coups dans la grand'porte. Deux soldats allemands nous font lever : « Tous les hommes dans l'église !!! Schnell !!! » Que se passe-t-il ? Personne ne le comprend. Quand j'arrive sur la place accompagné de mon père et de mon frère, déjà beaucoup d'hommes sont là. Monsieur de Bonnault, le maire, ainsi que monsieur le curé tentent d'élucider le pourquoi de la situation. En vain. Ainsi nous passons la nuit dans l'église, nous regardant hébétés.

Le lendemain matin, monsieur de Bonnault est appelé par la sentinelle. À son retour, il nous renseigne sur l'arrivée d'officiers de la Kreiskommandantur. Ces messieurs nous mettent sur deux rangs et choisissent cinq otages. Je suis le plus jeune, j'ai 17 ans. On libère les autres et on nous met face à l'autel.

Nous sommes conduits à la mairie où commence un interrogatoire très pénible. Je me rappelle cette remarque de madame Brasseur, secrétaire de mairie qui signale à l'officier qui m'interroge : « C'est bien jeune 17 ans ! ». Celui-ci se lève brutalement et lui rétorque : « C'est égal madame, c'est la guerre ! »

Ensuite on nous enferme seuls dans une pièce du premier étage avec une chaise comme seul mobilier. Les 'verboden' pleuvent : défense de regarder par la fenêtre, interdiction formelle de l'ouvrir. Cependant il fait une chaleur épouvantable.

Le matin et le soir à six heures et demi, une sentinelle vient nous chercher à tour de rôle, afin de nous laver à la pompe et de nous rendre aux toilettes dans la cour. Nous avons droit à une tartine de pain noir et à un litre d'eau provenant de la citerne.

Le vendredi, à la tombée de la nuit, des officiers nous font descendre tous les cinq. Ils nous mettent le dos au mur face à un peloton armé. Nous sommes terrorisés. Après des paroles brutales que nous ne comprenons pas, on nous fait remonter dans nos chambres. C'est épouvantable, le plus dur est de n'être au courant de rien, de n'avoir aucune information, pourquoi sommes-nous là ? Cette question nous hante ! Allons-nous être fusillés ?

Monsieur de Bonnault essaye de parlementer en notre faveur ; tous les jours il se rend à Abbeville mais rien n'aboutit.

Un soir, j'ai tellement peur que je n'arrive même plus à aller aux toilettes. J'insiste mais la sentinelle se lasse d'attendre et me fait remonter les escaliers à coups de crosses dans le bas de la colonne vertébrale. C'est leur façon de nous faire obéir, il faut des exemples, de la discipline, c'est la litanie des officiers SS.

On nous libère enfin le samedi vers dix heures. Monsieur de Bonnault nous embrasse tous les cinq, pleurant de bonheur. Il nous confie alors : « Mes enfants, je ne comptais plus sur vous »

Croyez-moi si vous le voulez, mais il m'arrive encore de faire des cauchemars de ces tristes moments qui m'ont marqué autant physiquement que moralement. Par la suite nous avons su que quelqu'un avait tiré sur la guérite qui se trouvait devant le château de monsieur Paul Jacques avec un fusil français.

Les cinq otages se nommaient : Lucien Bellebouche 19 ans ; Louis Fourmy 27 ans ; un certain Niquet dit Dindi 35 ans, Maurice Bordrez 21 ans et Roger Leroy 17 ans.

VAUX-MARQUENNEVILLE :

Témoignages d'exode, recueillis par M. J.P. Bayard et M. J. Perrot de Vaux

SOUVENIRS D'UN ENFANT DE MARQUENNEVILLE

Pierre Blanchart – témoignage du 20-03-2001

À la mobilisation de septembre 1939, 9 hommes de Vaux et Marquenneville seront appelés sous les drapeaux.

L'un d'eux rentrera chez lui rapidement, à la naissance de son 4^{ème} enfant.

Le 20 mai 1940, c'est l'exode : tout Marquenneville (sauf le grand père Routier qui a fait 14-18), prend la route avec les chevaux, direction « Mont Robert » près la forêt d'Aumale.

Abbeville brûle ; depuis le village on aperçoit la lueur des incendies.

Le 6 juin 1940 c'est la rupture du front sur la Somme ; les allemands passent le fleuve en direction de Mareuil et Limeux.

Les Anglais sont à Oisemont (à la distillerie). Le réglage de leur tir aura pour résultat, la chute d'un obus dans la nef de l'église . Une délibération du conseil municipal en février 1941 en témoigne, et des photos de l'intérieur, avant et après guerre, montre les différences de construction de la charpente.

Fin juin 1940, c'est le retour, et le constat des dégâts : le réseau électrique est détruit à Marquenneville, les vaches abandonnées, meuglent de douleur, les clôtures sont à refaire,

Il faut se remettre au travail !

SOUVENIRS D'UN ENFANT DE VAUX

Serge Boutroy – témoignage du 06-06-2001

Il se souvient du départ de son père, même qu'il devait faire des études secondaires à Paris, projet abandonné avec la Déclaration de Guerre ; et c'est ainsi qu'il se retrouve au travail des champs, à 12 ans !

20 mai 1940 : Abbeville brûle, c'est l'évacuation.

21 mai 1940 : le retour

31 mai 1940 : des chars sont stationnés à Marquenneville ; son petit frère Pierre s'échappera de la maison pour aller voir de près ces drôles de mécaniques (déjà ?).

Re-évacuation, avec le bruit horrible des « Stukas ». Exode jusque dans l'Indre, près d'Issoudun. Retour en août, puis le passage de chenillettes allemandes venant de Pont-Rémy, et remontant sur Oisemont.

Souvenir d'un combat aérien, un Messerschmitt contre un biplan ; ce dernier s'écrasera vers Fontaine-le-Sec. Et puis les réquisitions commencent ; les allemands s'emparent des cochons, chevaux, vaches...

L'Occupation commence... !